

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

La femme du bois

Abraham Merritt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Abraham
MERRITT
**LA FEMME
DU BOIS**



NeO
Nouvelles Éditions Oswald

Abraham Merritt

La femme du bois

Nouvelles

Anthologie
Établie et présentée
Par François Truchaud

Nouvelles éditions Oswald

Série « Fantastique / Science-fiction / Aventure »
dirigée par Hélène Oswald

(voir la liste des titres en fin de volume)

Il paraît trois volumes par mois
dans cette collection
retenez-les dès maintenant
chez votre libraire.

Cet ouvrage a été réalisé
sous la direction de François Truchaud

Couverture illustrée
par Jean-Michel Nicollet
Maquette : Studio Knack / NÉO

Le dernier poète

« Dans cet immense creuset qu'on appelle l'univers, la vie bouillonne, et ses mystères se manifestent à chaque instant sous les yeux des hommes qui demeurent aveugles et sourds. Malheur à celui qui, plus clairvoyant que ses semblables, entrevoit au-delà du voile une vérité neuve ! »

Ce sont les premières lignes du roman de Merritt, récemment réédité chez NéO, le Monstre de métal. Elles reflètent parfaitement la démarche de cet auteur qui, toute sa vie, a sondé les mystères de l'univers et soulevé le Voile, à la recherche d'une autre vérité. Même si, à contrario, cette quête, loin d'engendrer le malheur, apporta à Merritt gloire et succès, homme béni des dieux s'il en fût ! Car notre « archéologue du merveilleux » eut une vie et une carrière exemplaires, que n'éclaira aucun « soleil noir » ou que ne frappa aucun destin néfaste, à la différence de tant d'autres !

À mi-chemin entre le fantastique et la science-fiction, l'œuvre de Merritt oscille sans cesse de l'un à l'autre, en tombant par instants dans le merveilleux. Merritt a découvert un autre monde, celui de l'imaginaire, et entreprend patiemment son exploration, mettant à jour ses différentes facettes. Il est passionné par les civilisations inconnues qui peuplèrent autrefois la Terre. Aussi la plupart de ses romans sont-ils bâtis sur le même schéma : le héros découvre en un lieu oublié les vestiges d'une civilisation très ancienne, ce qui donne lieu à de nombreuses aventures où interviennent souvent des divinités antiques. Le Gouffre de la Lune (J'Ai Lu) révèle l'existence sous le Pacifique de cavernes gigantesques, survivance du continent Mu. Le Monstre de Métal (NéO) décrit la rencontre d'une civilisation souterraine, mais cette fois il s'agit d'êtres métalliques. Le visage dans l'abîme (Albin Michel) et Les Habitants du mirage (J'Ai Lu) relatent la découverte de deux mystérieuses sociétés, l'une dans les Andes, l'autre en Mongolie. Toute l'œuvre de Merritt présente un affrontement constant entre la lumière et les ténèbres, la lutte du Bien et du Mal. Ce qui n'exclut pas la fascination du Mal, la magie des Ténèbres. Ainsi, Sept pas vers Satan (NéO) où l'explorateur James Kirkham affronte celui qui « collectionne les âmes et la beauté ». L'érotisme de la Nef d'Ishtar (J'Ai Lu), le fantastique pur de la Femme-renard (NéO) et surtout de Brûle, sorcière, brûle ! (que rééditera prochainement NéO) et de Rampe, ombre, rampe ! (NéO) dont les pages sont imprégnées de magie noire. Passé et présent s'entremêlent d'une façon vertigineuse, lumière et ténèbres s'affrontent, magie, envoûtement, sortilèges... autant de textes d'une beauté vénéneuse et envoûtante, marqués d'une poésie noire qui fait de Merritt un auteur à part !

On sait qu'il écrivit relativement peu, absorbé par d'autres tâches (ses

activités de journaliste à The American Weekly) et que ce fut le silence total durant les neuf dernières années de sa vie. Ce fait donne d'autant plus d'importance et de force à tous ses textes, qu'il s'agisse de romans ou de nouvelles. Il n'y a d'ailleurs aucune différence de ton ou de qualité dans ces deux genres traités superbement par Merritt : ce sont les mêmes thèmes, la même intensité dramatique, la même recherche, la même vision, le même regard porté sur les choses et le monde. Pourtant les nouvelles nous semblent encore plus poétiques et magiques, marquées par la fragilité de l'instant aussitôt enfui et révolu, par une perception aigüe du monde qui se trouve au-delà des apparences. Autant de visions fantastiques, redoutables ou merveilleuses, d'un rare envoûtement et d'une grande puissance évocatrice, sans parler de la magie de l'écriture de Merritt, le dernier poète du fantastique et de la science-fiction !

Voici donc, pour la première fois en France, cette anthologie réunissant toutes les nouvelles de Merritt, inédites à ce jour ou publiées dans divers ouvrages et introuvables depuis longtemps. Dix nouvelles qui permettent de constater l'évolution de notre auteur, puisqu'elles furent publiées entre 1917 et 1935 : la Porte des dragons étant la première nouvelle (et le premier texte) écrite par Merritt et le Défi de l'au-delà la dernière (et collective). L'alpha et l'oméga...

Comment Circé fut découverte fut publié en 1942 par The American Weekly ; c'était à l'origine un chapitre d'un livre intitulé The Story Behind the Story (l'histoire derrière l'histoire). Il s'agit en fait d'un texte expliquant la « fabrication » d'un article sur Circé, les divers éléments rassemblés et assemblés pour la rédaction de ce sujet ; texte très révélateur de la manière dont fonctionnait l'esprit de Merritt, du processus de création en général et de la genèse de l'œuvre chez notre auteur en particulier. Des citations de Milton, d'Omar Khayyam, et très vite ce texte, ardu au départ, devient une merveilleuse nouvelle où sont présents tous les grands thèmes de Merritt. À sa mort, en 1943, Merritt laissait plusieurs projets inachevés, dont Quand les anciens dieux se réveilleront et La route blanche. Le premier texte aurait sans doute été la suite de son roman le Visage dans l'abîme, et le second un roman basé sur le thème de la Porte des dragons. Il s'agit donc, en fait, du premier chapitre de romans jamais poursuivis... à notre plus grand regret, car tout est là pour faire des textes sublimes, notamment la route blanche, d'une stupéfiante beauté Dès les premières lignes, la magie opère, le lecteur est envoûté, et ces pages (trop brèves) comptent parmi les plus belles que Merritt ait jamais écrites.

La Porte des dragons est donc la première nouvelle jamais écrite par Merritt. Elle parut dans All-Story, le 24 novembre 1917. La mise à sac de Pékin, la Cité Interdite, Rack le forgeron de merveilles, l'homme aux yeux jaunes, Santhu, la femme de l'autre côté de la porte... l'un des textes les plus poétiques et magiques de Merritt !

Les êtres de l'abîme parut dans All-Story, le 5 janvier 1918. Un

explorateur perdu dans le Yukon, en Alaska, l'appel de lumières ; un gouffre gigantesque, une cité fantastique aux pyramides de cylindres, un monolithe violet et la créature, la chose invisible... l'horreur lovecraftienne est là, rehaussée par l'immense talent de visionnaire de Merritt, au sommet de son art !

Trois lignes de vieux français parut dans All-Story, le 9 août 1919. Une originalité : le narrateur est Merritt lui-même, cité nommément. La France de la guerre de 14-18, la vision d'un autre monde appartenant au passé, rêve ou réalité ? Une nouvelle typique de la démarche de Merritt et cette phrase sublime : la mort n'existe pas ! Ou l'amour est plus fort que la mort. Lucie de Tocquelain devient aussitôt l'un des plus beaux personnages féminins de Merritt. Un texte exemplaire sur l'amour fou et le rêve plus fort que la vie ! On sait l'impact qu'eut cette nouvelle sur les lecteurs de l'époque, comme la nouvelle d'Arthur Machen, les Archers, proclamant la réalité de la « veille après le rêve ».

La femme du bois parut dans la revue Weird Tales, dans le numéro d'août 1926 (après avoir été refusé par Argosy-All-Story !). De l'aveu même de Merritt, c'était la seule histoire dont il était entièrement satisfait. On le serait à moins ! Dans cette histoire étrange d'un « amoureux des arbres » – rappelons au passage la très belle nouvelle d'Algernon Blackwood, Celui que les arbres aimaient... – Merritt excelle dans la description du corps féminin, d'un visage, d'un regard, et ce n'est pas la couverture de Nicolle qui me démentira ! À nouveau un texte d'une beauté féérique, au ton très sombre cependant, et d'un rare envoûtement.

Le dernier poète et les robots et le faux bourdon furent écrits pour le fanzine Fantasy Magazine, publiés respectivement en avril et septembre 1934. Signalons qu'il existe une version pirate (américaine) du premier texte, Rhythm of the Spheres, au contenu légèrement modifié. Le titre : Le dernier poète... est suffisamment explicite par lui-même – mais Merritt prouve, une nouvelle fois, qu'il n'a rien perdu de son immense talent et de sa vision poétique – quant au Faux bourdon, l'histoire commence au Club des Explorateurs, par une docte conversation sur des thèmes et légendes fantastiques, entre des connaisseurs, puisque l'un d'eux est l'ethnologue Caranac ! Je n'insiste pas, laissant au lecteur la surprise de découvrir cette nouvelle fantastique, très insolite !

Le défi de l'au-delà parut dans le numéro de septembre 1935 de Fantasy Magazine : c'est donc le dernier texte écrit par Merritt pour cette nouvelle collective (ou round robin), aux côtés d'auteurs aussi prestigieux que Catherine Moare, Lovecraft ou Howard ! À nouveau son immense talent, toujours intact, éclate dans ces pages trop brèves. Mais Merritt avait cessé d'écrire... ou de rêver. L'œuvre demeure.

Partez à présent à la découverte de ces textes magiques, aux visions inoubliables – merveilleuses ou terribles – et à l'écriture unique, rejoignez l'univers de celui qui fut le dernier poète du fantastique et de la science-

fiction !

François Truchaud
Ville-d'Avray
23 mars 1984.

Comment Circé fut découverte

Rien n'est plus difficile à présenter que les récits de découvertes archéologiques.

Les sujets en sont, en général, aussi arides que le sable auquel on les arrache. Mais souvent, sous ce sable, reposent des trésors qui sont aussi précieux pour notre imagination que les objets du passé peuvent l'être pour ceux qui les découvrent.

Cependant, aussi passionnant que soit un sujet, il est bien difficile d'en extraire de quoi susciter l'enthousiasme ou stimuler l'intérêt de nos lecteurs ; de l'arracher à plusieurs couches de briques et de pierres qui s'effritent pour lui redonner l'éclat de la nouveauté ; de ressusciter les voix de ceux qui autrefois rirent ou pleurèrent entre des murs aujourd'hui en ruines ; de faire sonner de nouveau, dans des demeures rongées par le temps, les pas légers ou majestueux d'êtres disparus qu'attendait un destin fait de bonheur ou de chagrin.

Mais sans cette délicate alchimie, cette minutieuse évocation d'une illusion de vie, l'article archéologique traditionnel est aussi mort que les bâtisseurs de pyramides.

Pour citer Omar Khayyam : « On dit que le Lion et le Léopard gardent la cour où s'enivre et festoie Jamsyd Et Bahram, ce grand Chasseur qu'on appelle l'Onagre Lui martèle la tête sans briser son sommeil. »

Le lion et le léopard n'intéressent pas grand monde ; leur place se trouve plutôt dans les histoires d'animaux. L'astuce consiste à éliminer ces intrus pour mieux faire revivre Jamsyd et Bahram.

Mieux nous serons capables d'obtenir ce résultat, plus notre article aura de valeur pour le lecteur. À condition, bien sûr, que les personnages dont nous parlons aient été vraiment intéressants de leur vivant.

L'attrait des articles archéologiques, donc, est directement lié à plusieurs facteurs : la proportion dans laquelle on sollicite l'imagination du lecteur, notre habileté à ouvrir pour lui une fenêtre magique à travers laquelle il peut regarder le passé, et l'importance des personnages ou des scènes historiques qu'on lui montre. (Leur intérêt se trouve décuplé si les sujets dont ils traitent se rattachent aux personnages ou aux épisodes de la Bible.)

D'autre part, tout en intéressant les lecteurs, de tels articles contribuent grandement à enrichir sa culture personnelle.

J'ai choisi deux exemples précis pour illustrer mon propos. En voici les titres :

LE MYSTÈRE DU GRAND CHIEN
DONT LES ABOIEMENTS ANNONCÈRENT
LE SORT FUNESTE DU ROI SALOMON

Pendant des siècles, l'idole de pierre a gardé le chemin de Judée, lançant aux envahisseurs ses étranges avertissements ; c'est elle qui a persuadé le Roi Sage de désertier Jéhovah pour les faux-dieux de ses femmes ; puis, arrachée de son piédestal par des Arabes fanatiques, elle a disparu pendant des siècles, jusqu'à ce que les officiers du génie de l'armée moderne la découvrent par hasard.

**CIRCÉ, L'ENCHANTERESSE QUI CHANGEAIT
LES HOMMES EN POURCEAUX, EST-ELLE
UNE RÉMINISCENCE DE L'HOMME DE NÉANDERTHAL ?**

Un glissement de terrain, sur la côte italienne, met au jour une caverne contenant un crâne vieux de 70.000 ans qui jette une lumière nouvelle – et tout à fait étonnante – sur l'enchanteresse dont parle le poète grec Homère.

Le professeur Whitnall, géologue de renom, propose une hypothèse qui pourrait être la véritable explication de cette légende très ancienne. Voyons plus en détails l'article sur l'enchanteresse Circé. C'est un exemple frappant du mal que nous nous donnons pour faire d'une découverte – purement archéologique – une nouvelle pouvant intéresser le public le plus large possible, tout en révélant des faits précis. Assez curieusement, au départ de cette découverte, personne ne songeait le moins du monde à la dame dont le poète Milton écrivait dans *Cornus* :

« Qui ne connaît Circé,
La fille du Soleil, dont la coupe enchantée
Faisait perdre à tous ceux qui y trempaient les lèvres
Leur station verticale, et les jetait au sol
Les métamorphosant en un pourceau rampant. »

Il y a quelque temps, nous reçûmes du professeur Harold O. Whitnall, géologue et anthropologue éminent, un manuscrit exposant les différentes explications possibles de l'extinction de la race de Néanderthal, de curieux êtres mi-hommes, mi-bêtes, à qui il ne fut jamais possible d'évoluer pour devenir des humains à part entière.

Il existe des tonnes d'articles sur l'homme de Néanderthal et c'est avec un certain manque d'intérêt que je parcourus le manuscrit du professeur Whitnall. Cependant, il proposait une hypothèse réellement nouvelle, et j'envisageai d'en rendre compte dans un article d'une

page.

C'est alors que, tombant par hasard sur un exemplaire du *London Illustrated News*, je trouvai un article relatant une découverte tout à fait remarquable : celle d'une caverne, située sur le Monte Circeo, au Capo Circeo – c'est-à-dire, sur le mont Circé, au cap Circé, en Italie – qu'un glissement de terrain avait recouverte il y a 70.000 ans, et dans laquelle furent trouvés des crânes de Néanderthaliens, les plus parfaits et les plus anciens que l'on connaisse ; tout laissait à penser que la région entière avait abrité une colonie d'hommes de Néanderthal.

Ma modestie dût-elle en souffrir, je me targue de posséder des connaissances assez étendues en matière de mythologie – un sujet qui me passionne – et je fus tout de suite frappé par le nom de cette région : le mont Circé au cap Circé.

Existait-il des légendes selon lesquelles l'enchanteresse d'Homère aurait effectivement vécu là ? L'article du *London Illustrated News* ne faisait aucune allusion à elle, ni aucun rapprochement entre la légende de Circé et la présence des Néanderthaliens aux mœurs bestiales.

Bestiales, dites-vous ? Lorsqu'on parle de bestialité chez l'homme, on pense tout de suite au porc qui sommeille en lui. Dans cette région, qui portait le nom de l'enchanteresse capable de « changer les hommes en pourceaux », on avait effectivement trouvé les vestiges d'une race à mi-chemin de l'homme et de la bête.

J'envoyai un câble en Italie, dans l'espoir de découvrir pourquoi cet endroit portait le nom de Circé. Personne ne le savait – la région s'appelait ainsi depuis la plus haute Antiquité. Mais notre correspondant nous apprit qu'une extraordinaire formation rocheuse, ressemblant à un château, était désignée par les gens du pays comme étant le palais de Circé, et que de curieux rites, liés aux fêtes du printemps, s'y pratiquaient depuis des générations. On utilisait des masques, pour ces rites, *et beaucoup d'entre eux représentaient des porcs*. D'une fête à l'autre, on évitait l'endroit, censé « porter malheur ».

Ma foi, il existait bien *quelque chose* ; peut-être de quoi redonner vie à ces ossements millénaires de Néanderthaliens.

Se pouvait-il que cette région fût la légendaire « île de Circé », où Ulysse était censé avoir touché terre, et où ses compagnons furent ensorcelés ?

Homère, c'est un fait connu, reprit beaucoup d'anciennes légendes dans ses épopées. Celle de Circé était-elle du nombre ? Le mythe n'aurait-il pu avoir des sources tout à fait réelles ?

Un homme plus évolué qu'eux aurait assimilé les Néanderthaliens à des animaux ; peut-être à des porcs, puisque le porc et l'homme offrent des ressemblances remarquables. Les yeux du porc, par exemple, sont les seuls de tout le règne animal qui soient pratiquement semblables aux nôtres.

Des femmes appartenant à des races civilisées ont été capturées par des hommes de races moins évoluées, et ont parfois réussi à les gouverner.

L'Afrique est remplie de légendes de reines blanches – des femmes blanches qui furent capturées, et qui, grâce à leur intelligence supérieure et leur force de caractère, réussirent à dominer leurs ravisseurs.

Une aventure semblable ne pourrait-elle être à l'origine de la légende de Circé ?

Je soumis cette théorie au docteur E.E. Free qui fut, jusqu'à sa disparition prématurée, notre conseiller pour toutes les questions scientifiques. Il se montra vivement intéressé. Nous fîmes ensemble d'autres recherches avant de consulter le professeur Whitnall sur l'ensemble de la question.

Voilà comment, finalement, l'article finit par occuper une double page. J'ai oublié de dire qu'une curieuse coïncidence vint confirmer notre théorie : le cap Circé et le mont Circé se trouvent exactement sur la trajectoire suivie par le bateau d'Ulysse, telle que la décrit Homère.

L'intérêt suscité par cet article fut tel que plusieurs revues scientifiques nous demandèrent aussitôt l'autorisation de le republier. À mon avis, il s'agit d'une parfaite illustration de la façon dont on peut exploiter un sujet qui, en temps normal, aurait fourni un article aride. En le rédigeant, nous avons réussi, de manière tout à fait légitime, à mêler un mythe fascinant, un élément féminin et des informations pittoresques ; à expliquer la source possible d'une histoire aussi universellement connue que Cendrillon ou Blanche-Neige ; et, en même temps, à donner au lecteur un aperçu d'une époque dont les témoins sont retournés à la poussière depuis soixante-dix millénaires.

(Traduit par Jean-Paul Gratias.)

Quand les anciens dieux se réveilleront

Le silence semblait s'être concentré à l'intérieur du temple, comme si son cœur se trouvait là et nulle part ailleurs – un cœur qui n'avait pas besoin de battre, puisque c'était le silence tout entier qui vibrait de vie. Au-dehors, les ruines suffoquaient dans la chaleur de midi qui régnait, écrasante, sur tout le Yucatan.

Barry Manson, accroupi au pied de l'antique autel, pensa tout à coup : *le silence... le silence est entré... pour investir le temple. Les perroquets aux cris perçants se sont tus les premiers... puis les petits oiseaux jaunes et bleus ont cessé de se quereller dans l'arbre aux fruits pourpres, près de l'escalier délabré, et le silence a gravi les marches, est entré dans cette salle, s'est amassé contre le mur qui fait face à la mer... et c'est pourquoi Von n'entend plus le murmure des vagues.*

Il regarda Joan. Elle était assise à quelques pas de lui, le dos appuyé contre le piédestal massif d'un pilier brisé, ses mains entourant ses genoux. La jeune femme regardait fixement le mur situé derrière l'autel. Une peinture couvrait ce mur, autrefois. Mais le temps, patiemment, avait peu à peu grignoté le stuc qui lui servait de support, et dont il ne restait presque plus rien. Cependant, au-dessus de l'autel, dont l'ombre semblait le protéger, subsistait un large fragment de forme irrégulière. On y voyait nettement (car les couleurs étaient restées vives) les épaules et la tête de Kukulkan, qui était, pour les anciens Mayas, le Dieu de l'Air – et bien plus encore. Le Serpent à Plumes, son symbole et son avatar, flottait au-dessus de lui, les ailes déployées, les mâchoires béantes, exhibant des crocs redoutables. Le visage de Kukulkan était conforme à la représentation conventionnelle du Nouvel Empire : nez allongé dans des proportions grotesques, comme celui d'un tapir, lèvres épaisses et protubérantes, mâchoire prognathe, oreilles de chauve-souris, percées d'un anneau. Le nez portait un ornement, et la tête était surmontée du *panacho* sacré.

Les yeux du visage peint semblaient fixer la jeune femme aussi intensément qu'elle-même contemplait Kukulkan.

Le piédestal contre lequel Joan s'appuyait était couvert de bas-reliefs, représentant les prêtres de Kukulkan qui avaient servi leur dieu au temps lointain où Tuloom – dont il ne restait que des ruines – était l'une des plus grandes villes Incas, et leur temple, l'un des plus sacrés. Sur ces figurines aussi, les couleurs étaient restées vives, et les cheveux cuivrés de Joan se mêlaient à leurs ocres et leurs rouges si bien que, l'espace d'un instant, Barry eut l'illusion que le visage de la

jeune femme était tout ce qu'il restait d'elle : un visage désincarné, surgi de la pierre, au regard extatique, tel celui d'une prêtresse en communion avec son dieu.

Impatient, Barry se leva et vint près d'elle. Elle ne leva pas les yeux. Elle chuchota, sans détacher son regard de l'image du dieu peint :

— Ne rompez pas le silence, Barry ! Il est semblable à celui qui entoure la cité de Jade... où siègent les mille sages de T'zan T'zao vénérant la pensée qui a créé le monde... un silence que le fantôme du moindre bruit suffirait à détruire... anéantissant l'univers, du même coup...

Barry sentit monter en lui le besoin de se révolter contre ces chimères qui menaçaient sa raison. Il haussa les épaules et se mit à rire, puis il déclara, d'une voix forte :

— Le silence est rompu, Joan... et la terre tourne toujours !

C'était vrai. Le silence était rompu. Il battait en retraite, lentement, abandonnant la pièce comme il l'avait investie. Tout d'abord lointain, puis de plus en plus présent, leur parvint le bruissement des vagues. Le silence se repliait vers l'escalier en ruines par lequel il était venu. Joan se leva, lentement... Il était étrange, pensa Barry, de voir à quel point ses mouvements obéissaient au rythme auquel se déplaçaient les pas invisibles et inaudibles du silence abandonnant la pièce.

Maintenant, le silence refluaît vers le bas de l'escalier. Barry entendit de nouveau les querelles des petits oiseaux jaunes et bleus... puis les cris perçants des perroquets...

D'une voix mal assurée, Joan déclara :

— Il était temps que vous me sortiez de là, Barry. Il se passait en moi des choses... bizarres. Regardez, Barry, regardez !

Joan désignait le visage peint de Kukulkan. Barry suivit son geste et, le temps d'un souffle, il vit... un autre visage qui les regardait depuis le mur.

C'était un visage qui n'avait pas d'âge... au long nez délicatement incurvé. Les lèvres, charnues, mais bien dessinées, possédaient une sensualité antique. Les cheveux étaient aussi roux que ceux de Barry, les yeux, aussi bleus que ceux de Joan. Un visage aussi éloigné de tout modèle humain qu'il était éternel... mais humain malgré tout, comme s'il était né de la semence d'un homme pour accéder ensuite à la divinité. Énigmatique, impénétrable... bien que son expression pût être déchiffrée tant que son aspect humain ne rejoignait pas son aspect divin... Car il eût suffi qu'en lui le dieu se fonde plus pleinement à l'homme pour perdre son mystère. Il n'exprimait aucune bienveillance... sans refléter pour autant la moindre méchanceté, la moindre cruauté... C'était l'inhumanité pure parée d'un masque

d'homme.

Barry pensa : *il est semblable à ce pic montagneux, dans la Cité de Jade, celui dont parlait Joan... ce pic en forme de tête, taillée dans le cristal le plus pur, et qui attire à elle toutes les pensées... toutes les pensées des hommes... elles passent par ses yeux, elles passent par sa bouche, et ressortent lavées de leurs mensonges et de leurs erreurs, de leurs préjugés et de leur haine, de leur amour aussi... afin qu'ils se présentent, nus et purifiés, devant T'zan T'zao pour être jugés...*

Ce visage exprimait la force, une force immense... et quelque chose de brutal, de farouchement libre... libre comme les éléments primordiaux... libre comme le vent, les vagues, le soleil...

Puis le visage disparut. Sur le mur, il y avait, de nouveau, le groin de tapir de Kukulkan, ses lèvres protubérantes, et le serpent à plumes et ses crocs redoutables.

Barry serrait le poignet de Joan. Elle chuchota :

— Vous l'avez vu ? Vous me faites mal !

Il desserra son étreinte.

— Il existe une seconde peinture sous celle-ci, affirma-t-il. Une peinture plus ancienne. C'est un effet d'optique qui nous a permis de la voir.

— Peut-être, fit Joan, perplexe. Mais je pense que c'était Kukulkan, tel que le connaissent les premiers Mayas. Kukulkan qui leur est venu d'une race plus ancienne encore. Kukulkan, au temps où on l'honorait à l'aide de fleurs, de fruits, d'encens, et de prières. Avant que son culte ne soit détourné, et que ne commencent les cruels sacrifices humains. Car c'est à cette époque-là, c'est à cause de ces sacrifices, que Kukulkan a abandonné les Mayas. Et le malheur n'a pas tardé à s'abattre sur eux. Jamais, par la suite, Kukulkan n'est revenu vers les Mayas, Barry. Celui qui a pris sa place était un dieu maléfique, qui se cachait derrière son masque, et son nom...

Elle hésita, comme si elle tendait l'oreille.

— Pourtant, si... il est revenu. Il est même allé vers les Aztèques, qui l'ont honoré de rites plus cruels encore et ont changé son nom en Quetzalcóatl... il est revenu, encore et encore, pour contrer le dieu maléfique lorsque son pouvoir devenait trop grand... pour mettre en échec le Seigneur des Ténèbres, le Dieu des Morts...

La voix de la jeune femme s'éteignit. Elle resta immobile, le regard fixe, le visage livide, penchant la tête comme si elle écoutait on ne savait qui. Barry la saisit aux épaules, la secoua.

— Mais réagissez donc, Joan. Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous racontez n'importe quoi.

— Vraiment Barry ? Je répétais seulement ce que me disait Kukulkan.

Elle posa la tête sur l'épaule de Barry, et s'accrocha à lui en

tremblant. Barry lâcha les épaules de la jeune femme et l'attira contre lui. Il dit d'une voix rauque :

— Commenceriez-vous à m'aimer, Joan ?

Relevant la tête, elle le regarda droit dans les yeux, avec franchise, et aussi, malgré tout, l'ombre d'un regret.

— Je suis navrée, mon cher Barry. Mais rien n'a changé. J'ai...

Il l'interrompit, poursuivant d'une voix monotone :

— *J'ai beaucoup d'affection pour vous, plus que pour aucun autre homme que je connaisse – à part Bill, bien sûr – et je regrette de ne pouvoir vous aimer comme vous le désirez, mais... oui, Joan, je sais ça par cœur, maintenant.*

Elle rougit.

— Ce n'est pas juste, dit-elle. Après tout, Bill est mon frère, et pourquoi ne pourrais-je pas l'aimer ? Mais malgré tout, j'ai plus d'affection pour vous que pour qui que ce soit d'autre. À un tel point que parfois...

Elle se tut. Barry répéta, impatient :

— Que parfois... ?

— Peu importe, Barry. Pourquoi est-ce *moi* que vous désirez ? Il y a beaucoup de jolies filles qui apprécient les mêmes choses que vous. J'en connais une douzaine qui vous adoreraient – et n'importe laquelle d'entre elles serait pour vous une épouse parfaite. Quant à moi... je n'aime pas ce qui vous intéresse. Ou seulement à titre de distractions passagères. Tenez, je préfère infiniment aider Bill à fouiller des ruines, pour déterrer une coupe ancienne qui nous transmettra le savoir de son créateur, plutôt que remporter un millier de trophées sportifs.

— Si vous m'aimiez, répondit Barry, cela vous serait égal.

Elle secoua la tête.

— Nous avons reçu chacun une éducation différente, Barry. Et nous sommes, l'un et l'autre, bien trop attachés à notre façon de vivre pour vouloir en changer. Enfin, moi, je le suis... (Soudain, elle éclata de rire.) Et je ne me fais pas d'illusions, monsieur Barry Manson, sur les raisons qui vous ont poussé à entreprendre ce voyage. Je sais pertinemment que vous n'avez pas éprouvé un intérêt subit pour la culture Maya. Je vous suis extrêmement reconnaissante d'avoir donné à Bill la chance qu'il attendait depuis toujours. Mais je ne pourrais jamais vous épouser par gratitude, et je ne pense pas que vous le souhaiteriez... N'est-ce pas, Barry ?

Barry plissa les paupières, fermant ses yeux gris à demi.

— Écoutez-moi, ma belle, dit-il d'un ton brutal. Moi non plus je ne me fais pas d'illusions sur vous. Vous auriez tôt fait de perdre vos grands airs et votre pédanterie si vous tombiez amoureuse d'un homme. La nature ne vous a pas faite telle que vous êtes. Et si cela vous arrivait, vous n'auriez guère le temps de penser à vos fossiles.

Vous seriez trop occupée à faire des enfants...

Elle répondit d'une voix glaciale :

— Je trouve cela plutôt... bestial.

Il s'enflamma.

— Ah, vraiment ? Qu'y a-t-il de bestial dans le fait d'avoir des enfants ? Cela vous ferait voir le présent sous un jour nouveau, et vous commenceriez à vous préoccuper de l'avenir, au lieu de vous plonger la tête dans le passé. Ce que je redoute, c'est que vous épousiez un vieux savant desséché – un piller de tombes obsédé par les momies et aussi racorni qu'elles – et que vous passiez le restant de vos jours à cajoler des fossiles, au lieu des enfants que, de toute évidence, vous êtes faite pour avoir...

Elle lui coupa la parole, furieuse, ses yeux bleus lançant des étincelles :

— Je ne laisserai personne me choisir un mari ! Et vous moins qu'un autre !

— Vraiment ! (Barry, toujours prompt à s'emporter, explosa à son tour.) Il me semble pourtant que vous étiez toute prête, vous aussi, à me trouver une épouse. Et même une douzaine. (Il serra le bras de la jeune femme et la colla contre lui.) Vous... une scientifique, une intellectuelle ? À d'autres ! Regardez-moi cette crinière rousse, ces yeux qui se plissent de façon diabolique, cette bouche... et je vous ai vue dans ce lambeau de tissu qui vous sert de maillot de bain ! Je vous le répète, bon sang, quand vous vous réveillerez, ce n'est plus aux fossiles que vous penserez ! Et peut-être ceci va-t-il vous y aider...

Il la serra plus fort, baisa ses yeux, sa gorge, pressa ses lèvres contre celles de Joan. Elle se laissait aller, passive, sans résistance, entre les bras de Barry. Finalement, d'une voix indifférente, elle déclara :

— Vous vous comportez comme un homme des cavernes, Barry. C'est bien trop fruste à mon goût. Ce genre de choses ne m'intéresse pas du tout.

Il la relâcha, et recula vivement comme s'il avait reçu une douche glacée. Joan leva les bras et commença à nouer ses cheveux en désordre. Elle se moqua de lui, sur un ton un peu trop suave – bien qu'il ne s'en aperçût pas.

— Voyez-vous, mon cher Barry, nous sommes aussi éloignés l'un de l'autre que les deux pôles. Vous me faites la cour en énumérant mes... euh, le cliché habituel, je pense, appelle ça des *charmes*. Votre amour se cantonne à mon anatomie. C'est un point de vue comme un autre, sans aucun doute. Le point de vue d'un sultan... mais je n'ai que faire des sultans. De plus, poursuivit Joan – toujours avec cette douceur et ce calme inquiétants – je ne pense pas que mes mérites soient purement anatomiques. Mais après tout... vous avez toujours

été riche...

(Traduit par Jean-Paul Gratias.)

La Route Blanche

Chapitre I

La porte de la Route Blanche

Avec une stupéfaction qui n'avait cessé de croître pendant sa lecture, David Corfax reposa la dernière page déchirée de l'ancien manuscrit taché d'humidité. Ce qu'il venait de lire était incroyable, mais plus incroyable encore était le fait qu'un tel document existât. C'était bien là la source de sa stupeur, et de la terreur indéfinissable qu'elle provoquait en lui. Car le sujet dont le manuscrit traitait n'était autre que... la Route Blanche !

Depuis toujours, Corfax connaissait la Route Blanche. Au début, on ne la perçoit que sous la forme d'une mince fente, laissant passer un rai de lumière blanche de l'épaisseur d'un cheveu. Sa longueur correspond tout juste à la distance qui sépare vos deux yeux, et elle semble se trouver, en quelque sorte, *derrière* eux – dans votre tête, quelque part entre vos yeux et votre cerveau. Pendant votre enfance, elle surgissait lorsque vous alliez vous coucher, dès que vous fermiez les paupières, parfois, ou lorsque vous commenciez à sombrer dans le sommeil. Plus tard, elle pouvait vous surprendre en plein jour, alors que vous étiez en train de lire ou de réfléchir. Mais en de pareils moments, vous n'alliez jamais bien loin sur la Route Blanche.

Les lois de cet univers-là ne sont pas celles du nôtre.

Depuis toujours, il connaissait la Route Blanche ; mais, de toute sa vie, il n'en avait parlé qu'à trois personnes. Deux d'entre elles étaient mortes. Quant à la troisième, il s'agissait d'une enfant qu'il n'avait pas revue depuis des années ; il pensait qu'elle avait oublié leur conversation depuis longtemps. Pourtant, c'était elle qui lui avait envoyé le parchemin, ce manuscrit d'où sortait une voix restée muette pendant quatre siècles, et qui parlait de la Route Blanche : la voix d'un pèlerin qui prétendait l'avoir parcourue.

Quel âge avait David Corfax lorsqu'il avait vu la Route Blanche pour la première fois ? Il n'aurait su le dire, mais pour lui, elle était aussi réelle que cette vieille maison dans laquelle il se trouvait assis près d'une fenêtre, le soleil d'un après-midi de septembre baignant le manuscrit jauni. Et ce document prouvait que la Route Blanche n'était pas un rêve – ou bien, si c'en était un, qu'il n'appartenait pas qu'à lui.

Et puis, il y avait cet énigmatique post-scriptum de Deborah : *Moi aussi, j'ai vu la Route Blanche !*

Était-elle réelle, après tout ? Réelle ou non, elle possédait ses mécanismes, immuables, éternels. Tout d'abord, il y avait le bourdonnement, inaudible, mais palpable, une vibration qui parcourait chaque nerf, chaque cellule. Puis, la fente, le rai de lumière blanche de l'épaisseur d'un cheveu.

Ensuite, la fente s'ouvrait – d'un centimètre, puis de deux. C'est alors que la Route Blanche commençait à défiler. Vous pouviez voir ce qui se trouvait juste en face de vous, mais c'était tout. Un peu comme si vous vous trouviez à une certaine distance de l'ouverture, dans une sorte de chambre noire qui se serait déplacée sans heurts sur la route. Et pourtant, vous aviez l'impression d'être à l'extérieur, en même temps, sur la route elle-même. Parfois, les bas-côtés défilaient rapidement, comme si vous galopiez sur un cheval capable de se mouvoir sans effort ; parfois, ils passaient lentement, comme si vous vous déplaciez à pied. Mais dès lors que la route commençait à se dérouler, vous ne vous arrêtiez jamais, et jamais vous ne regardiez en arrière, tant que vous n'aviez pas appris que ce geste signifiait la fin du voyage. Lorsque vous vous arrêtiez, la fente disparaissait – comme une lumière qui s'éteint – et vous étiez de nouveau dans votre chambre. En regardant derrière vous, vous retrouviez ses murs familiers. Et quand vous vous retourniez, la route avait disparu.

Vous n'aviez aucun moyen, non plus, de régir le mouvement qui vous entraînait, et malgré tous vos efforts, votre volonté ne parvenait jamais à faire surgir cette fenêtre qui s'ouvrait sur la route. Elle s'ouvrait tout à coup, sans prévenir, ou bien elle refusait d'apparaître.

Jamais, non plus, David Corfax n'avait pu se souvenir avec exactitude de ce qu'il avait vu sur la Route Blanche. La route elle-même était toujours nue, large, couverte de pavés égaux et réguliers ; parfois droite, parfois incurvée, elle n'avait pas de fin. Il y voyait des gens, certes, mais ne se rappelait jamais à quoi ils ressemblaient. Il y avait des forêts, pleines de fleurs et de couleurs... une chaîne de montagnes gigantesques, étrangement déchiquetées, hérissées de dents et de pics... d'une altitude vertigineuse, elles avaient les couleurs de la pourpre et de l'améthyste, et semblaient dépourvues d'épaisseur, comme découpées dans du carton... et toutes proches, aussi, des chapelets de petits soleils entourant leurs pics... Il y avait une ville, toute de dômes et de minarets... près d'une mer violette. Et puis, il y avait aussi des choses terrifiantes...

... Lorsqu'il était enfant, c'est en les voyant qu'il avait appris à regarder derrière lui pour leur échapper. Plus tard, il leur fit face... mais au réveil, il ne se rappelait plus ce qu'il avait affronté. Il gardait aussi le souvenir d'une musique... pareille à celle de Sibélius.

La route apparaissait-elle vraiment sans prévenir ? Non, car elle était toujours précédée par cet étrange bourdonnement – un son que

l'on ressentait sans l'entendre. Il semblait à Corfax que cette vibration le traversait de part en part, rendant peu à peu son corps immatériel. Il ne sentait plus sous lui le lit sur lequel il reposait, et s'il serrait les poings, ses doigts lui semblaient morts. Le bourdonnement engourdisait tout sens tactile. Et il s'amplifiait, s'accélérait, plutôt, car il changeait de fréquence, et non de tonalité, à mesure que la fente s'élargissait. Il se rappelait... oui, il y avait une vision dont il gardait un souvenir précis. Une nuit, le bourdonnement s'était fait plus rapide, et la fente s'était ouverte plus largement que jamais. Sur son rebord inférieur, comme sur l'arête d'un mur qu'on escalade, une main était apparue – une main de femme, aux longs doigts du même jaune que l'ivoire, pourvus d'ongles acérés pareils aux serres d'un condor. Et deux yeux ambrés, au regard pénétrant et chargé de haine, s'étaient plantés dans les siens. Il se rappelait avoir hurlé dans la nuit. Sa mère était accourue, et il revoyait encore aujourd'hui la terreur, l'horreur glacée qui était apparue sur son visage lorsque, sanglotant, il lui avait parlé de la Route Blanche... Il avait six ans à peine, alors. Il s'en souvenait encore.

Si vous tourniez la tête, la route disparaissait et, lorsqu'elle surgissait de nouveau, il fallait la reprendre depuis le début. Mais si vous teniez bon, si vous aviez assez de cran pour ne pas regarder en arrière, vous finissiez par vous endormir. Puis, si la vision survenait de nouveau la nuit suivante, comme c'était parfois le cas, vous repreniez votre chemin à l'endroit où vous vous étiez arrêté la veille. C'est ainsi qu'il avait fini par apercevoir l'étrange cité au bord d'une mer violette : trois nuits d'affilée, il avait suivi la route. Oui, il existait bien un principe, une loi qui la régissait.

Il y avait une route obscure, aussi. Celle-là était maléfique. Même lorsqu'il était enfant, il savait que cette route obscure passait tout près de la Route Blanche, et qu'il fallait l'éviter. Mais, plus tard, il se sentit attiré vers elle, et souvent, il céda à son appel. Sur cette route, il ne voyait rien, il ne pouvait qu'entendre des voix. Et il devait avancer avec mille précautions, le plus silencieusement possible. Une colline s'y élevait, et derrière elle, il entendait des voix murmurer, et des haubans gémir, parmi d'autres sons qui évoquaient la vie d'un port. Il savait que c'était une colline, car sa silhouette se découpait, noire comme de l'encre, contre un ciel rougeâtre que semblaient colorer des brasiers. Il savait aussi qu'il ne devait à aucun prix franchir cette colline, ni regarder ce qu'elle cachait, sinon, il serait perdu à jamais, condamné à ne pouvoir revenir.

Puis sa mère était morte, et David s'était retrouvé pensionnaire dans un lycée. Le temps avait passé ; il était allé à l'université, puis, ses études achevées, il avait choisi de partir à l'aventure. Il avait vécu deux ans dans le désert.

(Traduit par Jean-Paul Gratias.)

La Porte des Dragons

Herndon participait au pillage de la Cité Interdite lorsque les Alliés transformèrent l'élimination des Boxers en la plus magnifique des foires d'empoigne depuis l'époque de Tamerlan. Six de ses marins suivirent fidèlement ses humeurs de flibustier. Une altesse russe compatissante qu'il avait reçue à New York veilla à ce qu'il parvînt jusqu'à la côte pour regagner son yacht. C'est ce qui explique que Herndon put voguer à travers le Détroit avec autant de trésors des Fils du Ciel que le plus accompli des vendangeurs de la mission Pékin.

Il donna un peu du butin à de charmantes dames qui avaient habité ou habitaient toujours le côté ensoleillé de son cœur. Il en utilisa la plus grosse part pour garnir ces deux étonnantes salles chinoises de sa maison dans la Cinquième Avenue. Et, poussé par un vague élan religieux, il fit don d'une petite partie au Metropolitan Muséum. En quelque sorte, ceci conférait le sceau de la légitimité à sa contribution au pillage. Tout comme les offrandes aux dieux, la construction d'hôpitaux et d'instituts de bienfaisance et autres choses de ce genre.

Mais il y avait aussi la Porte des Dragons et, parce qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi merveilleux, il la mit dans sa chambre à coucher, à un endroit tel qu'à son réveil ce fût la première chose sur laquelle son regard tombât. Et il disposa des lumières tamisées tout autour, de façon à pouvoir se lever la nuit pour la contempler. Merveilleuse ?

C'est qu'elle était plus que merveilleuse, la Porte des Dragons ! Quel que fût son créateur, il avait vécu en des temps où les dieux parcouraient la Terre, créant chaque jour quelque chose de neuf. Seul un homme qui vivait dans cette sorte d'atmosphère avait pu la façonner. Rien de comparable ne pouvait exister.

Je me trouvais à Hawaï lorsque les câblogrammes annoncèrent la première disparition de Herndon. Il n'y avait pas grand-chose à dire. Son domestique était venu un matin à la porte de sa chambre pour le réveiller. Et Herndon n'était plus là. Pourtant, tous ses effets y étaient. Tout s'était passé exactement comme si Herndon devait se trouver quelque part dans la maison. Simplement, il n'y était pas.

Naturellement, un homme valant dix millions peut difficilement s'évanouir dans l'air sans risquer de provoquer à sa suite quelques remous. Les journaux se chargèrent des remous mais les articles se bornaient à l'essentiel et ne renfermaient que deux faits : Herndon était rentré le soir précédent et il était introuvable au matin.

J'étais en haute mer, en route vers le pays pour aider aux

recherches, lorsque la T.S.F. raconta l'histoire de sa réapparition. On l'avait retrouvé sur le plancher de sa chambre, portant des lambeaux d'une robe de soie, le corps meurtri comme par un tigre. Mais il n'y avait pas davantage d'explications à son retour qu'il n'y en avait eu à sa disparition.

La nuit précédente, il ne se trouvait pas là. Et au matin, il y était. Lorsqu'il fut en état de parler, Herndon refusa catégoriquement de se confier, même à ses médecins. Je filai droit sur New York et attendis que les hommes de l'art eussent décidé de me laisser le voir, pensant qu'il valait mieux ne pas lui causer davantage d'inquiétude quant aux raisons de mon absence.

Herndon se leva d'un grand fauteuil d'infirmes lorsque j'entrai. Il avait les yeux clairs et brillants et il n'y avait nulle faiblesse dans la manière dont il me salua ni dans sa poignée de main. Une infirmière s'éclipsa de la chambre.

— Que s'est-il passé, Jim ? m'exclamai-je. Que diable vous est-il arrivé ? Où donc étiez-vous passé ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit sur Terre, dit-il. Il me désigna ce qui semblait être un grand chevalet masqué par une lourde pièce de soie couverte de caractères chinois brodés. Il hésita un moment avant de s'avancer vers un placard. Il en sortit deux fusils de fort calibre, ceux-là mêmes, je m'en souvenais, qu'il avait utilisés lors de sa dernière chasse à l'éléphant.

— Vous ne me croirez pas cinglé si je vous demande d'en garder un sous la main pendant que je vous parle, n'est-ce pas, Ward ? me demanda-t-il sur un ton d'excuse. Ce que vous voyez là semble suffisamment réel, n'est-il pas vrai ?

Il ouvrit sa robe de chambre et me montra sa poitrine enveloppée de bandages. Il me saisit l'épaule tandis que je m'emparais d'un des fusils sans poser de questions. Il s'avança vers le chevalet et retira le voile.

— Voilà l'objet, fit Herndon.

Et je vis alors, pour la première fois, la Porte des Dragons !

Il n'existait rien de comparable à cet objet ! Vraiment rien ! Tout ce qu'on voyait d'abord, c'était une transparence fraîche, verte, miroitante, comme la mer lorsqu'on nage sous l'eau par une tranquille journée d'été et qu'on regarde à travers elle. Sur ses bords couraient des scintillements d'écarlate et d'or, des éclairs d'émeraude, des chatoyements d'argent et d'ivoire. À sa base, un disque de topaze frangé de feu rougeoyant lançait de sombres petites flammes d'un jaune vaporeux.

Ensuite, on réalisait que la transparence verte était une section ovale de pierre polie. Éclairs et scintillements se faisaient dragons. Il y en avait douze. Leurs yeux étaient d'émeraude, leurs crocs d'ivoire,

leurs griffes d'or. C'étaient des dragons recouverts d'écailles et chaque écaille était incrustée de telle sorte que la base, verte comme la jungle des premiers âges, se dégradait en écarlate vif, et l'écarlate en pointes d'or. Leurs ailes d'argent et de vermillon se repliaient étroitement contre leurs corps.

Mais ils étaient vivants, ces dragons. Il n'y avait jamais eu autant de vie dans le métal et le bois depuis que Al-Akram, le sculpteur de l'antique Ad, avait taillé le premier crocodile et que, jaloux, le Tout-Puissant avait insufflé la vie en punition !

Et enfin, on voyait que le disque de topaze qui lançait les petites flammes jaunes était le sommet d'une sphère de métal autour de laquelle s'enroulait un treizième dragon, mince et rouge, mordant sa queue à l'extrémité pareille à celle d'un scorpion.

Cela vous coupait le souffle, le premier regard posé sur la Porte des Dragons. Oui, et le second et le troisième aussi. Et ensuite chaque fois qu'on le regardait.

— Où avez-vous eu ça ? demandai-je, d'une voix un peu tremblante.

Herndon dit d'une voix égale : « C'était dans une petite crypte cachée du Palais Impérial. Nous fîmes irruption dans la crypte tout à fait par ... » Il hésita. « ... hé bien, disons, par accident. Dès que je la vis, je sus que je devais l'avoir. Qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense ! m'exclamai-je. Ce que j'en pense ! Ma foi, c'est la plus merveilleuse chose jamais créée de main d'homme ! Quelle est cette pierre ? Du jade ?

— Je n'en sais trop rien, fit Herndon. Mais approchez. Mettez-vous juste en face de moi.

Il éteignit les lumières dans la chambre. Il tourna un autre interrupteur, et sur l'objet, en face de moi, trois lampes électriques voilées dardèrent leurs rayons qui en traversèrent l'ovale semblable à un miroir.

— Regardez bien ! fit Herndon. Dites-moi ce que vous voyez !

Je plongeai mon regard dans l'objet. Tout d'abord, je ne vis rien que les rayons s'enfonçant toujours plus profondément. À des distances infinies, semblait-il. Et alors...

— Bon Dieu ! m'écriai-je, me raidissant d'horreur. Jim, quelle chose infernale est-ce là ?

— Allons, mon vieux, vint la voix de Herndon. (Il y avait du soulagement et une curieuse sorte de joie en elle.) Allons, dites-moi ce que vous voyez.

— Il me semble voir à travers d'infinies distances. Et pourtant, ce que je vois est aussi proche de moi que si j'étais de l'autre côté de ce miroir. Je vois une crevasse qui partage deux masses du vert le plus sombre. Je vois une serre, une serre gigantesque, horrible, qui s'étend

à travers la crevasse. Cette serre a sept griffes qui s'ouvrent et se referment, s'ouvrent et se referment. Bon Dieu ! Une serre pareille, Jim ! On dirait les serres qui sortent des trous dans l'enfer des Lamas pour se saisir des âmes aveugles qui passent épouvantées !

— Regardez, regardez plus loin, en haut, à travers la crevasse, au-dessus de la serre. Ça s'élargit. Que voyez-vous ?

— Je vois un pic qui s'élève à une hauteur vertigineuse et tranche le ciel comme une pyramide. Il y a des éclairs enflammés qui dardent par-derrière et en dessinent les contours. Je vois un grand globe de lumière comme une lune qui sort lentement des éclairs ; il y en a une autre qui traverse la face du pic ; il y en a une troisième qui plonge dans les flammes à l'extrémité la plus éloignée...

— Les sept lunes de Rak, murmura Herndon comme s'il se parlait à lui-même. Les sept lunes qui se baignent dans les flammes roses de Rak qui sont les feux de la vie et qui encerclent Lalil comme un diadème. Celui sur qui ont brillé les sept lunes de Rak est lié à Lalil pour cette vie et pour dix mille autres.

Il tendit le bras et manœuvra de nouveau l'interrupteur. Les lumières de la chambre se ravivèrent.

— Jim, fis-je, ce ne peut pas être vrai ! De quoi s'agit-il ? D'une illusion diabolique dans cet objet ?

Il défit les bandages de sa poitrine.

— Cette serre que vous avez vue avait sept griffes, répondit-il calmement. Hé bien, regardez ceci.

Barrant la peau blanche de sa poitrine de l'épaule gauche aux côtes inférieures droites s'étendaient sept sillons en voie de cicatrisation. On eût dit qu'ils avaient été creusés par un gigantesque peigne d'acier, qu'on lui aurait passé en travers du corps. Ils donnaient l'impression d'un labourage.

— C'est la serre qui a fait cela, dit-il aussi calmement qu'auparavant. Ward, poursuivit-il avant que j'eusse pu parler, je voulais que vous voyiez... ce que vous avez vu. Je n'étais pas sûr que vous voudriez le voir. Je ne suis pas sûr que vous vouliez me croire même à présent. Je suppose que je n'en ferais rien si j'étais à votre place... Cependant...

Il s'avança et remit le voile sur la Porte des Dragons.

— Je vais vous dire, fit-il. J'aimerais passer de l'autre côté. Sans obstacle. C'est pourquoi je le recouvre. Je ne pense pas, commença-t-il lentement, je ne pense pas, Ward, que vous ayez jamais entendu parler de Rak, le Forgeur de Merveilles, qui vivait jadis au commencement de toutes choses, ni de la manière dont le Suprême Forgeur de Merveilles le bannit quelque part hors du monde ?

— Non, dis-je brièvement, encore sous le coup de la vision.

— Cela représente une partie importante de ce que je dois vous

dire, continua-t-il. Bien sûr, vous allez penser que ce sont des bêtises. Et pourtant, je rencontraï la légende pour la première fois au Tibet. Puis je la retrouvai – sous des noms différents, bien sûr – comme je m'éloignais de la Chine.

« J'en retire que les dieux se mêlaient toujours de près des affaires de l'homme lorsque Rak naquit. L'histoire de ses origines est quelque peu scandaleuse. Lorsqu'il eut grandi, Rak ne se contenta pas de voir faire des choses merveilleuses. Il voulut en faire autant tout seul et il... ma foi, il étudia la méthode. Quelque temps après, le Suprême Forgeur de Merveilles tomba sur quelques-unes des choses que Rak avait créées et il les trouva admirables. Un peu trop admirables. Cela ne lui disait rien de détruire ce petit Forgeur de Merveilles car, ainsi court la rumeur, il se sentait une sorte de responsabilité. Aussi donna-t-il à Rak un endroit, quelque part. Hors du monde. Et il lui donna le pouvoir de faire entrer dans son domaine, par persuasion, ruse ou contrainte, autant de millions d'âmes qu'il lui faudrait de naissances pour constituer un peuple. Et sur son peuple, Rak reçut le droit de haute, basse et moyenne justice.

« Et Rak s'en fut hors du monde. Il clôtura son domaine de nuages. Il érigea une grande montagne, et sur ses flancs il bâtit une cité pour les hommes et les femmes qui devaient lui appartenir. Il entoura la cité de merveilleux jardins, et il plaça dans ces jardins maintes choses, les unes bonnes, les autres fort... redoutables. Il disposa autour du front de la montagne sept lunes en guise de diadème, et il déploya derrière la montagne un feu qui est le feu de la vie, que les lunes traversent éternellement pour naître à nouveau.

La voix de Herndon se réduisit à un murmure.

— ... Que les lunes traversent, dit-il. Et avec elles, les âmes du peuple de Rak. Elles traversent les feux et renaissent, encore et encore, le temps de dix mille vies. J'ai vu les lunes de Rak et les âmes qui pénètrent avec elles dans les feux. Il n'y a pas de soleil dans cette contrée. Seulement les lunes nouvellement nées dont la lumière verte éclaire la cité et les jardins.

— Jim, m'écriai-je, impatient. De quoi diable parlez-vous ? Réveillez-vous, mon ami ! Qu'est-ce que toutes ces bêtises ont à voir avec ceci ?

Je désignai la Porte des Dragons.

— Cela, dit-il. Hé bien, c'est par là que passe le chemin qui mène aux jardins de Rak !

Le lourd fusil me tomba des mains tandis que mon regard ébahi le fixait, puis se portait sur l'objet, pour revenir à lui. Il sourit et désigna sa poitrine bandée. Il poursuivit :

— Je me dirigeai tout droit à travers Pékin avec les Alliés. J'avais une idée de ce qui se préparait, et je voulais y être à l'heure de la

curée. Je fus un des premiers à pénétrer dans la Cité Interdite. J'étais aussi ivre de pillage que tous les autres. C'était un spectacle affolant, Ward. Des soldats, les bras chargés d'objets précieux que même Morgan n'aurait pu acheter ; des soldats avec de magnifiques colliers autour de leurs cous poilus, et les poches bourrées de bijoux ; des soldats aux chemises gonflées des trésors que les Fils du Ciel avaient amassés durant des siècles ! Nous étions les Goths mettant à sac la Rome impériale. Les armées d'Alexandre pillant cette antique cité, couverte de pierres précieuses comme une courtisane, qu'était la royale Tyr ! Des voleurs à l'échelle de l'Antiquité, une échelle si grandiose qu'elle élevait même le vol à quelque chose d'héroïque.

Nous arrivâmes à la salle du trône. Il y avait un petit passage menant sur la gauche ; je m'y engouffrai, suivi de mes hommes. Nous entrâmes dans une petite salle octogonale. Il n'y avait rien dedans, à part une bien extraordinaire statue en jade accroupie. Elle était posée sur le sol, nous tournant le dos. Un de mes hommes se baissa pour s'en saisir. Il glissa. La statue lui échappa des mains et s'écrasa contre le mur, dont un pan glissa vers l'extérieur. Par un coup de chance, appelons-le ainsi, nous avons forcé le secret de la petite salle octogonale !

Je fis passer une lumière dans l'ouverture. Elle éclaira une crypte de forme cylindrique. Le sol formait un cercle d'environ dix pieds de diamètre. Les murs étaient recouverts de peintures, de caractères chinois, d'animaux d'apparence bizarre et de choses que j'aurais du mal à décrire. Tout autour du local, haut d'environ sept pieds, s'étalait une peinture. Elle représentait une sorte d'île flottant dans l'espace. Les nuages en enveloppaient les bords comme des mers gelées pleines d'arcs-en-ciel. Il y avait une montagne semblable à une grande pyramide qui s'élevait sur un de ses côtés. Autour de son pic, il y avait sept lunes. Et, surmontant le pic, un visage !

Je n'arrivais pas à situer ce visage et je ne parvenais pas à en détacher le regard. Il n'était pas chinois, ni d'aucune autre race de ma connaissance. Il était vieux comme le monde et aussi jeune que l'avenir. Il était bienveillant et malveillant, cruel et doux, indulgent et implacable, sombre comme Satan et aussi jovial qu'Apollon. Ses yeux étaient aussi jaunes que des boutons d'or ou que la pierre du Soleil sur la crête du Serpent à Plumes qu'on adore dans les profondeurs du Temple Secret de Tula. Et ils étaient aussi sages que le Destin.

Il y a autre chose ici, monsieur, fit Martin... Vous vous souvenez de Martin, mon premier officier. Il désignait quelque chose recouvert d'un voile sur le côté. J'entrai et retirai un tissu protecteur qui s'adaptait dessus comme un capuchon. C'était la Porte des Dragons !

Au moment où je la vis, je sus que je devais l'avoir et je sus que je l'aurais. Je sentais que ce n'était pas moi qui voulais emporter cet

objet, mais plutôt que c'était l'objet même qui voulait qu'on l'emporte. Dès le début, je pensai à la Porte des Dragons comme à quelque chose de vivant. Tout aussi vivant que vous et moi. Ma foi, je l'emportai. Je la descendis jusqu'au yacht, et c'est alors que survint le premier d'une série d'événements bizarres.

Vous vous rappelez Wu-Sing, le steward de mon bateau ? Vous savez le genre d'anglais que Wu-Sing parle. Atroce ! J'avais mis la Porte des Dragons dans ma cabine de réception. J'avais oublié de verrouiller la porte. J'entendis le sifflement d'une inspiration brusque. Je me retournai et Wu-Sing se trouvait là. Vous savez que Wu-Sing n'a pas ce qu'on peut appeler un regard intelligent. Et pourtant, à le voir là, on aurait dit que quelque chose passait sur son visage et le changeait tout subitement. La stupidité en fut balayée comme si on y avait passé une éponge. Il ne leva pas les yeux mais dit, figurez-vous, dans un anglais parfait : « Le maître a-t-il augustement évalué le prix de son bien ? »

Je le regardai, littéralement sidéré.

— Peut-être, continua-t-il, le maître n'a-t-il jamais entendu parler de l'illustre Hao-Tzan ? Hé bien, qu'il écoute.

Ward, j'étais incapable de bouger ou de parler. Mais je sais à présent que ce n'était pas le simple étonnement qui me retenait. J'écoutais Wu-Sing qui poursuivait et racontait en termes recherchés la même histoire que j'avais entendue au Tibet, sauf que là-bas on l'appelait Rak au lieu de Hao-Tzan. Mais c'était la même histoire.

— Et, acheva-t-il, avant de partir pour son lointain voyage, l'illustre Hao-Tzan fut à l'origine d'une grande merveille. Il l'appela la Porte. Wu-Sing désigna de la main la Porte des Dragons. Le maître l'a en sa possession. Mais que peut faire celui qui possède une porte sinon qu'il ne la franchisse ? Ne sied-il pas mieux qu'il laisse la Porte derrière soi ? À moins qu'il n'ose la franchir ?

Il resta silencieux. Moi aussi, je restai silencieux. Tout ce que je pouvais faire, c'était me demander d'où cet homme tenait sa si soudaine maîtrise de l'anglais. Ensuite, Wu-Sing se redressa. L'espace d'un instant, ses yeux plongèrent dans les miens. Ils étaient aussi jaunes que des boutons d'or, Ward, et sages, tellement sages ! Je fus brusquement ramené par la pensée dans la petite salle dissimulée derrière la paroi. Ward... les yeux de Wu-Sing, c'étaient ceux du visage immanent qui dominait le pic aux sept lunes !

Et en un rien de temps, le visage de Wu-Sing retrouva la stupidité familière de ses traits. Les yeux qu'il me présenta étaient noirs et voilés. Je bondis hors de ma chaise.

— Que veux-tu dire, espèce de faux jeton de jaune ! m'exclamai-je. Qu'est-ce que tu avais à faire tout le temps semblant de ne pas parler anglais ?

Il me regarda stupidement, comme à l'accoutumée. Il pleurnicha dans son charabia qu'il ne comprenait pas, qu'il n'avait pas dit un mot jusqu'à présent. Je ne pus rien en tirer d'autre, bien qu'ayant presque réussi à lui faire perdre la tête en l'effrayant. Je fus bien obligé de le croire. D'ailleurs, j'avais vu ses yeux. Ma foi, j'étais assez curieux à cette époque, et j'étais plus que jamais impatient de mettre l'objet en lieu sûr.

Je l'apportai chez moi. Je le plaçai là-dessus et je disposai les lumières comme vous les avez vues. J'avais comme l'impression que l'objet attendait. Qu'il attendait quelque chose. Et je n'aurais su dire quoi. Mais j'étais sûr d'une chose : c'est que cela allait être assez important et...

Soudain il se prit la tête entre les mains et oscilla d'avant en arrière.

— Combien de temps, combien de temps, se lamenta-t-il, combien de temps cela fait-il, Santhu ?

— Jim ! m'écriai-je. Jim ! Que vous arrive-t-il ?

Il se redressa. « Encore un moment et vous allez comprendre », dit-il. Et alors, aussi calmement qu'auparavant :

— J'avais la sensation que cet objet attendait. La nuit où je disparus, je n'arrivais pas à dormir. J'éteignis les lumières de la chambre puis allumai celles qui entouraient l'objet et m'assis devant. J'ignore combien de temps je restai assis, mais tout à coup je bondis sur mes pieds. Les dragons semblaient s'animer ! Ils bougeaient ! Ils ondulaient encore et encore autour de l'objet. Ils bougeaient de plus en plus vite. Le treizième dragon tournait autour du globe de topaze. Ils tournoyèrent de plus en plus vite jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'un nimbe de pourpre et d'éclairs dorés. Tandis qu'ils tournaient, l'objet lui-même se troublait, encore et davantage, jusqu'à n'être plus rien qu'une nébulosité verdâtre. Je m'avançai pour le toucher. Ma main passa droit au travers comme s'il n'y avait rien.

Je l'enfonçai. Jusqu'au coude, jusqu'à l'épaule. Je sentis ma main saisie par de petits doigts tièdes. Je pénétrai à l'intérieur.

— ... À l'intérieur de l'objet ? m'exclamai-je.

— À l'intérieur, dit-il, et je sentis alors une autre petite main toucher mon visage. Et je vis Santhu !

Ses yeux étaient aussi bleus que les fleurs de maïs, aussi bleus que le grand saphir qui brille au front de Vishnou dans son temple de Bénarès. Et ils étaient placés bien écartés l'un de l'autre. Ses cheveux étaient d'un bleu sombre et tombaient en deux longues nattes entre ses seins menus. Un dragon d'or la couronnait et ces nattes glissaient entre ses pattes. Un autre dragon d'or lui ceignait les hanches. Elle rit en me regardant dans les yeux et m'obligea à incliner la tête jusqu'à ce que mes lèvres touchent les siennes. Elle était agile et mince et souple

comme les roseaux qui poussent devant le Sanctuaire de Hathor qui s'élève au bord de l'étang de Djiba. Qui est Santhu ou d'où venait-elle ? Comment le saurais-je ? Mais ce que je sais, c'est qu'elle est plus belle que toute femme ayant jamais vécu sur Terre. Et qu'elle est femme !

Ses bras glissèrent d'autour de mon cou et elle m'entraîna en avant. Je regardai autour de moi. Nous nous trouvions dans une crevasse entre deux gros rochers. Les rochers étaient d'un vert tendre comme le vert de la Porte des Dragons. Derrière nous, il y avait une nébulosité verdâtre. Devant nous la crevasse ne se prolongeait que sur une faible distance. Je vis à travers celle-ci un pic immense, s'érigeant comme une pyramide, haut, très haut dans le ciel de chrysoprase. Une radiance d'un rose tendre palpitait de part et d'autre et, survolant lentement la face du pic, il y avait un énorme globe de feu vert. La fille m'entraîna vers la brèche. Nous poursuivîmes notre marche, silencieux, main dans la main. Et bien vite, Ward, l'idée me vint : j'étais dans le lieu représenté sur les peintures de la chambre de la Porte du Dragon !

Nous laissâmes derrière nous la crevasse pour pénétrer dans un jardin. Les Jardins d'Irem-aux-Mille-Colonnes, perdus dans le désert car ils étaient trop beaux, durent ressembler à ces lieux. Il y avait d'étranges et immenses arbres dont les branches étaient comme des panaches de plumes, et ces panaches étincelaient de feux, comme ceux qui chaussent les pieds des danseurs d'Indra. D'étranges fleurs se dressaient sur notre chemin et leurs cœurs rougeoyaient comme les vers luisants attachés au pont d'arc-en-ciel qui conduit à Asgard. Un vent soupirait à travers les arbres empanachés et des ombres claires s'égayaient entre leurs troncs. J'entendis une fille rire et la voix d'un homme qui chantait.

Nous poursuivîmes notre route. Il y eut une fois un sourd gémissement venant des profondeurs du jardin, et la fille se jeta devant moi, bras écartés. Le gémissement cessa et nous continuâmes. La montagne se montrait plus distinctement. Je vis encore un grand globe de feu vert surgir d'entre les fulgurations rosées à la droite du pic. J'en vis encore un autre jeter ses derniers feux en s'engloutissant dans la lueur rouge sur la gauche. Il y avait une curieuse traînée de brume à sa suite. C'était une brume où s'accrochait une multitude de petites étoiles. Tout baignait dans une douce lumière verte. Une lumière telle que vous en verriez si vous viviez à l'intérieur d'une émeraude pâle.

Nous tournâmes pour emprunter un autre petit sentier. Le sentier escaladait une petite colline et sur la colline se trouvait une petite maison. On l'eût dite faite d'ivoire. C'était une petite maison vraiment étrange. Elle se rapprochait davantage des pagodes jainistes du

Brahmapoutre que de toute autre chose. Les murs luisaient comme s'ils étaient de lumière solidifiée. La fille toucha le mur et un panneau coulissa. Nous entrâmes et le panneau se referma derrière nous.

La pièce était inondée d'une lumière jaune chuchotante. Je dis « chuchotante » car c'est l'impression qu'elle produisait. Elle était douce et vivante. Un escalier d'ivoire grimpait jusqu'à une autre salle au-dessus. La fille me poussa de ce côté. Aucun de nous n'avait soufflé mot. J'étais sous un charme de silence. Je ne pouvais pas parler. Il semblait qu'il n'y eût rien à dire. J'éprouvais une immense tranquillité et une immense paix. Comme si j'étais revenu chez moi. Je montai l'escalier et entrai dans la pièce supérieure. Elle était sombre, à part un rai de lumière verte qui entrait par la fenêtre longue et étroite. Je vis à travers la montagne et ses sept lunes. Sur le plancher se trouvaient un appui-tête en ivoire et des draps de soie. J'eus soudain fort envie de dormir et je m'assoupis d'un coup.

Lorsque je m'éveillai, la fille aux yeux de fleur de maïs était à mes côtés ! Elle dormait. Comme je la regardais, ses yeux s'ouvrirent. Elle sourit et m'attira contre elle...

Sans que je sache pourquoi, un nom me vint à l'esprit. « Santhu ! » m'écriai-je. Elle sourit à nouveau et je sus que j'avais prononcé son nom. Il me semblait que je me souvenais d'elle aussi, à travers d'insondables âges. Je me levai et m'avançai jusqu'à la fenêtre. Je regardai vers la montagne. Il y avait maintenant deux lunes sur sa face. Je vis ensuite la cité qui se trouvait sur le flanc de la montagne. C'était une cité telle qu'on en voit en rêve ou telle que les conteurs d'El-Bahara en façonnent à partir des mirages. Elle était toute d'ivoire, de verts chatoyants, de bleus et de pourpres flamboyants. Je distinguais des gens marchant dans ses rues. Le son carillonnant de petites cloches d'or parvenait à mes oreilles.

Je me retournai vers la fille. Elle était assise, les mains serrées sur ses genoux, m'observant. L'amour vint, rapide et exigeant. Elle se leva. Je la pris dans mes bras...

Bien des fois les sept lunes évoluèrent autour de la montagne et la brume retenait prisonnière les petites étoiles qui passaient à leur suite. Je ne voyais personne en dehors de Santhu ; nul être vivant ne nous approchait. Les arbres nous nourrissaient de fruits qui renfermaient l'essence même de la vie. Oui, les fruits de l'Arbre de Vie qui se trouvaient dans l'Éden avaient dus être semblables aux fruits de ces arbres. Nous buvions l'eau verte qui étincelait de feux de jade et avait le goût du vin qu'Osiris donne aux âmes affamées dans l'Amenti pour les revigorer. Nous nous baignions dans des bassins de pierre taillée où jaillissait de l'eau jaune comme l'ambre. La plupart du temps nous nous promenions dans les jardins. Il y avait nombre de choses merveilleuses dans ces jardins. Elles étaient vraiment supraterrrestres.

Il n'y avait ni jour ni nuit. Seulement la brillance verte des lunes en continuelle révolution. Nous ne nous parlâmes jamais. J'ignore pourquoi. Il ne semblait rien y avoir à dire.

Alors Santhu se mettait à chanter pour moi. Ses chants étaient d'étranges mélopées. Je ne saurais dire quelles en étaient les paroles. Mais elles suscitaient d'étranges images dans mon cerveau. Je vis Rak le Forgeur de Merveilles façonnant ses jardins et les remplissant de choses magnifiques. Et aussi maléfiques. Je le vis ériger le pic et je sus que c'était Lalil ; je le vis façonner les sept lunes et allumer les feux qui sont les feux de la vie. Je le vis construire la cité et je vis hommes et femmes passer de leur monde dans celui-ci par de nombreuses portes.

Santhu chantait. Et je sus que les étoiles qui défilaient dans la brume étaient les âmes du peuple de Rak qui cherchaient à renaître. Elle chanta et je me vis, des siècles plus tôt, marchant dans la cité de Rak avec Santhu à mes côtés. Sa chanson gémissait et je me sentais pareil à l'une des étoiles prisonnières dans la brume. Sa chanson sanglotait et je me sentais pareil à une étoile qui se débattait contre la brume et, ce faisant, parvenait à s'échapper. Une étoile qui fuyait toujours plus loin dans l'incommensurable espace couleur de jade...

Un homme se tenait devant nous. Il était très grand. Son visage était à la fois cruel et doux, sombre comme Satan et jovial comme Apollon. Il leva les yeux vers nous, et ses yeux étaient jaunes comme des boutons d'or et sages, si sages ! Ward, c'était le visage qui surmontait le pic dans la chambre de la Porte des Dragons ! Les yeux qui m'avaient regardé à travers le visage de Wu-Sing ! Il nous sourit un moment. Et puis il s'évanouit !

Je pris Santhu par la main et me mis à courir. Tout aussi soudainement, je me dis que j'en avais assez vu des jardins hantés de Rak ; que je voulais revenir dans mon propre pays. Mais pas sans Santhu. J'essayai de me rappeler le chemin qui menait à la crevasse. Je devinais que là se trouvait la voie du retour. Nous courions. Loin derrière nous s'éleva une plainte. Santhu poussa un cri. Mais je savais que son cri ne reflétait pas sa propre peur. C'était pour moi. Aucune des créatures qui peuplaient ces lieux ne pouvait lui nuire, elle qui était une de ces créatures. La plainte se rapprocha. Je me retournai.

Fendant l'air émeraude en direction du sol, il y avait une bête, une unimaginable bête, Ward ! Elle était comme la bête ailée de l'Apocalypse qui doit porter la femme revêtue de pourpre et d'écarlate. Elle était magnifique, même dans son horreur. Elle replia ses ailes d'écarlate et d'or et son long corps luisant fondit sur moi tel une lance monstrueuse.

Et c'est alors que, juste au moment où elle allait frapper, une brume s'interposa entre nous. C'était une brume arc-en-ciel. Et on

l'avait projetée. On l'avait projetée, comme si une main l'avait tenue puis jetée, tel un filet. J'entendis la bête ailée piailler de dépit ; la main de Santhu serra plus étroitement la mienne. Nous nous élançâmes à travers la brume.

Devant nous se trouvait la crevasse entre les deux rochers verts. Encore et encore nous nous élançâmes vers celle-ci ; encore et encore la magnifique horreur fondit sur moi. Et chaque fois survenait la projection de brume qui la déjouait. C'était un jeu ! Une fois, j'entendis un rire et je sus alors qui était mon chasseur. Le maître de la bête et le jeteur de brume. C'était l'homme aux yeux jaunes. Et il jouait avec moi. Comme un enfant joue avec un chat lorsqu'il l'appâte avec un morceau de viande et le lui subtilise encore et encore devant ses mâchoires affamées !

La brume s'éclaircit après le dernier jet et l'embouchure de la crevasse se présenta juste devant nous. Une fois de plus la chose piqua sur moi. Et cette fois il n'y eut pas de brume. Le joueur s'était lassé de son jeu ! Comme elle frappait, Santhu s'élança à sa rencontre. La bête fit un écart. Et la serre qui s'était tendue pour me déchirer de la gorge à la ceinture me porta un coup oblique. Et je tombai. Je tombai à travers des lieues et des lieues d'espace émeraude.

Lorsque je me réveillai, j'étais ici, dans ce lit, avec les docteurs qui m'entouraient et ceci...

Il désigna de nouveau son torse bandé.

— Cette nuit, pendant que l'infirmière dormait, je me suis levé et j'ai regardé dans la Porte des Dragons. Et j'ai vu, tout comme vous, la serre. La bête est là. Elle m'attend !

Herndon demeura silencieux un moment.

— S'il se lasse de m'attendre, il se peut qu'il envoie la bête me chercher, reprit-il. Je veux parler de l'homme aux yeux jaunes. J'ai bien envie d'essayer un de ces fusils sur elle. Elle existe réellement, vous savez, cette bête fabuleuse... Et ces fusils ont arrêté des éléphants.

— Mais l'homme aux yeux jaunes, Jim, murmurai-je. Qui est-il ?

— Lui, dit Herndon. Hé bien, c'est le Forgeur de Merveilles lui-même !

— Vous n'allez pas croire une histoire pareille ! m'écriai-je. Mais c'est... c'est de la démence ! Il s'agit d'une illusion diabolique enfermée dans cet objet. C'est comme la... la boule de cristal qui fait qu'on s'hypnotise et pense que les choses créées dans notre propre esprit sont réelles. Brisez-le, Jim ! C'est une chose diabolique ! Brisez-le !

— Le briser ! fit-il incrédule. Le briser ? Pas pour les dix mille vies qui sont le tribut de Rak ! Pas réelles ? Est-ce que ces blessures ne sont pas réelles ? Est-ce que Santhu n'était pas réelle ? Le briser ! Bon Dieu,

mon ami, vous ne savez pas ce que vous dites ! Mais c'est le seul chemin qui puisse me ramener vers elle ! Si ce démon aux yeux jaunes qui m'attend de l'autre côté était seulement aussi sage qu'il paraît, il saurait que ce n'est pas la peine de laisser sa bête monter la garde là-bas. Je veux partir, Ward ; je veux partir et la ramener avec moi. Il me semble, comment dire ?, qu'il ne contrôle pas tout. Il me semble que le Suprême Forgeur de Merveilles n'a pas voulu mettre entièrement entre les mains de Rak les âmes qui s'aventurent dans les nombreuses portes s'ouvrant sur son royaume. Il y a une issue, Ward ; il y a une issue qui permet de lui échapper. J'ai réussi à le fuir jadis, Ward.

J'en suis certain. Mais j'ai laissé Santhu derrière moi. Je dois retourner la chercher. C'est ce qui explique que j'ai trouvé le petit passage qui partait de la salle du trône. Et il sait cela aussi. C'est pourquoi il a été obligé de lâcher sa bête sur moi.

Je vais repasser de l'autre côté, Ward. Et je reviendrai. Avec Santhu !

Mais il n'est pas revenu. Cela fait maintenant six mois qu'il a disparu pour la seconde fois. Et dans sa chambre, comme précédemment. Par le testament qu'on a trouvé – le testament qui recommandait qu'au cas où il disparaîtrait, comme la première fois et où il ne reviendrait pas dans l'espace d'une semaine, je doive hériter sa maison et tout ce qu'elle renferme – je suis entré en possession de la Porte des Dragons. Les dragons avaient encore tournoyé pour Herndon et il avait franchi la porte une fois de plus. Je n'ai retrouvé qu'un des fusils à éléphants et j'ai su qu'il avait eu le temps de prendre l'autre avec lui.

Nuit après nuit, je reste assis devant la Porte des Dragons, attendant qu'il en ressorte. Avec Santhu. Tôt ou tard ils viendront. Cela, je le sais.

(Traduction de Jean-Pierre Moumon.)

Les êtres de l'abîme

Devant nous, au nord, un rai de lumière jaillit, montant vers le zénith. Il avait surgi derrière la montagne déchiquetée vers laquelle nous nous dirigeons depuis le matin. Le rayon lumineux transperça une sorte de colonne de brume bleue dont les bords étaient aussi vivement délimités que la pluie tombant des extrémités d'une nuée d'orage. On aurait dit un faisceau de projecteur pénétrant l'azur, mais ne projetant aucune ombre.

Tandis que la lumière s'élevait, les cinq crêtes furent comme soulignées d'un trait noir, et nous vîmes que l'ensemble de la montagne avait la forme d'une main. Silhouettés par l'étrange lueur, les gigantesques doigts des cinq sommets parurent s'étirer, les contreforts eux-mêmes formant une paume levée, comme pour rejeter quelque chose. Le faisceau scintillant resta immobile pendant un instant, puis se brisa en une myriade de petits globes lumineux qui se balancèrent dans les airs et retombèrent lentement. Ils semblaient chercher quelque chose.

La forêt était devenue silencieuse, comme si elle retenait sa respiration. Les chiens se collèrent contre mes jambes. Ils se taisaient aussi, mais je sentais trembler tous leurs muscles, leur poil se hérissait sur la nuque, et leurs yeux, fixés sur les étincelles phosphorescentes tombant lentement, étaient emplis de terreur.

Je me tournai vers Starr Anderson. Il regardait vers le nord où, une fois encore, le grand faisceau venait de jaillir.

— La montagne en forme de main, dis-je sans remuer les lèvres.

Ma bouche était aussi sèche que si Lao T'zai avait versé dans mon gosier sa poussière de peur.

— C'est la montagne que nous recherchions, me répondit-il sur le même ton.

— Mais cette lumière ? Qu'est-ce que c'est ? Sûrement pas une aurore boréale !

— Qui a jamais vu une aurore boréale en cette saison ?

Il venait d'exprimer mes propres doutes.

— J'ai comme l'impression, reprit-il, qu'on traque quelque chose, là-bas... Qu'il s'agit d'une espèce de chasse étrange, menée par ces lumières... Bonne chose que nous soyons hors de portée.

— La montagne semble bouger, chaque fois que le faisceau lumineux jaillit. Qu'est-ce que ça cache, Starr ? Ça me fait penser à la main de nuage congelée que Shan Nadour a postée devant la Porte des Succubes pour les maintenir dans les antres prévus pour eux par Éblis.

Il me fit taire d'un geste et tendit l'oreille.

Une sorte de chuchotement nous parvenait, du nord, et très haut au-dessus de nous. Ce n'était pas l'espèce de crépitement de l'aurore boréale, ce bruissement de vents fantômes de l'aube des temps agitant des arbres squelettiques millénaires qui abritaient Lilith. Ce chuchotement posait une question, avidement. Il nous enjoignait de nous approcher de la lumière. Il nous... attirait !

Il y avait dans le son étrange une insistance inexorable. Il étreignait mon cœur, avec des milliers de doigts tremblants et peureux, m'emplissant d'un immense désir de m'élancer, de courir, de me plonger dans cette lumière. Ce devait être ce qu'Ulysse avait éprouvé quand il avait été lié à son mât et que tout son être cherchait à se libérer pour obéir au chant cristallin des sirènes.

Le chuchotement devint plus fort.

— Regarde les chiens ! cria brusquement Starr. Qu'est-ce qu'ils ont ?

Les Malamutes couraient en gémissant vers la lumière.

Nous les vîmes disparaître sous les arbres. Nous les entendîmes hurler à la mort. Et puis ce son même s'atténua et se tut et il ne resta plus que le murmure insistant dans le ciel.

La clairière où nous avions campé s'ouvrait vers le nord. Nous étions arrivés sans doute à cinq cents kilomètres au-delà de la première des grandes boucles du Kuskokwim qui se jette dans le Yukon. Indiscutablement, nous nous trouvions en terrain vierge. Nous étions partis de Dawson au début du printemps, vers une montagne perdue entre les cinq sommets de laquelle – le sorcier Athabascan nous l'avait assuré –, l'or ruisselait comme de la glaise d'un poing fermé.

Il nous avait été impossible de persuader le moindre Indien de nous accompagner. La terre de la Montagne de la Main était maudite, affirmaient-ils.

La veille au soir, nous avions distingué une montagne au sommet déchiqueté à peine visible. Et maintenant, grâce à la vive lumière qui nous guidait, nous comprenions que c'était le lieu même que nous recherchions.

Anderson sursauta. Un nouveau bruit étrange se faisait entendre dans le chuchotement, un bruit de pas et de branches dérangées, comme si un petit ours venait vers nous.

Je jetai une brassée de branches sèches sur notre feu et dans les flammes montantes je vis quelque chose surgir des fourrés. La créature marchait à quatre pattes, mais pas comme un ours. J'eus soudain l'impression de voir un bébé essayant de gravir un escalier. Les pattes de devant se levèrent et s'agitèrent d'une manière infantile. C'était à la fois grotesque et terrible. Instinctivement, nous saisîmes nos fusils, et les rejetâmes aussitôt. Cet être rampant était un homme !

Oui, c'était bien un homme ! Il se traîna jusqu'à notre feu, et s'arrêta.

— Sauvé, souffla-t-il d'une voix qui semblait un écho du chuchotement céleste. Ici, je suis sauvé. Ils ne peuvent pas sortir de l'azur, vous savez. Ils ne peuvent pas vous attraper, à moins que vous leur répondiez...

— Un fou, dit Anderson. (Puis il s'adressa avec douceur à cette chose brisée qui avait été un homme :) Vous ne risquez rien, personne ne vous poursuit.

— Ne leur répondez pas, répéta l'être rampant. Aux lumières, je veux dire.

— Les lumières, m'écriai-je, la surprise me faisant oublier la pitié. Que sont-elles ?

— Les êtres de l'abîme, murmura-t-il. Ayant prononcé ces mots, il tomba sur le côté. Nous nous précipitâmes vers lui. Anderson s'accroupit.

— Seigneur ! Frank, regarde ça !

Il me montrait les mains de l'homme. Les poignets étaient enveloppés de chiffons, des lambeaux d'une chemise de tissu épais. Les mains elles-mêmes n'étaient que des moignons. Les doigts avaient été repliés dans les paumes, et la chair usée jusqu'à l'os. On aurait dit des pieds de petit éléphant noir ! Je relevai les yeux pour examiner le corps. L'homme portait à la taille une lourde ceinture de métal jaune d'où pendait un anneau et quelques maillons d'une chaîne en métal blanc brillant.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme ? s'exclama Anderson. D'où vient-il ? Regarde, il s'est endormi ! Et pourtant, dans son sommeil, il essaye de grimper, ses bras et ses jambes remuent... Et ses genoux ! Comment diable a-t-il pu se traîner sur ses genoux ?

En effet, dans son sommeil, l'homme continuait de grimper, si l'on peut dire. Ses bras et ses jambes semblaient animés d'une vie propre, indépendante du corps. Leurs mouvements évoquaient un sémaphore. Si jamais il vous est arrivé de vous trouver à l'arrière d'un train et d'avoir vu les sémaphores se dresser et retomber, vous comprendrez fort bien ce que je veux dire.

Soudain, le chuchotement céleste se tut. Le faisceau de lumière retomba et ne rejaillit plus. L'homme rampant s'immobilisa. Un petit jour rose commença à se lever ; la brève nuit de l'Alaska était terminée. Anderson se frotta les yeux et tourna vers moi un visage hagard.

— Eh bien ! s'écria-t-il. Tu es pâle comme la mort !

— Pas plus que toi, Starr, répliquai-je. C'était absolument horrible ! Qu'est-ce que tu penses de ça ?

— Je pense que la solution de l'énigme est là, dit-il en désignant la

silhouette immobile sous les couvertures que nous avions jetées sur elle. Quels qu'ils soient, c'était à lui qu'ils en avaient. Ces lumières n'étaient pas une aurore boréale, Frank. C'était comme l'éclat d'une espèce d'enfer étrange dont les pasteurs ne nous ont jamais menacés.

— Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui, déclarai-je. Je ne voudrais pas le réveiller pour tout l'or qui ruisselle entre les doigts de ces cinq sommets, ni pour tous les démons qui s'y dissimulent.

L'homme dormait d'un sommeil profond comme le Styx. Nous baignâmes et pansâmes les moignons qui avaient été des mains. Les bras et les jambes étaient aussi raides que des béquilles. Il ne bougea pas, tandis que nous le soignons. Il resta comme il était tombé, sur le flanc, en chien de fusil.

J'entrepris de limer la bande de métal qui encerclait la taille du dormeur. C'était de l'or, mais qui ne ressemblait en rien à l'or que je connaissais. L'or pur est mou. Celui-ci l'était aussi, mais paraissait animé d'une vie propre.

Il se collait à ma lime et j'aurais juré qu'il se tordait comme une chose vivante quand je l'entamais. Je finis par couper la ceinture, écartai les extrémités et la rejetai loin de moi. C'était... répugnant !

Toute la journée, l'inconnu dormit. La nuit vint, et il dormait toujours. Mais cette nuit-là, il n'y eut pas de faisceau de lumière bleue derrière la montagne, pas de globes incandescents, pas de chuchotements. Le sortilège d'horreur semblait s'être éloigné, mais pas très loin. Anderson et moi, nous sentions que la menace était toujours là, à l'écart peut-être, mais en attente.

Il devait être midi, le lendemain, quand l'homme rampant s'éveilla. Je bondis en entendant sa voix lente, bien modulée.

— Combien de temps ai-je dormi ? demanda-t-il en tournant vers moi des yeux bleus très clairs.

— Une nuit... et presque deux jours, répondis-je.

— Y avait-il des lumières dans le ciel, hier soir ? Un chuchotement, vers le nord ?

— Non.

Sa tête retomba sur le sol et il contempla l'azur.

— Ils ont renoncé, alors ? dit-il enfin.

— Qui a renoncé à quoi ? demanda Anderson.

— Les êtres de l'abîme, répliqua l'homme rampant.

Nous le regardâmes avec stupéfaction et pour ma part j'éprouvai de nouveau cette espèce d'étrange désir qu'avaient suscité en moi les lumières.

— Les êtres de l'abîme, répéta-t-il. Des choses qu'un démon du mal a créées avant le Déluge et qui ont échappé je ne sais comment à la vengeance du bon Dieu. Ils m'appelaient, conclut-il avec simplicité.

Nous nous regardâmes, Anderson et moi, et la même pensée nous

vint.

— Non, reprit l'homme rampant en nous devinant. Je ne suis pas fou. Donnez-moi un peu d'eau à boire, très peu. Je vais bientôt mourir. Voulez-vous m'emmener aussi loin que possible vers le sud, avant que je meure ? Et ensuite, voulez-vous préparer un feu et brûler mon corps ? Je veux disparaître de telle façon qu'aucune de leurs ruses infernales ne puisse me ramener vers eux. Vous le ferez, quand je vous aurai tout dit, ajouta-t-il en voyant notre hésitation.

Il but un peu de cognac étendu d'eau que nous portâmes à ses lèvres.

— Mes bras et mes jambes sont morts, et je le serai bientôt, murmura-t-il. Ils ne m'ont pas raté. Maintenant je vais vous dire ce qu'il y a derrière cette main. L'enfer !... Écoutez. Je m'appelle Stanton. Sinclair Stanton. Sorti de Yale en 1900. Explorateur. Je suis parti de Dawson l'année dernière, pour chercher cinq sommets qui se dressaient comme une main dans une région hantée, et d'où l'or ruisselait. C'est ce que vous cherchez aussi ? Je m'en doutais. L'année dernière, vers la fin de l'automne, mon compagnon est tombé malade. Je l'ai renvoyé, avec quelques Indiens. Un peu plus tard, mes Indiens ont découvert ce que je recherchais. Ils se sont enfuis, m'ont abandonné. J'ai tenu bon, me suis construit une cabane, j'ai hiverné avec mes provisions. Je n'ai pas trop souffert, l'hiver était assez doux, si vous vous souvenez. Au printemps je suis reparti. Il y a quinze jours environ, j'ai aperçu les cinq sommets. Mais pas de ce côté-ci. De l'autre... Vous avez encore un peu de cognac ?

« J'ai fait un trop grand détour, reprit-il. Trop au nord. Je suis revenu sur mes pas. De ce côté on ne voit rien, rien que de la forêt jusqu'à la base de la main. Mais de l'autre...

Il se tut pendant quelques instants.

— De l'autre côté, il y a aussi la forêt. Mais elle ne monte pas si haut. Non. J'en suis sorti. J'ai vu une vaste plaine, s'étendant devant moi sur des kilomètres. Elle paraissait aussi aride, aussi vieille que le désert qui entoure les ruines de Babylone. Et au bout, les pics se dressaient. Entre eux et moi, dans le lointain, il y avait comme une espèce de mur de rochers, ou de digue. Et puis... j'ai trouvé la route !

— La route ? s'exclama Anderson stupéfait.

— Une route, oui. Une route bien pavée, bien unie, qui filait tout droit vers la montagne. Oh oui, c'était bien une route, et usée comme si des millions et des millions de pieds l'avaient foulée, depuis des millénaires. De chaque côté, il y avait du sable et des tas de pierres. Et au bout d'un moment, ces pierres m'intriguèrent. Elles étaient taillées, et la forme des tas me fit penser qu'autrefois, il y a cent mille ans, elles avaient été des ruines de maisons. Elles semblaient très anciennes, elles évoquaient le travail de l'homme, et en même temps,

elles donnaient une impression d'antiquité immémoriale... Les sommets se rapprochaient. Les amas de ruines devenaient plus nombreux. Quelque chose d'infiniment désolé planait sur ces pierres, quelque chose de sinistre, qui serrait le cœur comme une caresse de fantômes si vieux qu'ils ne pouvaient être que des spectres de spectres. Je poursuivis mon chemin. Je voyais maintenant que ce que j'avais pris pour des collines, à la base de la montagne, était en réalité un amas de ruines plus important. La Montagne de la Main était beaucoup plus loin. La route traversait ces ruines, et passait entre deux rochers immenses qui formaient comme un portail...

L'homme rampant s'interrompt. Ses mains s'agitèrent, comme pour grimper, et des gouttes de sueur perlèrent à son front. Au bout d'un moment, il se calma et sourit.

— C'était bien une porte, poursuivit-il. Je l'atteignis. Je la franchis. Et je tombai de tout mon long, en me cramponnant au sol dans ma terreur. Car je me trouvais sur une large plate-forme de pierre. Devant moi, il n'y avait rien ! Imaginez le Grand Canyon du Colorado, trois fois plus large, vaguement circulaire, dont le fond se serait effondré. Voilà à peu près ce que j'avais sous les yeux ! J'avais l'impression de plonger mon regard dans une abysse d'infini où rouleraient des planètes ! Au-delà de l'abîme se dressaient les cinq sommets, comme une main gigantesque levée en avertissement. Les rebords du gouffre s'élevaient tout autour de moi.

« Mon regard plongeait à une profondeur de trois cents mètres environ, et là une épaisse brume bleue cachait tout. Comme ce bleu que l'on voit s'amasser autour des hautes collines, au crépuscule. Mais l'abîme... C'était terrifiant ! Aussi effroyable que le Ranalak des Maoris qui se creuse entre les vivants et les morts, que seules les âmes récemment libérées peuvent franchir, et qui ensuite n'ont plus de forces pour revenir en arrière.

« Je reculai du bord de ce ravin sans fond et me relevai, tremblant et affaibli. Je m'appuyai d'une main contre un des rochers du portail. La pierre était gravée. Il y avait là la silhouette d'un homme au dos tourné, les bras levés au-dessus de sa tête, et entre ses mains il paraissait porter une espèce de disque solaire, avec des rayons. Il y avait des symboles sur ce disque, qui me rappelèrent l'écriture chinoise. Mais ce n'était pas du chinois. Non ! Ces caractères avaient été tracés par des hommes plusieurs millénaires avant que la Chine naisse de la poussière des temps. Je regardai le rocher opposé. Il portait les mêmes gravures. Chacune des silhouettes était coiffée d'un curieux chapeau à visière. Les rochers eux-mêmes étaient triangulaires, et les images gravées du côté le plus proche de l'abîme. Le geste de ces silhouettes semblait en interdire l'accès. Je m'approchai. Derrière les mains levées et les disques, je distinguai

vaguement des formes vagues innombrables, et une multitude de globes.

« J'eus soudain la nausée. Je venais d'avoir l'impression, le pressentiment plutôt, qu'il s'agissait là d'énormes sangsues debout. Leurs corps gonflés semblaient se dissoudre, et reparaître pour s'effacer à nouveau... toutes sauf les globes qui représentaient leurs têtes et qui restaient très nets. Ils étaient... incroyablement répugnants. En proie à cette nausée inexplicable, je m'allongeai sur la plate-forme. Et alors... je vis l'escalier qui plongeait dans l'abîme.

— Un escalier ! m'écriai-je.

— Oui, un escalier, reprit l'homme rampant avec une patience infinie. Il me parut non pas taillé dans le roc mais plutôt construit dans le rocher. Chacune des marches devait être longue de sept mètres et large de deux. Elles descendaient de la plate-forme et disparaissaient dans la brume bleue.

— Un escalier, murmura Anderson sans pouvoir y croire, construit dans la paroi d'un précipice et menant dans un gouffre sans fond...

— Pas sans fond, interrompit l'homme. Il y avait un fond. Oui. Je l'ai atteint... J'ai pris l'escalier, je suis descendu... descendu... Oui, reprit-il plus fermement, mais pas ce jour-là. J'ai établi un campement, en revenant sur mes pas, loin du portail. À l'aube, j'ai rempli mon sac de provisions, mes deux bidons de l'eau d'une source proche de ce portail, et je suis retourné, passant entre les deux monolithes gravés, pour me pencher sur l'abîme. J'ai enjambé le rebord. Les marches descendaient au flanc de la paroi, à quarante degrés. Tout en descendant, je les examinai. Elles étaient faites d'une espèce de roche verdâtre, tout à fait différente du porphyre granitique formant la falaise proprement dite. Je crus tout d'abord que les bâtisseurs avaient profité d'une veine en surplomb et y avaient taillé cet escalier gigantesque. Mais la régularité de son angle me fit douter de cette hypothèse.

« Après être descendu ainsi sur huit cents mètres environ, je me trouvai sur un palier. Là, l'escalier formait un angle aigu et les marches poursuivaient leur descente, serrant la paroi au même degré que le premier « étage ». Après avoir pris trois de ces virages, je compris que l'escalier descendait tout droit, en formant une succession d'angles. Aucune veine ne pouvait être aussi régulière. Donc, les marches avaient été bel et bien construites. Mais par qui ? Et pourquoi ? La réponse se trouve dans les ruines bordant le gouffre, et ne sera sans doute jamais connue.

« À midi, j'avais perdu de vue le rebord de l'abîme. Au-dessus, au-dessous de moi il n'y avait plus que cette brume bleue. À mon côté aussi, c'était le néant car la paroi elle-même avait disparu depuis longtemps dans ce même brouillard. Je n'avais pas le vertige, je

n'éprouvais nulle peur, uniquement une immense curiosité. Qu'allais-je découvrir ? Quelque merveilleuse civilisation oubliée, qui avait régné au temps où les pôles étaient des jardins tropicaux ? Un monde nouveau ? La clef du mystère de l'humanité ? Rien de vivant, en tout cas, tout cela était bien trop vieux pour que la vie y existât encore. Cependant, un ouvrage aussi admirable que cet escalier devait conduire à quelque chose de merveilleux. Mais quoi ? Je poursuivis ma descente.

« À intervalles réguliers, j'étais passé devant de petites grottes béantes. Il y avait trois mille marches, puis une ouverture, encore trois mille marches et une ouverture, et ainsi de suite. Vers la fin de l'après-midi je m'arrêtai devant une de ces crevasses. Je devais avoir plongé d'au moins cinq kilomètres vers le fond de l'abîme, mais les angles des « étages » étaient tels que j'avais dû couvrir en réalité plus du triple de cette distance. J'examinai l'entrée de la grotte. De part et d'autre, je vis des silhouettes gravées, les mêmes que celle de l'immense portail. Mais là, elles étaient représentées de face, les bras tendus avec les disques, comme pour repousser quelque chose venant du gouffre. Les visages étaient voilés, et il n'y avait pas de formes hideuses derrière les silhouettes.

« Je pénétrai dans la grotte. Elle était étroite, longue d'une vingtaine de mètres, sèche et parfaitement claire. Je voyais au-dehors le brouillard bleu s'élevant comme une colonne. J'éprouvai un extraordinaire sentiment de sécurité, bien qu'auparavant je n'aie eu conscience d'aucune crainte. Il me semblait que les silhouettes de l'entrée étaient des gardiens, mais protégeant de quoi ? Je me sentais tellement à l'abri qu'à ce moment ma curiosité même s'était émoussée.

« La brume bleue s'épaissit et devint légèrement lumineuse. Je me dis que là-haut le soir tombait. Je mangeai, bus un peu, et m'endormis. À mon réveil, le bleu avait de nouveau pâli, et je pensai que le jour devait s'être levé au-dessus de moi. Je repartis. J'oubliais le gouffre béant à côté de moi. Je ne ressentais aucune fatigue, je n'avais ni faim ni soif et pourtant j'avais à peine mangé et bu. Je passai la nuit suivante dans une autre grotte. Et au matin, je me remis à descendre. Ce fut vers la fin de cette journée que j'aperçus la ville...

L'homme s'interrompt et resta un moment silencieux.

— La ville, reprit-il enfin, la ville de l'abîme ! Une ville comme je n'en avais jamais vu, comme aucun homme n'en a jamais vu qui a vécu pour le raconter. Je dois vous expliquer que l'abîme doit avoir la forme d'une bouteille, l'ouverture entre les cinq sommets étant le goulot. Mais j'ignore la dimension du fond... Des milliers de kilomètres de diamètre, peut-être. Quant à ce qui se trouve au-delà de la ville, je n'en sais rien.

« J'apercevais de petits points de lumière, tout à fait au fond, dans

tout ce bleu. Puis je distinguai des cimes... d'arbres, je suppose. Mais pas comme les nôtres... des arbres hideux, reptiliens. Ils se dressaient sur de hauts troncs maigres et leur cime ressemblait à des espèces de nids de vipères, avec de vilaines petites feuilles pointues comme des têtes de serpent. Et ils étaient rouges, d'un rouge vif, affreux. Ça et là, je commençai à discerner des taches jaunes luisantes. Je compris que c'était de l'eau parce que je voyais des choses émerger à la surface, ou tout au moins des éclaboussures et des cercles de vaguelettes, mais je n'ai jamais très bien distingué ce qui avait troublé le calme de cette eau.

« La ville s'étendait juste au-dessous de moi. Des kilomètres de cylindres pressés les uns contre les autres et couchés sur le côté, entassés en pyramides... Je ne sais vraiment pas comment vous décrire cette ville... Tenez, supposez que vous ayez des tuyaux d'une certaine longueur, et que vous en posiez d'abord trois côte à côte, et dessus deux autres, et puis un seul. Ou bien vous en mettez d'abord cinq, puis quatre, et trois, et deux, et un. Vous comprenez ? C'est l'impression que j'avais.

« Et des tours les dominaient, des minarets, des pignons, des éventails, des monstruosité tordues, qui luisaient comme s'ils étaient recouverts d'une phosphorescence rose pâle. À côté des bâtiments, les arbres écarlates et venimeux se dressaient comme des têtes d'hydres géantes gardant des nids d'énormes vers luisants endormis !

« À quelques mètres au-dessous de moi, l'escalier s'écartait de la paroi pour passer sous une arche titanesque, surnaturelle comme le pont qui franchit l'enfer et mène à Asgard. Un des montants surgissait du sommet de la plus haute pile de cylindres et le second plongeait dans une autre pile et y disparaissait. C'était terrifiant... démoniaque.

L'homme rampant se tut encore une fois. Ses yeux se révoltèrent. Il se mit à trembler et ses jambes comme ses bras reprirent leur mouvement d'ascension incoercible. Un chuchotement s'échappa de ses lèvres, comme un écho de ce murmure céleste que nous avions entendu, la nuit où nous l'avions vu apparaître. Je posai une main sur ses yeux et il se calma.

— Les maudits ! murmura-t-il. Les Êtres de l'Abîme ! Est-ce que j'ai chuchoté ? Oui... Mais ils ne peuvent plus m'atteindre, à présent, ils ne peuvent pas !

Au bout d'un moment, il reprit posément son récit :

— J'ai franchi cette arche. Je suis descendu du sommet de cette... de cette construction. Je fus aussitôt environné d'une obscurité bleue, et je sentis l'escalier plonger en colimaçon. Je descendis et je me trouvai tout en haut de... Je ne puis vous dire quoi. Il faut bien que je l'appelle une pièce, une salle. Nous n'avons pas de mot pour décrire ce qu'il y a au fond de l'abîme. Le plancher, ou le sol, était à plus de

trente mètres au-dessous de moi. Les murs s'évasaient, depuis l'endroit où je me trouvais, en formant une suite de croissants de plus en plus vastes. Le lieu était colossal, et baigné d'une étrange lumière rouge marbrée. Un peu comme la lumière à l'intérieur d'une belle opale verte piquetée d'or.

« L'escalier en spirale plongeait sous mes pieds. Je descendis, jusqu'à la dernière marche. Très loin, devant moi, se dressait un grand autel à colonnes gravées d'une masse de tentacules, comme des pieuvres ivres et monstrueuses, et leur socle était des bêtes informes, horribles, en pierre cramoisie. Le devant de l'autel était formé par un gigantesque monolithe violet, entièrement gravé.

« Je ne puis décrire ces images ! Aucun être humain ne le pourrait... l'œil humain ne peut les discerner, pas plus qu'il ne discerne les formes qui hantent la quatrième dimension. Seul, une espèce de sixième sens subtil me permettait de les comprendre très vaguement. C'était des images abstraites, informes, qui s'imprimaient cependant dans l'esprit comme des sceaux brûlants, des idées de haine, de combat entre des monstres innommables, des victoires dans un enfer nébuleux de jungles moites et obscènes, des aspirations et des idéaux épouvantables et odieux...

« Et comme j'étais là, j'eus conscience d'une chose qui se trouvait derrière la pierre d'autel, tout en haut et cachée par le rebord haut de quinze mètres ou plus. Je savais que la chose était là, je la sentais dans tout mon être. Quelque chose d'infiniment maléfique, infiniment horrible, infiniment ancien. Elle guettait, elle m'épiait, elle me menaçait et... elle était invisible !

« Derrière moi, il y avait un cercle de lumière bleue. Un instinct me pressait de faire demi-tour, de courir vers l'escalier, de m'enfuir. C'était impossible. La terreur émanant de cette chose invisible derrière l'autel finit quand même par me pousser comme un vent violent. Je franchis le cercle. Je me trouvai dans un passage qui s'étendait à l'infini, entre des rangées de cylindres gravés.

« Ici et là se dressaient les arbres rouges. Entre eux déferlaient ces masses de pierres. Et maintenant je pouvais distinguer leur incroyable décor. On aurait dit des troncs d'arbres lisses, abattus et recouverts de lianes et d'orchidées fantastiques. Oui, ces cylindres étaient cela, et plus encore. Ils auraient dû disparaître avec les dinosaures. Ils étaient... monstrueux ! Ils frappaient le regard comme un coup de poing, ils vrillaient les nerfs comme un instrument d'acier.

Et nulle part on ne voyait ni n'entendait une présence vivante.

« Il y avait des ouvertures circulaires dans les cylindres, comme la porte du temple où passait l'escalier par lequel je m'étais enfui. Je me hasardai à entrer dans l'un d'eux. Il y avait là une immense salle nue, voûtée, dont les parois incurvées se rejoignaient à demi à dix mètres

au-dessus de ma tête, ne laissant qu'une ouverture donnant dans une autre salle voûtée située au-dessus. Je ne vis rien dans cette pièce, à part la même lumière rougeâtre qui régnait dans le temple.

« Je trébuchai. Je ne voyais toujours rien mais... mon cœur s'arrêta de battre et mes cheveux se hérissèrent ! Il y avait quelque chose sur le sol, qui m'avait fait trébucher !

« Je me baissai, et ma main effleura un... une chose, lisse et froide, qui s'agita légèrement. Je fis demi-tour et m'enfuis en courant. J'avais la nausée, j'étais fou, je ne réfléchissais plus, je courais, aveuglément, en me tordant les mains et en sanglotant d'horreur...

« Quand je me ressaisis j'étais encore parmi les cylindres de pierre, sous les arbres rouges. Je tentai de revenir sur mes pas, de retrouver le temple. J'avais dépassé le stade de la peur. J'étais comme une âme affrontant pour la première fois les terreurs de l'enfer. Mais impossible de retrouver le temple ! Et la brume commençait à épaissir et à scintiller, les cylindres devenaient plus lumineux. Soudain, je compris que c'était le crépuscule, dans mon propre monde là-haut, et que l'épaississement de la brume annonçait le réveil des choses qui vivaient au fond de l'abîme.

« J'escaladai une des pyramides de cylindres. Je me cachai derrière un cauchemar de pierres tarabiscotées en me disant que, peut-être, j'aurais une chance d'y rester tapi jusqu'à ce que le bleu s'éclaircisse, que le péril passe, et qu'alors je pourrais m'échapper. Un murmure commença à monter autour de moi. Il était partout, il envahissait tout, il monta de plus en plus et devint une espèce de chuchotement général. Je risquai un œil, au coin de la pierre, pour regarder dans la rue.

« Je vis des lumières passer et repasser. Des lumières de plus en plus nombreuses, qui flottaient hors des portes circulaires, et qui envahissaient les rues. Les plus hautes planaient à plus de deux mètres du pavé, les plus basses à moins d'un mètre. Elles se hâtaient, elles se promenaient, elles se saluaient, elles s'arrêtaient, et elles chuchotaient et sous elles il n'y avait *rien* !

— Rien ? s'exclama Anderson.

— Non. C'était le plus terrible. Il n'y avait rien sous les lumières. Cependant, manifestement, elles étaient des choses vivantes. Elles possédaient une conscience, une volonté... et je ne saurais dire quoi encore. Les plus importantes avaient environ soixante centimètres de diamètre. Leur centre était comme un noyau très brillant, rouge, bleu, vert. Ce noyau diffusait la lumière qui se fondait dans une espèce de halo lumineux qui ne cessait pas brusquement, mais semblait se disperser dans le néant... mais un néant qui était posé sur quelque chose...

« J'écarquillais les yeux, pour essayer de voir le corps d'où ces

lumières émanaient, et que l'on ne pouvait que *sentir*, sans le voir.

« Soudain, je sursautai. Quelque chose de froid et de mince comme une lanière de fouet m'avait effleuré la figure. Je tournai la tête. Juste derrière moi, il y avait trois de ces lumières. Elles étaient d'un bleu très pâle. Elles me regardaient, si l'on peut imaginer que des lumières soient des yeux.

« Un autre coup de fouet m'atteignit à l'épaule. Sous la plus proche des lumières un chuchotement aigu jaillit. Je hurlai. Soudain, le murmure de la rue se tut.

« J'arrachai mon regard du globe bleu pâle qui me considérait et me penchai ; dans toutes les rues les lumières s'élevaient par myriades, à la hauteur de l'endroit où je me trouvais ! Là, elles s'arrêtèrent et planèrent et m'examinèrent. Elles se bousculaient comme une foule de badauds à Broadway.

« C'était horrible. Je sentis une nouvelle grêle de coups de fouet et poussai un cri aigu. Et puis je sombrai dans le néant, dans l'obscurité, avec l'impression de plonger dans un nouvel abîme.

« Quand je repris connaissance, j'étais de nouveau dans la grande salle où aboutissait l'escalier, couché au pied de l'autel. Tout était silencieux. Il n'y avait plus de lumières, rien que la lueur rouge marbrée.

« Je me levai d'un bond pour courir vers l'escalier mais quelque chose me retint brutalement et je tombai à genoux. Je m'aperçus alors que je portais à la taille un grand anneau de métal. Une chaîne y était fixée, qui disparaissait par-dessus le rebord de l'autel.

« Je fouillai mes poches, pour trouver mon couteau et scier l'anneau. Je ne l'avais plus. J'avais été dépouillé de tout ce que je possédais, à part un de mes bidons d'eau que je portais, accroché au cou, et qu'ils avaient dû prendre pour une partie de mon anatomie.

« J'essayai de briser l'anneau. Il semblait vivant, et se tordait entre mes mains et m'enserrait plus étroitement !

« Je tirai sur la chaîne. Elle résista. Je me rappelai alors la chose invisible au-dessus de l'autel et la terreur me reprit. Je tombai à genoux, je me vautrai en proie à une folie abjecte au pied de la gigantesque pierre. Pensez un peu... seul dans ce lieu à l'éclairage étrange, avec cette horreur qui me dominait, une Chose monstrueuse, une Chose dépassant l'entendement, une Chose invisible de laquelle émanait l'horreur...

« Finalement, je me ressaisis. Je vis alors près de moi, contre un des piliers, un bol jaune rempli d'un épais liquide blanc. Je le bus. Si c'était un poison mortel, je m'en moquais. Mais le goût était agréable, et tandis que je buvais, je sentis mes forces revenir. De toute évidence, on ne voulait pas me faire mourir de faim. Les êtres de l'abîme, quels qu'ils fussent, avaient une certaine idée des besoins humains.

« Une fois de plus, la lueur rougeâtre marbrée s'assombrit. De nouveau, le murmure s'éleva au-dehors, et par le cercle constituant l'entrée du temple, des globes lumineux arrivèrent en foule. Ils s'alignèrent contre les murs, en rangs serrés, jusqu'à ce que le temple soit rempli. Leur chuchotement changea de rythme, devint une espèce de cantique aux accents palpitants, et les lumières s'élevaient et redescendaient en mesure.

« Toute la nuit, les lumières vinrent et repartirent ; et toute la nuit le chant psalmodié se poursuivait. Je n'étais plus qu'un atome de conscience dans cet océan de murmures, un atome qui s'élevait et redescendait en même temps que les globes.

« Mon cœur lui-même battait en cadence ! À l'unisson ! Finalement, la lueur rouge s'atténua, les lumières sortirent, le chuchotement cessa. Je me retrouvai seul, devinant que, encore une fois, le jour s'était levé dans mon propre univers.

« Je dormis. À mon réveil, je vis à côté du pilier un autre bol de liquide blanc. J'examinai la chaîne qui m'attachait à l'autel. Je pris deux des maillons et les frottai l'un contre l'autre. Je m'acharnai pendant des heures. Quand la lueur rouge s'assombrit j'avais entamé l'épaisseur des maillons. L'espoir me fit battre le cœur. J'avais peut-être une chance de m'enfuir !

« Les globes lumineux envahirent de nouveau le temple. Toute cette nuit-là, le chuchotement rythmé persista, et les globes s'élevèrent et retombèrent. Je me sentis saisi par la cadence, qui palpitait en moi, et faisait frémir tous mes sens, mes nerfs, mes muscles. Mes lèvres se mirent à trembler. Elles s'écartèrent, ma gorge se tendit comme un homme qui cherche à hurler dans un cauchemar. Et finalement je chuchotai aussi, je psalmodiai tout bas le cantique maléfique du peuple de l'abîme. Et mon corps s'inclinait en cadence, avec les lumières.

« Par le mouvement, par le son, j'étais – que Dieu me pardonne ! – à l'unisson de ces créatures sans nom ; mon âme était pétrifiée d'horreur, mais impuissante. Et, tandis que je murmurais, je les vis !

« Je vis les choses, sous les lumières. De grands corps transparents de limaces, avec des dizaines de tentacules qui s'agitaient mollement, de petites bouches rondes juste au-dessous des globes lumineux qui voyaient ! On croyait voir des spectres de sangsues monstrueuses ! Et comme je les contemplais, tout en m'inclinant et me relevant et murmurant, le jour vint, et toutes les lumières s'en allèrent. Elles ne rampaient pas, elles ne marchaient pas, elles flottaient !

« Je ne dormis pas. Toute cette journée, je travaillai à ma chaîne. Quand le rouge s'assombrit, j'avais usé un sixième du maillon. Et toute la nuit, envoûté, je chuchotai et m'inclinai avec les êtres de l'abîme, chantant avec eux des psaumes à la chose invisible tapie au-dessus de

moi !

« Deux fois encore, le rouge s'épaissit et s'éclaircit, et les chants me retinrent captif. Et puis, au matin du cinquième jour, je brisai les maillons usés. J'étais libre ! Je courus vers l'escalier. Les yeux fermés, je passai en hâte près de l'horreur inconnue cachée par le rebord de l'autel et bientôt je me retrouvai sur le pont. Je le franchis rapidement et commençai l'ascension de l'immense escalier.

« Pouvez-vous imaginer ce que c'est, de grimper tout droit le long de la paroi d'un monde inconnu, avec l'enfer sur vos talons ? Pire que l'enfer ! Et la terreur me talonnait.

« La ville de l'abîme avait disparu depuis longtemps dans la brume bleue avant que je sache qu'il m'était impossible d'aller plus loin. Mon cœur tambourinait à grands coups, mes tempes palpitaient. Je tombai devant une des petites grottes, en me disant que, enfin, j'avais là un asile. Je rampai jusque dans le fond et attendis que la brume s'épaississe. Presque aussitôt, tout en bas, je perçus un immense murmure rageur. Accroupi au fond de la grotte, je vis un grand faisceau lumineux jaillir de la brume bleue et exploser comme une fusée de feu d'artifice, lâchant des myriades de globes, qui sont les yeux des êtres de l'abîme. Lentement, ils planèrent et replongèrent vers le fond du gouffre. De nouveau, la lumière jaillit, et les globes s'élevèrent dans le faisceau et retombèrent. Et cela se répéta.

« Ils me cherchaient ! Ils savaient que je devais être encore sur l'escalier, ou, si je me cachais encore au fond, que je devrais l'escalader pour m'enfuir. Le murmure devint plus fort, plus insistant.

« J'éprouvai alors le désir intense de me joindre à ce chuchotement, comme je l'avais fait dans le temple. Quelque chose me disait que si je cédaï, les figurines sculptées ne pourraient plus me protéger, que je sortirais de mon abri et redescendrais dans le temple, pour toujours ! Je me mordis les lèvres jusqu'au sang pour me forcer à me taire, et durant toute la nuit le rayon lumineux jaillit de l'abîme, les globes se balancèrent, et le murmure retentit... et j'adressai des prières aux puissances des grottes et aux silhouettes gravées qui avaient le pouvoir de les garder.

Il se tut, à bout de force, et reprit enfin d'une voix lasse :

— Je me demandais qui pouvaient être les êtres qui les avaient gravées. Et pourquoi ils avaient bâti leur ville là-haut, autour du rebord de l'abîme, et pourquoi ils avaient construit cet escalier. Qu'avaient-ils été, par rapport aux choses qui vivaient dans le fond, et en quoi avaient-ils pu avoir besoin de ces choses, pour avoir construit leurs habitations près d'elles ? Il devait y avoir une raison, j'en étais certain. Sans quoi un travail aussi prodigieux que cet escalier n'aurait pas été entrepris. Mais quelle pouvait être cette raison ? Et comment se faisait-il que ceux qui avaient vécu autour de l'abîme eussent

disparu depuis des millénaires, alors que les habitants du gouffre avaient survécu ?

Il soupira et nous regarda.

« Je n'ai pas trouvé de réponse à ces questions. Je me demande même si je connaîtrai la solution avant de mourir. J'en doute... Le jour se leva alors que je m'abîmais dans les hypothèses et avec lui vint le silence. Je bus ce qui restait dans mon bidon, me traînai hors de la grotte et repris mon ascension. Cet après-midi-là mes jambes déclarèrent forfait. Je déchirai ma chemise et en fit des manchons protecteurs, pour mes genoux et mes mains. Je repartis à quatre pattes. Je montai ainsi, en me traînant, en rampant, de plus en plus haut. Et dès que le bleu s'assombrit, que la brume s'épaissit, je me réfugiai au fond d'une grotte tandis que le faisceau lumineux jaillissait et que le murmure reprenait.

« Mais à présent, le chuchotement avait changé de ton. Il n'était plus menaçant. Il m'appelait, me suppliait... Il m'attirait !

« Je fus saisi de terreur. J'étais pris d'un désir insensé de quitter la grotte et de sortir, là où les lumières se balançaient, pour qu'elles fissent de moi ce qu'elles voulaient, pour me laisser emporter à leur gré. Le désir s'accrut. À chaque montée du faisceau il me tenaillait davantage, jusqu'à ce qu'à la fin je me misse à vibrer, comme j'avais vibré au rythme du cantique dans le temple.

« Mon corps était un pendule. Le faisceau s'élevait, et j'étais attiré vers lui ! Seule mon âme restait ferme. Elle me retenait sur le sol de la grotte, elle plaçait une main sur mes lèvres pour les faire taire. Et toute cette nuit-là, je luttais avec mon corps et mes lèvres contre l'envoûtement du peuple de l'abîme.

« Le jour vint. Encore une fois, je sortis en rampant de la grotte et levai les yeux vers les marches. J'étais incapable de me relever. Mes mains étaient en sang, mes genoux atrocement douloureux. Je fis un effort de volonté et me traînai de marche en marche.

« Au bout d'un moment mes mains s'engourdirent. Je ne sentis plus mes genoux. Pas à pas, marche après marche, ma volonté poussait mon corps vers le haut. Et d'instant en instant je perdais conscience, et quand je me réveillais je m'apercevais que je n'avais pas cessé de grimper.

« Enfin – après un cauchemar durant lequel je me traînai inlassablement sur des marches sans fin, avec des souvenirs d'horreur engourdie au fond de diverses grottes, de milliers de lumières palpitant au-dehors, de chuchotements qui m'appelaient et me séduisaient, je repris un instant connaissance en m'apercevant que mon corps obéissait à l'appel et m'avait entraîné presque hors de portée des gardiens du portail, tandis que des milliers de globes lumineux se balançaient dans la brume bleue et m'observaient. Tout se

brouille ensuite, il y a de vagues souvenirs de luttes contre le sommeil et, toujours, l'inexorable montée sur ces marches sans fin menant d'un Abaddon perdu à un paradis de ciel bleu et de monde vivant !

« Finalement, j'eus conscience d'un ciel clair au-dessus de ma tête, je vis le bord de l'abîme devant mes yeux. Je ne me souviens pas comment j'ai franchi l'immense portail vert de l'abîme, comment je m'en suis écarté. Des rêves d'hommes géants avec d'étranges couronnes à visière et des visages voilés qui me poussaient en avant, toujours plus loin, et qui repoussaient des globules de lumière frémissante qui cherchaient à m'attirer de nouveau dans un gouffre où les planètes nageaient entre les branches des arbres rouges couronnés de serpents.

« Ce fut ensuite le sommeil, un long, très long sommeil qui dura Dieu seul sait combien d'heures ou de jours, dans une crevasse de rocher ; un réveil pour voir très loin au nord le faisceau lumineux qui jaillissait et retombait encore, les lumières qui me cherchaient, le murmure qui m'appelait... et la certitude d'avoir échappé à leur pouvoir de séduction.

« Rampant de nouveau sur des bras et des genoux morts qui avançaient sans que je fasse un effort de volonté... Et puis... votre feu... et cette sécurité...

L'homme rampant nous sourit un instant, puis il s'endormit comme une masse.

Dans l'après-midi, nous levâmes le camp et, portant l'homme endormi, nous repartîmes vers le sud. Pendant trois jours nous le portâmes, et il ne se réveilla pas. Et le troisième jour, dans son sommeil, il mourut. Nous échafaudâmes un grand tas de bois et nous brûlâmes son corps, comme il nous l'avait demandé. Nous dispersâmes ses cendres dans la forêt, avec celles des arbres qui l'avaient consumé.

Il faudrait une bien grande magie, certes, pour rassembler ces cendres, et les précipiter en un nuage vers le gouffre qu'il disait être maudit. Je ne pense pas que le peuple de l'abîme ait un tel pouvoir. Non.

Mais Anderson et moi ne retournâmes jamais vers les cinq sommets pour nous en assurer. Et si l'or ruisselle en vérité entre les cinq pics de la Montagne de la Main, comme de l'argile d'un poing fermé, il peut y rester éternellement.

(Traduit par France-Marie Watkins.)

Trois lignes de vieux français

Certes, conclut Hawtry, la guerre a été féconde pour la chirurgie en ouvrant, par la mutilation et la souffrance, des régions inexplorées où le génie de l'homme fut prompt à pénétrer pour y trouver des moyens de faire échec à la douleur et à la mort – car, mes amis, c'est toujours par le sang du sacrifice que vient le progrès – mais, aussi important qu'ait été tout cela, la tragédie mondiale a également ouvert une autre région où seront découvertes des connaissances encore plus vastes.

— La guerre a été une clinique incomparable pour le psychologue davantage même que pour le chirurgien.

Latour, le grand médecin français, sortit un peu des profondeurs de son fauteuil. La lueur du foyer aviva des traits fins.

— Comme c'est vrai ! dit-il. Oui. C'est bien vrai. L'esprit de l'homme, dans la fournaise, s'ouvrait comme une fleur sous un soleil trop ardent. Ballotté dans cette tempête colossale de forces primitives, pris dans ce chaos d'énergies tant physiques que psychiques, l'homme, bien qu'il en fût le créateur, n'était plus qu'un phalène dans un cyclone. Tous ces facteurs obscurs et mystérieux de l'esprit que l'humanité, faute de les mieux connaître, a dénommés l'âme, furent dépouillés de leurs inhibitions et eurent le pouvoir de se révéler.

« Et comment aurait-il pu en être autrement, quand hommes et femmes, étreints par un chagrin ou un bonheur bouleversant, laissaient voir les profondeurs secrètes de leur esprit – comment pouvait-il en être autrement dans ce crescendo d'émotions ?

Mc Andrews prit la parole.

— À quelle région psychologique faites-vous allusion, au juste ?

Nous étions quatre devant la cheminée du Science-Club

— Hawtry, titulaire de la chaire de psychologie de l'une de nos plus grandes universités, et dont le nom est honoré dans le monde entier, Latour, membre de l'Académie française, Mc Andrews, le fameux chirurgien américain dont l'œuvre de guerre a inscrit une page nouvelle au livre éblouissant de la science – et moi-même. Ce ne sont pas leurs vrais noms, mais ils sont tels que je les décris et je me suis engagé à ne pas les identifier davantage.

— Je parle du domaine de la suggestion, précisa le psychologue. Les réactions mentales qui se traduisent par des visions : une formation accidentelle de nuages, par exemple, qui, dans les imaginations surexcitées, deviennent les armées tant implorées de Jeanne d'Arc surgissant du ciel ; le rayon de lune entre deux nuages qui devient, pour les assiégés, une croix flamboyante brandie par les

archanges ; le désespoir et l'espérance qui se transforment en une légende comme celle des archers de Mons – archers fantômes qui, de leurs flèches fantômes, mettent en déroute l'ennemi prêt à vaincre... les traînées de nuages au-dessus du *no man's land*, interprétées par les yeux fatigués des guetteurs, comme la forme du Fils de l'Homme, marchant, affligé, parmi les morts. Signes, présages, miracles, multitude de prémonitions, d'apparitions d'êtres chers... tout ce qui vient de ce royaume de la suggestion, tout ce qui naît de la déchirure des voiles du subconscient. C'est là, quand en sera connu le millièmement seulement, qu'il y aura vingt ans de travail pour le psycho-analyste.

— Et les limites de cette région ? demanda Mc Andrews.

— Limites ?

Hawtry resta visiblement perplexe. Mc Andrews garda un instant le silence puis il tira de sa poche un papier jaune, un câblogramme.

— Le jeune Peter Laveller est mort aujourd'hui, dit-il, sans que cela eût de rapport apparent. Mort où il avait décidé d'aller mourir, dans les restes des vieilles tranchées qui coupaient l'ancien domaine des seigneurs de Tocquelain, près de Béthune.

— Mort, là-bas ! La stupéfaction de Hawtry était profonde. Mais j'ai lu qu'il avait été ramené en Amérique, et qu'en fait, il représentait l'une de vos plus éclatantes réussites, Mc Andrews !

— J'ai dit, répéta lentement le chirurgien, qu'il était allé là-bas, pour y mourir.

Voilà qui expliquait les réticences étranges des Laveller sur le sort de leur fils – un secret qui avait intrigué la presse pendant des semaines. Car le jeune Peter était un héros national. Fils unique du vieux Peter Laveller – ce n'est pas non plus le vrai nom de la famille car, comme les autres, je ne peux pas le révéler – il était l'héritier des millions du farouche vieux roi du charbon, le seul être pour qui battait secrètement son cœur.

Dès le début de la guerre, il s'était engagé dans les troupes françaises. Peut-être son père aurait-il pu obtenir, grâce à son influence, une entorse au règlement de l'Armée française qui veut que tout homme commence au bas de l'échelle – je n'en sais rien – mais le jeune Peter n'en voulait à aucun prix. D'un caractère décidé et brûlant du feu sacré des Croisés, il prit place dans le rang.

Beau garçon, les yeux bleus, un mètre quatre-vingts, vingt-cinq ans à peine, un peu rêveur peut-être, il était fait pour frapper l'imagination des poilus qui l'adoraient. Il fut deux fois blessé, en ces temps périlleux, et lorsque l'Amérique entra en guerre, il fut transféré dans notre corps expéditionnaire. C'est au mont Kemmel qu'il reçut les blessures qui le ramenèrent à son père et à sa sœur. Mc Andrews l'accompagnait et l'avait remis sur pied – du moins tout le monde le pensait.

Que s'était-il passé, pourquoi était-il retourné en France, pour y mourir comme l'avait dit Mc Andrews ?

Le chirurgien remit le câble dans sa poche.

— Il existe une limite, John, dit-il à Hawtry, et Laveller était un cas limite. Je vais vous le raconter.

Il hésita : « Je ne devrais peut-être pas ; cependant j'ai idée que Peter aurait aimé qu'il soit raconté. Après tout, il était convaincu d'avoir fait une grande découverte. »

De nouveau, il se tut, puis il se décida et se tourna vers moi.

— Merritt, si vous trouvez ce récit suffisamment intéressant vous pouvez l'utiliser, mais alors, changez les noms, et évitez, dans vos descriptions, toute possibilité d'identification. En fait, c'est ce qui est arrivé qui est important – si c'est important – et non point la personnalité de ceux à qui c'est arrivé.

J'ai promis et j'ai tenu ma promesse. Je vous livre l'histoire telle que celui que j'appelle, ici, Mc Andrews, l'a retracée pour nous dans la pénombre de cette pièce, tandis que nous écoutions en silence jusqu'à la fin.

Laveller était au parapet d'une tranchée de première ligne. C'était la nuit – une nuit du début d'avril, dans le Nord de la France et ceci dit, tout est dit pour ceux qui y ont été.

Un périscope de tranchée était près de lui et, tout à côté, son fusil. Le périscope est pratiquement inutile de nuit, c'est donc par un étroit créneau entre les sacs de terre qu'il surveillait les cent mètres de largeur du *no man's land*.

Il savait que, juste en face, d'autres yeux, autant que les siens à l'aguet du moindre mouvement, se tenaient proches des créneaux, dans le parapet allemand.

Des masses tragiquement grotesques parsemaient le *no man's land* ; quand éclataient les obus éclairants, l'inondant de leur lumière, ces tas semblaient frémir, bouger, certains pour se dresser, d'autres pour gesticuler, protester... Et c'était horrible, car ceux qui bougeaient dans ces lueurs étaient les morts

— Français et Anglais, Prussiens et Bavares – la lie funèbre d'une vingtaine d'apports au sanglant pressoir de la guerre établi dans ce secteur.

Deux Ecossais étaient là, accrochés dans les barbelés, deux soldats en kilt, l'un avait été criblé comme une passoire par une rafale de mitrailleuse juste au moment où il s'élançait. Le choc de cette mort multiple et rapide avait jeté son bras gauche autour du cou de son camarade frappé à la même seconde. Enlacés, appuyés l'un contre l'autre, ils semblaient, dans les obus éclairants qui flamboyaient et s'éteignaient, se balancer, tenter de s'arracher aux barbelés pour s'élançer ou pour revenir.

Laveller était fatigué, fatigué au-delà de toute expression. Le secteur était mauvais, agité. Depuis près de soixante-douze heures, il n'avait pas dormi. Et les quelques minutes, de temps à autre, de stupeur inconsciente, interrompue par des alertes constantes, étaient pires que le manque de sommeil.

Le bombardement avait été quasi continu. Le ravitaillement rare et périlleux, ils avaient été forcés de faire cinq kilomètres sous le feu pour aller chercher la soupe ; les roulantes ne pouvaient pas être amenées plus près.

Et il fallait continuellement remonter les parapets, réparer les barbelés – et quand c'était fait, les obus les redémolissaient, et, une fois de plus, la morne corvée était à refaire. L'ordre était de tenir le secteur à tout prix.

Ce qui restait de conscience à Laveller était concentré dans ses yeux, seule vivait sa faculté de voir. Et sa vue, obéissant à la volonté rigide, inexorable, qui commandait à ses réserves de vitalité de se concentrer sur le devoir à accomplir, était aveugle à tout, sauf au terrain devant elle, que Laveller devait surveiller jusqu'à sa relève. Son corps était engourdi, il ne pouvait même plus sentir le sol sous ses pieds, et parfois, il lui semblait flotter en l'air – comme les deux Écossais dans les barbelés !

Pourquoi ne restaient-ils pas tranquilles ? Quel droit avaient des hommes dont le sang s'était écoulé en une flaque noirâtre au-dessous d'eux, de danser et pirouetter au rythme des fusées ? Bon Dieu ! Pourquoi un obus ne tombait-il pas pour les enfouir ?

Il y avait un château, là-haut sur la droite, à un petit kilomètre en arrière – du moins, cela avait été un château. Dessous se trouvaient des caves profondes dans lesquelles on pouvait se glisser et dormir. Laveller le savait, parce que, bien longtemps auparavant, quand il était venu pour la première fois dans ce coin du front, il y avait dormi une nuit.

Ce serait comme retrouver le paradis, de pouvoir ramper de nouveau dans ces caves, à l'abri de la pluie impitoyable, dormir encore une fois avec un toit au-dessus de sa tête.

« Je dormirai, et dormirai et dormirai... et dormirai et dormirai et dormirai », se répétait-il, et il se raidit quand la répétition hypnotique du mot commença à amasser des ténèbres devant lui.

Les obus éclairants éclataient et mouraient, éclataient et mouraient sans cesse. Le crépitemment d'une mitrailleuse lui donna à croire que c'étaient ses dents qui s'entrechoquaient, jusqu'à ce que sa perception hésitante lui eût fait saisir la réalité : un Allemand énervé criblant l'interminable mouvement des morts.

Laveller entendit patauger dans la boue crayeuse. Pas besoin de regarder. Rien à craindre : c'étaient des amis, sinon ils n'auraient pu

passer les guetteurs à l'angle du boyau. Néanmoins, involontairement, ses yeux se dirigèrent vers le bruit et prirent note de trois silhouettes qui le regardaient.

Une demi-douzaine de fusées éclairantes flottaient dans l'air à ce moment, et dans les lueurs qu'elles jetaient sur la tranchée, il reconnut le petit groupe.

C'était, en compagnie de son commandant et son capitaine, ce fameux chirurgien de la base sanitaire de Béthune. Tous les trois se dirigeaient sans doute vers les caves. C'étaient toujours les mêmes qui avaient de la chance... Les yeux de Laveller revinrent automatiquement au créneau.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

C'était la voix de son commandant s'adressant au visiteur.

— Qu'est-ce qui ne va pas – qui ne va pas – qui ne va pas ?

Les mots se répétèrent rapidement, avec insistance, dans son cerveau, comme s'ils cherchaient à l'éveiller.

Mais qu'est-ce qui n'allait pas ? Rien n'allait mal. N'était-il pas là lui, Laveller, à veiller ? Son cerveau exaspéré se crispait. Rien n'allait mal, pourquoi ne partaient-ils pas et ne le laissaient-ils veiller en paix ?

— Rien ! articula le chirurgien.

Et de nouveau, les mots bourdonnèrent dans les oreilles de Laveller, brefs, murmurants, se répétant rapidement tant et plus : rien-rien-rien.

Mais que disait le chirurgien ? Par bribes, des phrases lui parvenaient qu'il ne comprenait qu'à demi.

— Le cas type de ce dont je vous parlais... Ce garçon, totalement épuisé, à bout. Tout ce qui lui reste de conscience concentré sur une chose : veiller... conscience fatiguée à l'extrême. Et, derrière, tout son subconscient affluant pour s'évader. Sa conscience ne réagira qu'à un seul stimulus : un mouvement du dehors. Mais le subconscient, si près de la surface, si étroitement tenu en laisse... Que se passerait-il si ce petit lien cédait ?... Un cas type.

De quoi parlaient-ils donc ? Maintenant ils chuchotaient.

— Alors, puisque vous m'accordez l'autorisation... C'était encore le chirurgien qui parlait.

Autorisation de quoi ? Pourquoi ne partaient-ils pas et ne le laissaient-ils pas tranquille ? N'était-ce pas assez dur de guetter, sans avoir encore à les entendre ? Quelque chose passa devant ses yeux. Il regarda sans voir, ni reconnaître. Sa vue devait être embrumée.

Il leva la main et se frotta les paupières. Oui, cela devait venir de ses yeux – car cela avait disparu.

Un petit cercle lumineux apparut sur le parapet, tout près de son visage. Projeté par une lampe électrique de poche. Que cherchaient-ils

là ? Une main surgit dans le cercle, une main aux longs doigts souples qui tenaient un morceau de papier couvert d'écriture. Voulaient-ils qu'il lise aussi ? Non seulement guetter et entendre – mais lire ! Il rassembla ses esprits pour protester.

Avant qu'il puisse remuer ses lèvres figées, il sentit qu'on défaisait le premier bouton de sa capote, une main se glissa dans l'ouverture et enfonça quelque chose dans la poche de sa vareuse, à l'endroit du cœur. Quelqu'un murmura : « Lucie de Tocquelain. »

Que signifiait ? Ce n'était pas le mot de passe !

Il y eut un grand tintement dans sa tête comme s'il coulait à pic dans l'eau. Qu'était cette lumière qui l'éblouissait même à travers ses paupières closes ? Péniblement, il ouvrit les yeux.

Laveller vit devant lui le disque d'un soleil doré qui descendait lentement derrière une rangée de nobles chênes. Aveuglé, il abaissa son regard. Il était dans un pré enfonçant jusqu'à la cheville dans une douce herbe verte, parsemée de petits bouquets de fleurettes bleues. Des abeilles bourdonnaient autour de leurs calices. Des petits papillons aux ailes jaunes se balançaient au-dessus. Une brise aimable soufflait, tiède et parfumée.

Bizarrement, il n'éprouvait – à ce moment – aucun sentiment d'étrangeté : c'était un monde normal, accueillant, comme un monde devrait l'être. Mais il se souvenait d'avoir été dans un autre monde loin, très loin de celui-ci ; un endroit de mystère et de souffrance, de boue sanglante et de cruauté, de froid et d'humidité ; un monde dont les nuits étaient d'affreux enfers de lueurs éclatantes, de terribles bruits de mort, et d'hommes torturés qui cherchaient le repos et le sommeil sans jamais en trouver, et de morts qui dansaient. Où était-ce ? Un tel monde avait-il jamais réellement existé ? Maintenant il n'avait plus sommeil.

Il regarda ses mains. Elles étaient souillées, sales et tailladées. Il portait une capote trempée, maculée de boue, dégoûtante. De grosses chaussures aux pieds, et il avait presque écrasé un bouquet de fleurettes bleues. Il eut une exclamation désolée, et se baissa, essayant de redresser les fleurs brisées.

— Trop de morts ! Trop de morts ! soupira-t-il, puis il se tut. Il était venu de ce monde de cauchemars ! Sinon, comment dans celui-ci, heureux et propre, pouvait-il être si malpropre !

Bien sûr, il venait de là-bas !... Mais où était-ce ? Comment était-il parvenu jusqu'ici ? Ah ! il y avait eu un mot de passe.

Il s'en souvenait : « Lucie de Tocquelain ! »

Laveller le cria, un genou encore à terre.

Une petite main douce effleura sa joue. Une voix basse, mélodieuse, caressa son oreille.

— Je suis Lucie de Tocquelain, disait-elle. Et les fleurs

repousseront, mais c'est si gentil à vous d'avoir de la peine pour elles.

Il se redressa d'un bond. Près de lui, se tenait une mince jeune fille de dix-huit ans, dont la chevelure était un nuage sombre sur sa petite tête fière, et dans ses grands yeux bruns, se reflétaient une tendresse et une pitié souriantes.

Peter resta silencieux, buvant du regard le front large et blanc, les lèvres rouges, les épaules rondes et lisses devinées à travers le tissu soyeux d'une écharpe, ce corps souple et charmant moulé sous la robe ajustée, d'une mode surannée, que serrait une haute ceinture...

Certes, elle était jolie, mais aux yeux affamés de Peter, elle était bien plus que cela, elle était une source jaillissante dans le désert aride, le premier souffle frais du crépuscule sur une île écrasée de chaleur, la révélation du paradis pour une âme à peine sortie de siècles d'enfer. Et sous l'adoration brûlante de ses yeux, elle abaissa les siens, une roseur légère teinta la gorge blanche, monta jusqu'aux cheveux noirs.

— Je... Je suis la demoiselle de Tocquelain, messire, murmura-t-elle. Et vous êtes...

Il retrouva sa courtoisie d'un seul coup.

— Pardonnez mon impolitesse, mademoiselle, balbutia-t-il. Je m'appelle Laveller, Peter Laveller. Je ne sais comment je suis venu jusqu'ici, ni même d'où je viens, sauf que... c'était un endroit très différent. Et vous êtes si belle, mademoiselle !

Les yeux limpides se levèrent un instant, une lueur d'espièglerie dans leurs profondeurs, puis s'abaissèrent de nouveau modestement tandis que la rougeur s'accroissait.

Il la contemplait, tout son cœur était dans son regard, puis une perplexité naquit, l'envahit avec insistance.

— Me direz-vous, mademoiselle, où je me trouve et comment j'y suis venu, et... et...

Il s'arrêta. Une immense lassitude qui venait de très loin, par-delà des lieues et des lieues d'espace, s'abattait sur lui. Il la sentait, de plus en plus proche, de plus en plus lourde... Elle l'atteignit, elle l'enveloppa, ce fut une vague qui l'engloutit, comme s'il coulait à pic... perdu... Il s'enfonça... s'enfonça...

Deux petites mains tièdes saisirent les siennes. Sa tête lasse tomba sur les paumes si douces et qui serraient tant, et dans lesquelles palpaient force et repos. La fatigue commença de refluer lentement, lentement et, d'un seul coup, elle disparut !

Dans son sillage suivit un besoin ineffable, invincible de pleurer... De pleurer de joie à la pensée que l'épuisement était vaincu, que le monde démoniaque dont les ombres traînaient encore dans sa mémoire se trouvait loin derrière lui et que, désormais, il était ici avec cette jeune fille.

Les larmes jaillirent, baignant les petites mains.

Avait-il senti la tête qui se penchait vers la sienne, les lèvres qui frôlaient ses cheveux ? La paix descendit en lui. Il se redressa, subitement gêné.

— Je ne sais pourquoi je pleure, mademoiselle, commença-t-il ; et il vit alors que les doigts blancs étaient maintenant serrés dans les siens tant noircis. Il les libéra, pris d'une sorte de panique.

— Pardon. Pardon, balbutia-t-il. Je ne suis pas digne de vous toucher.

Elle lui reprit les mains, les caressa avec emportement et ses yeux étincelèrent.

— Je ne les vois pas comme vous, messire Pierre ! Leurs taches ne sont-elles pas pour moi comme les taches du sang des braves sur les gonfalons de France ? Et ce ne sont pour moi que des décorations, messire !

La France... La France ? Mais c'était le nom de ce monde qu'il avait laissé derrière lui. Le monde où les hommes cherchaient en vain le sommeil, et où dansaient les morts.

Dansaient les morts... Qu'est-ce que cela signifiait ? Il tourna vers elle des yeux songeurs. Avec un petit cri de pitié, elle se serra un instant contre lui.

— Vous êtes si las... Et vous avez si faim... Ne pensez plus et ne tentez pas de vous souvenir, messire, jusqu'à ce que vous ayez bu et mangé avec nous, et que vous vous soyez reposé.

Ils marchèrent lentement. Et maintenant, Laveller apercevait un château, non loin de là, majestueusement serein avec ses pierres grises, ses tours, tourelles et clochetons lancés vers le ciel comme le panache couronnant le heaume de quelques preux chevalier.

La main dans la main, comme des enfants, la demoiselle de Tocquelain et Peter Laveller avançaient à travers le gazon.

— Vous êtes chez moi, messire. Là-bas, ma mère nous attend parmi les roses. Mon père est au loin, il regrettera de ne point vous avoir reçu, mais vous le rencontrerez quand vous reviendrez.

Il reviendrait alors ? Cela impliquait qu'il n'allait donc pas rester. Mais en quel pays s'en irait-il d'où il devait revenir ? Son esprit s'embrumait un peu, tâtonnant, puis s'éclaircit. Il marchait parmi des roses. Il y avait des roses partout. Odorante floraison épanouie d'écarlate et de jaune safran, de rose tendre et de blanc immaculé, en bouquets, en massifs, en enroulements qui grimpaient jusqu'aux terrasses, noyant le pied du château sous un flot parfumé.

Et, toujours la main dans la main, ils atteignirent une charmille où se trouvait une table dressée – nappe de neige et porcelaines délicates.

Une femme attendait, assise. Elle avait dépassé la jeunesse, songea Peter. Ses cheveux étaient poudrés à frimas, son teint aussi blanc et

rose que celui d'un enfant, ses yeux, du même châtain étincelant que ceux de la demoiselle. Elle était suprêmement gracieuse, jugea Peter, comme une grande dame de la vieille France.

La demoiselle fit sa révérence.

— Ma mère, je vous présente le sieur Pierre de la Vallière, un très brave et courageux gentilhomme qui est venu nous faire visite pour quelques instants.

Les yeux clairs de la dame l'examinèrent. Puis, la tête aristocratique s'inclina légèrement et, par-dessus la table, une main fine se tendit ; elle était offerte à baiser, Peter le savait, mais il hésita, très gauche, très malheureux, en considérant ses propres mains souillées.

— Le sieur Pierre ne veut pas se voir tel que nous le voyons, dit la jeune fille, d'un ton de mi-reproche allègre, et elle eut un rire argentin, caressant pour l'oreille.

— Ma mère... Faut-il faire en sorte qu'il voie ses mains comme nous ?

La dame sourit, approuva de la tête et Laveller remarqua, dans son regard, la même pitié rencontrée dans ceux de la demoiselle quand elle l'avait vu pour la première fois.

La jeune fille effleura les paupières de Peter, lui prit les paumes, les éleva à hauteur des yeux : il les vit blanches, et fines, et même étrangement belles !

De nouveau, un indéfinissable étonnement le saisit, mais son éducation le surmonta. Il s'inclina, prit les doigts fuselés de la noble dame dans les siens et les porta à ses lèvres.

Elle frappa sur un timbre d'argent. Deux domestiques de haute taille, en livrée, apparurent à travers les roses et débarrassèrent Laveller de sa capote. Quatre petits Nègres vêtus d'écarlate gaiement soutaché d'or les suivaient. Ils apportaient des plateaux d'argent chargés de viandes, de beau pain blanc, de gâteaux, de fruits et de vins en hauts flacons de cristal.

Et Laveller se rappela qu'il avait grand-faim. Mais ce festin ne lui laissa, surtout, que le souvenir d'un bonheur, d'une félicité qui surpassaient la somme de toutes les joies des vingt-cinq ans de son existence.

La mère parlait peu, mais la demoiselle et Peter bavardaient et riaient comme des enfants – quand ils n'étaient pas silencieux, chacun buvant l'autre du regard.

Et, toujours, dans le cœur de Laveller, grandissait une adoration pour cette jeune fille rencontrée de façon si troublante... grandissait jusqu'à ce que son cœur ne puisse plus contenir sa joie. Toujours les yeux de la jeune fille se posaient plus doux sur les siens, plus tendres, pleins de promesse.

Et le visage altier sous les cheveux de neige devenait, en les regardant tous les deux, l'essence même de cette douceur infinie qui est l'âme des madones...

La demoiselle de Tocquelain finit par rencontrer ce regard maternel ; elle rougit, abaissa ses longs cils, puis releva courageusement les yeux.

— Êtes-vous contente, ma mère ? demanda-t-elle gravement.

— Très contente, ma fille, fut la souriante réponse.

Subitement se produisit l'incroyable, l'effroyable...

Dans cette scène de paix et de beauté ce fut – raconta Laveller – comme la brutalité d'une patte de gorille sur le sein d'une vierge, comme un hurlement venu du plus profond de l'enfer au milieu du chant des anges...

À droite, parmi les roses, une lueur atroce jaillissait par à-coups, une lueur qui flamboyait et mourait, flamboyait et mourait. Dans laquelle se détachaient deux formes. L'une enserrait le cou de l'autre dans son bras. Et chaque fois que la lueur flamboyait et mourait, elles semblaient pirouetter, comme si elles voulaient se défaire de l'étreinte, pour s'élancer en avant ou revenir en arrière – elles semblaient danser !

Les morts qui dansaient !

Le monde où les hommes cherchaient le repos et le sommeil et ne trouvaient jamais ni l'un ni l'autre, où même les morts ne trouvaient pas de repos, mais devaient danser au rythme des obus éclairants...

Il gémit, se leva précipitamment, regarda, frémissant de tous ses nerfs. La jeune fille et la dame suivirent son regard fixe, et se tournèrent vers lui, les yeux emplis de larmes de pitié.

— Ce n'est rien ! dit la jeune fille. Ce n'est rien ! Voyez... il n'y a plus rien !

Elle effleura de nouveau ses paupières, et les lueurs et les formes dansantes disparurent. Mais Lavaller savait, maintenant ! Un flot montant se ruait dans sa mémoire... la boue et la crasse, les puanteurs, les fracas de tuerie, la cruauté, la souffrance et les haines ; les hommes déchiquetés et les morts tourmentés. Le souvenir d'où il était venu : des tranchées.

Les tranchées ? Il s'était endormi, et tout ceci n'était qu'un rêve ! Endormi à son poste, pendant que ses camarades comptaient sur lui. Et ces deux silhouettes d'horreur parmi les roses – les deux Écossais dans les barbelés – qui le rappelaient à son devoir, lui faisaient signe de revenir. Il devait s'éveiller ! Il devait s'éveiller !

Il s'efforça désespérément de s'arracher à son jardin d'illusions, de revenir dans cet enfer qui, durant une heure d'enchantement, n'avait été qu'une ligne de brouillard sur un horizon lointain. Et tandis qu'il luttait, la jeune fille aux yeux bruns, et la mère aux cheveux de neige,

le regardaient avec une incommensurable pitié, les larmes aux yeux.

— Les tranchées ! haletait Laveller. Mon Dieu, faites que je me réveille !

— Ne suis-je donc qu'un rêve, m'ami ?

La voix de la demoiselle Lucie était troublée, angoissée, et Peter crut sentir son cœur mourir en lui.

— Je dois retourner là-bas, répéta-t-il dans un gémissement. Je *dois* me réveiller.

Elle se rapprocha, et sa voix prit un ton de reproche.

— Ne suis-je qu'un rêve ? Ne suis-je pas une réalité ?

Un petit pied frappa le sien, une petite main le pinça fortement au bras. Il ressentit le lancinement, se frotta d'un geste machinal, regarda la jeune fille, d'un air égaré.

— Ne suis-je qu'un rêve, croyez-vous ? murmura-t-elle.

Levant les mains, elle les posa sur les tempes, attirant sa tête jusqu'à ce que les yeux de Lavaller regardent droit dans les siens.

Il plongea dans les prunelles, se perdit dans leurs profondeurs et son cœur se gonfla de bonheur à ce qu'il vit. Il sentait sur sa joue le souffle si doux, si tiède. Quoi que tout ceci pût être où qu'il se trouvât, elle n'était pas un rêve !

— Mais il faut que je retourne, que je retourne à ma tranchée !

Le soldat qui était en lui s'accrochait à cette obligation.

— Mon enfant, articula la mère, vous *êtes* dans votre tranchée !

Il la regarda, hébété. Ses yeux parcoururent la scène ravissante autour de lui. Quand il se tourna vers elle de nouveau, ce fut avec l'expression d'un enfant profondément désorienté. Elle sourit.

— N'ayez crainte. Tout est bien. Vous êtes bien dans votre tranchée, mais dans votre tranchée, il y a des siècles... Oui, il y a deux fois cent ans, en comptant le temps comme vous le faites et comme nous faisons aussi, jadis...

Un frisson le parcourut. Ces femmes étaient-elles folles ? Était-il fou, lui-même ? Son bras glissa le long d'une douce épaule, ce toucher le réconforta.

— Et vous, qu'est-ce que... ? se força-t-il à demander.

Il vit le regard qu'elles échangèrent rapidement, et la mère acquiesça d'un signe. La demoiselle Lucie reprit la tête de Peter, regarda de nouveau dans ses yeux.

— M'ami, murmura-t-elle avec douceur, nous sommes – elle hésita – ce que vous appelez... mortes, pour votre monde, depuis deux cents ans !

Mais, avant même qu'elle eût prononcé ces mots, Laveller, je crois, avait pressenti ce qui allait se produire. Et si, pour un rapide instant, il avait éprouvé un froid de glace dans ses veines, tout se dissipa, disparut comme givre au soleil, sous l'exaltation qui s'éleva en lui. Car

si c'était vrai, la mort n'existait pas !... Mais oui, c'était vrai !...

Absolument vrai ! Il le sut avec une éblouissante certitude qui n'avait pas l'ombre d'une ombre – mais qui saurait dire pour quelle part son désir de croire entraînait dans cette certitude ?

Il regarda le château. Mais bien sûr... C'était celui dont les ruines surgissaient de l'obscurité quand les fusées déchiraient la nuit – dans les caves duquel il désirait tant dormir. La mort ?... Oh ! folle crainte du cœur des hommes – cela, la mort ?... Cet éblouissant asile de paix et de beauté ?

Et cette incomparable jeune fille dont les yeux bruns étaient les clefs de tout ce que peut désirer le cœur. La mort ?... Il éclata d'un rire triomphal... Il riait... Il riait...

Une autre pensée lui vint, passa en lui comme un torrent. Il lui fallait retourner là-bas, revenir aux tranchées et leur dire, à tous, l'immense vérité qu'il avait découverte. Il était comme un voyageur appartenant à un monde agonisant et qui, sans l'avoir cherché, tombe sur un secret qui transformera en un paradis vivant ce monde mort à l'espoir.

Finie pour les hommes la terreur des éclats d'obus, du feu qui brûle, des balles, et de l'acier luisant. Qu'importait tout cela, maintenant qu'il détenait la Vérité ! Il fallait retrouver ses camarades, leur dire tout.

Les deux Écossais, eux-mêmes, reposeraient, sereins, dans les barbelés quand il leur aurait chuchoté le secret.

Mais il oubliait, ils savaient, eux, maintenant. Seulement ils ne pouvaient revenir le dire – comme lui le pouvait.

Il était fou de joie, exultant, soulevé jusqu'aux cieux, un demi-dieu, porteur d'une vérité destinée à libérer le monde de ses démons, un nouveau Prométhée qui rapportait aux hommes une flamme plus précieuse que la première.

— Il faut que je m'en aille ! clama-t-il. Il faut que je leur dise tout. Vite, montrez-moi comment retourner...

Un doute brusque l'arrêta, il réfléchit.

— Ils ne me croiront peut-être pas, murmura-t-il. Il me faut une preuve. Il faut que j'emporte une preuve pour leur montrer.

La dame de Tocquelain sourit. Elle prit un petit couteau sur la table, atteignit un rosier dont elle coupa un bouquet de fleurs et le tendit à ses mains impatientes.

Avant qu'il l'eût saisi, la jeune fille l'avait pris.

— Attendez... Je vais vous donner un autre message.

Un encrier et une plume d'oie étaient sur la table, et Peter se demanda comment ils étaient venus ; il ne les avait pas vus auparavant – mais qu'était ce petit détail parmi tant d'émerveillements ? Et la demoiselle avait aussi un papier à la main.

Elle pencha sa tête fine aux cheveux noirs, écrivit rapidement, souffla sur le papier, l'agita pour le sécher, soupira, sourit ineffablement au soldat, et en entoura la tige du bouquet de roses ; elle posa le tout sur la table et repoussa la main quêteuse de Peter.

— Votre capote, dit-elle. Vous en aurez besoin – car maintenant il vous faut partir.

Elle l'aida à mettre le vêtement. Elle riait, avec des pleurs dans ses grands yeux bruns et la bouche écarlate était triste et songeuse.

La mère se leva, tendit de nouveau sa main, Laveller s'inclina et la baisa.

— Nous vous attendrons ici, mon fils, dit-elle doucement. Quand le temps sera venu pour vous de... revenir.

Il voulut prendre les roses avec le papier autour de leur tige. La jeune fille avança vite la main et les saisit avant qu'il ne pût les toucher.

— Vous ne devez pas le lire avant d'être parti, ordonna-t-elle, et une flamme rose aviva de nouveau sa gorge et ses joues.

La main dans la main, tels des enfants, ils coururent sur le gazon jusqu'à l'endroit où Peter l'avait rencontrée. Gravement, ils se regardèrent l'un l'autre – et alors, cet autre miracle que, momentanément, Laveller avait oublié sous le choc de sa plus grande découverte, demanda à s'exprimer.

— Je vous aime, murmura Peter, à cette demoiselle de Tocquelain si vivante et morte depuis si longtemps...

Elle soupira et se réfugia dans ses bras.

— Je le sais, je le sais, mon aimé ! Mais j'avais tant peur que vous ne partiez sans me le dire...

Elle offrit ses lèvres adorables, les appuya longtemps sur celle de Peter, puis s'écarta.

— Je vous ai aimé dès l'instant où je vous ai vu ici, lui dit-elle, et je serai ici à vous attendre quand vous reviendrez. Et maintenant, il faut que vous partiez, mon cher amour... Mais, attendez...

Il sentit une main se glisser dans la poche de sa vareuse et presser quelque chose sur son cœur.

— Les messages, chuchota-t-elle, emportez-les... Et souvenez-vous... J'attendrai... J'en fais le serment, moi, Lucie de Tocquelain.

La tête de Peter bourdonna, il ouvrit les yeux.

Il était revenu dans sa tranchée, et le nom de la demoiselle chantait encore à ses oreilles, et sur son cœur, il sentait encore la

pression de sa main.

Sa tête était à demi tournée vers trois hommes qui le regardaient. L'un d'eux avait sa montre en main, c'était le chirurgien. Pourquoi consultait-il cette montre ? Avait-il été longtemps absent ?

Bah ! qu'importait, alors qu'il apportait un tel message ? Sa lassitude avait disparu, il était transformé, exalté, son âme hurlait des chants d'allégresse ; oubliant toute discipline, il bondit vers les trois hommes.

— La mort n'existe pas ! Il faut faire passer ce message le long du front – tout de suite !... Tout de suite, entendez-vous ?... Il faut le clamer au monde !... J'ai la preuve de... de...

Il bégayait, suffoquait dans son impatience. Les trois hommes échangeaient des regards. Le commandant leva sa lampe électrique, éclaira le visage de Peter et eut un sursaut bizarre, puis fit un pas pour se placer entre le soldat et son fusil.

— Doucement, mon garçon... Remettez-vous... Vous nous raconterez tout, après...

Ils paraissaient diaboliquement indifférents, mais on allait voir, une fois qu'ils auraient entendu ce qu'il avait à leur dire !

Et Peter le leur dit, n'omettant que ce qui s'était passé entre la demoiselle et lui – après tout, n'était-ce pas à tous deux leur affaire personnelle ? Et ils l'écoutèrent, graves, silencieux, mais l'expression troublée grandissait, sans cesse, dans les yeux du commandant tandis que Laveller racontait son aventure.

— Et alors... je suis revenu, aussi vite que je le pouvais pour venir au secours de tous ; pour nous arracher à tout ça – il fit un grand geste de dégoût – parce que rien de tout cela n'a d'importance ! Quand nous mourons, c'est pour vivre !

Sur le visage de l'homme de science se peignait une profonde satisfaction.

— Une parfaite démonstration ! meilleure que je l'aurais jamais espérée ! fit-il au commandant, par-dessus la tête de Laveller. Formidable ! Comme l'imagination humaine est formidable !

Sa voix avait une nuance de respect impressionné.

Imagination ? Peter en fut blessé jusqu'au fond de son âme vibrante et sensible.

Ils ne le croyaient pas ! Il allait leur faire voir.

— Regardez !

Sa voix sonna comme un coup de clairon triomphal.

Mais qu'avaient-ils donc ? Ne voyaient-ils pas ? Pourquoi leurs yeux examinaient-ils son visage au lieu de réaliser ce qu'il leur offrait ? Il regarda ce qu'il tenait dans sa main – puis, incrédule, l'approcha de ses yeux et resta le regard fixe, avec un bruit dans ses oreilles comme si l'univers s'anéantissait autour de lui, et un cœur qui

semblait avoir oublié de battre.

Car dans sa main, la tige enveloppée de papier n'était pas le petit bouquet de roses qu'avait cueilli pour lui, dans le jardin, la mère de sa demoiselle aux yeux bruns.

Non, ce n'était qu'une petite branche de roses artificielles, fripées et salies, déteintes et vieilles.

Une prostration immense envahit Peter.

Sans mot dire, il regarda le major, son capitaine, puis le commandant dont le visage était maintenant vraiment inquiet et plutôt sévère.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? marmotta Peter.

Tout n'avait donc été qu'un rêve ? N'y avait-il de radieuse Lucie que dans son esprit... pas de jeune fille aux doux yeux, qui l'aimait et qu'il aimait ?

Le savant avança, prit la branche fanée de la main desserrée. Le morceau de papier glissa et resta aux doigts de Peter.

Une voix courtoise frappa l'entendement engourdi du soldat.

— Vous avez certainement le droit de savoir ce qui vous est arrivé, mon garçon, après la réaction que vous avez fournie à notre petite expérience, ajouta le chirurgien, avec un petit rire aimable.

Expérience ? Une expérience ? Une rage sourde commençait de monter en Peter, mauvaise, grandissante.

— Monsieur ! intervint le commandant, avec, semblait-il, le ton d'un avertissement à son distingué visiteur.

— Oh !... Permettez, mon commandant, continua l'homme de science, c'est un garçon de haute intelligence... de bonne éducation, on s'en aperçoit à la manière dont il s'exprime... il comprendra.

Le commandant n'était pas un savant, c'était un Français typique, humain, avec une imagination à lui. Il haussa les épaules, mais il se rapprocha un peu plus du fusil.

— Nous discussions, vos officiers et moi, reprit la voix doctorale, des rêves qui sont un effort de l'esprit à demi éveillé pour expliquer un attouchement, un bruit insolite, enfin tout ce qui l'a fait sortir des profondeurs du sommeil.

On sommeille, supposons, et tout près une vitre est brisée. Le dormeur entend, son conscient tente de savoir, mais il a abandonné son contrôle au subconscient. Et celui-ci vient complaisamment à l'aide de son compagnon. Mais il est irréfléchi et ne peut s'exprimer que par images.

« Il prend le bruit et... brode autour un petit roman. Il fait de son mieux pour expliquer – malheureusement, ce n'est qu'une invention plus ou moins fantastique – reconnue pour telle dès que le conscient s'éveille.

« Et l'action du subconscient dans cette production d'images est

inconcevablement rapide. Il peut dépeindre en une fraction de seconde une série d'incidents qui, s'ils étaient réellement vécus, prendraient des heures... et même des jours. Peut-être reconnaissez-vous l'expérience que j'indique.

Laveller inclina la tête. La rage amère, dévorante, continuait de monter en lui. Mais il était extérieurement calme, bien éveillé. Il écouterait tout ce que ce démon, si content de lui, lui avait fait et ensuite...

— Vos officiers étaient en désaccord avec certaines de mes conclusions. Je vous ai vu là, exténué, concentré sur votre devoir immédiat, à demi hypnotisé par l'attention et les lueurs qui s'allumaient et s'éteignaient sans cesse. Vous offriez un parfait sujet clinique, un essai de laboratoire incomparable...

Pourrait-il se retenir de l'étrangler avant qu'il eût fini ? se demandait Laveller... Lucie, sa Lucie, une invention fantastique...

— Du calme, mon vieux...

C'était son commandant qui avait chuchoté...

Ah ! quand il frapperait, il faudrait qu'il fasse vite... son officier était trop près, beaucoup trop près. Mais comme il devait monter la garde à sa place, il serait peut-être en train de regarder par le créneau quand Peter, lui, bondirait.

— Ainsi donc, continuait le chirurgien de son ton le plus professoral, ainsi donc je pris une petite branche de fleurs artificielles que j'avais trouvée entre les pages d'un vieux missel ramassé dans les ruines du château. Sur un morceau de papier, j'écrivis une ligne en français – car je vous croyais alors Français. C'était un simple vers de la chantefable d'Aucassin et Nicolette :

« Et là, elle l'attend pour l'accueillir à la fin de ses jours. »

— Il y avait aussi un nom inscrit sur la page de garde du missel, sans doute celui de sa propriétaire depuis longtemps morte... Lucie de Tocquelain.

Lucie ! La rage et la haine de Peter furent refoulées par un immense flot de regrets, puis revinrent, plus forts que jamais.

— ... Je passai la branche de fleurs devant vos yeux qui ne voyaient pas, je veux dire qui ne voyaient pas consciemment, car il était certain que votre subconscient en prendrait note. Je vous montrai la ligne d'écriture – votre subconscient l'absorba aussi, avec sa suggestion de foi amoureuse, de séparation, d'attente. J'enroulai le papier autour de la branche, glissai le tout dans votre poche de poitrine, et soufflai le nom de Lucie de Tocquelain, à votre oreille.

« Le problème était de savoir ce que votre autre vous-même ferait de ces quatre éléments : les fleurs défraîchies, la suggestion contenue dans la ligne d'écriture, le frôlement et le nom... un problème passionnant, vraiment !

« Et à peine avais-je retiré ma main, presque avant que mes lèvres se soient refermées sur le nom que j'avais murmuré... vous vous êtes tourné vers nous en criant que la mort n'existait pas, et en débitant, comme un inspiré, votre remarquable histoire, entièrement bâtie par votre imagination à partir de...

Mais il ne put en dire davantage. La rage, brûlant en Laveller, avait rompu tous ses liens ; elle avait éclaté, meurtrière, et l'avait jeté sans un mot à la gorge du médecin. Il y avait des éclairs de flamme devant ses yeux, des rideaux de flammes rouges, étincelants. Il en mourrait, mais il aurait tué ce monstre qui, de sang-froid, pouvait tirer un homme de l'enfer, lui ouvrir le paradis, puis le rejeter dans un enfer devenu cent fois plus cruel, tout espoir mort en lui pour l'éternité.

Avant qu'il ait pu frapper, des mains robustes l'empoignèrent, l'immobilisèrent. Les rideaux de lueurs sanglantes devant ses yeux s'évanouirent. Il lui sembla entendre une voix tendre, mélodieuse, lui murmurer :

— Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! Vois donc comme je vois.

Il était entre ses officiers, qui le tenaient solidement de chaque côté. Ils étaient silencieux, regardant le médecin maintenant très pâle, avec une sévérité froide, inamicale, dans leurs yeux.

— Mon petit, mon petit... L'aplomb du savant avait disparu, sa voix tremblait d'émotion. Jamais je n'aurais pensé que vous le prendriez si sérieusement !

Laveller s'adressa à ses officiers, calmement.

— C'est fini, mon commandant... Ce n'est plus la peine de me tenir...

Ils l'observèrent, le lâchèrent, lui tapotèrent l'épaule et fixèrent de nouveau leur visiteur du même regard glacial.

Laveller tituba jusqu'au parapet. Ses yeux étaient pleins de larmes. Son cerveau, son cœur, son âme n'étaient que désolation aveugle, désert vide d'espérance. Son message, la vérité sacrée qui devait mettre un monde torturé sur le chemin du paradis... un rêve.

Sa Lucie, sa demoiselle aux yeux bruns qui lui avait murmuré son amour... une invention fabriquée d'un nom, d'un attouchement, d'une ligne d'écriture et d'une branche de fleurs artificielles !

Il ne pouvait, il ne voulait pas y croire. Quoi !... Il pouvait encore sentir le contact de lèvres douces sur les siennes, la tiédeur d'un corps frémissant dans ses bras. Et elle lui avait dit qu'il reviendrait... et lui avait promis de l'attendre.

Que tenait-il dans sa main ? C'était le papier qui entourait les roses... le papier maudit dont s'était servi ce monstre insensible pour faire une expérience sur lui.

Laveller le froissa sauvagement, il allait le jeter pour le fouler aux

pieds.

Il lui sembla que quelqu'un retenait sa main.

Lentement, il déplia la petite feuille.

Les trois hommes qui le surveillaient, virent une gloire s'étendre sur son visage, un rayonnement comme celui d'une âme libérée d'une torture infinie. Tout chagrin, tout désespoir s'étaient effacés, lui rendant toute sa jeunesse.

Il restait là, les yeux grands ouverts, rêveur.

Le commandant avança, prit doucement le papier de Laveller.

De nombreuses fusées éclairantes flottaient haut dans l'air, leur éclat emplissait la tranchée, et à leur lumière, il examina le morceau de papier.

Quand il releva son visage, une crainte mystérieuse s'y reflétait – et quand les autres lui prirent le papier et le lurent, la même crainte tomba sur eux comme un voile.

Car, au-dessus de la ligne que le chirurgien avait écrite, se trouvaient maintenant trois autres lignes, en vieux français.

« N'ayez chagrin, cher cœur, ni peur d'une ombre :

Voici la veille après le rêve.

Celle qui vous aime.

LUCIE. »

Tel fut le récit de Mc Andrews, et ce fut Hawtry qui, finalement, rompit le silence qui suivit.

— Ces trois lignes étaient déjà sur le papier, bien entendu, dit-il ; elles étaient probablement indistinctes et votre chirurgien ne les avait pas remarquées. Il pleuvait et l'humidité les a fait ressortir.

— Non, répondit Mc Andrews, elles n'y étaient pas.

— Mais, comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Parce que c'était moi le chirurgien, dit tranquillement Mc Andrews. Le papier était une page arrachée de mon carnet. Quand je l'ai enroulé autour de la branche, il était vierge – sauf la ligne que j'y avais moi-même écrite. Et il y avait un autre fragment... dirons-nous de preuve, John ? L'écriture du message de Laveller était la même que celle du missel où j'avais trouvé les fleurs... et la signature « Lucie » était la même signature, jambage pour jambage et paraphe suranné pour paraphe suranné.

Un plus long silence tomba, encore une fois brusquement rompu par Hawtry.

— Qu'est devenu le papier ? demanda-t-il. L'encre en a-t-elle été analysée ? Est-ce que...

— Tandis que nous étions là, frappés de stupeur, interrompit Mc Andrews, une bourrasque balaya la tranchée. Elle m'arracha le papier de la main, et l'emporta. Laveller le regarda s'envoler, sans faire aucun effort pour le rattraper. Ça n'a pas d'importance, je sais maintenant, dit-il en me souriant, du sourire heureux, sans rancune, d'un enfant joyeux.

« Je vous dois des excuses, docteur. Vous êtes le meilleur ami que j'aie jamais eu. J'ai d'abord pensé que vous m'aviez fait ce qu'aucun homme n'aurait fait à un autre... Je vois maintenant que vous avez fait pour moi ce qu'aucun autre homme n'aurait pu faire.

« Et voilà tout, poursuivit Mc Andrews. Peter fit la guerre sans chercher la mort, ni l'éviter. Je l'aimais comme un fils. Je puis dire que sans moi, il serait mort après cette affaire du mont Kemmel. Je l'ai... raccommodé ; il voulait encore vivre assez longtemps pour dire adieu à son père et à sa sœur. C'est ce qu'il a fait et il est reparti vers la tranchée à l'ombre du vieux château en ruine, là où sa demoiselle aux yeux marron l'avait trouvé.

— Pourquoi ? demanda Hawtry.

— Parce qu'il pensait que de là, il pourrait... rejoindre... Lucie plus vite.

— Conclusion absolument injustifiée pour moi, fit le psychologue, tout à fait agacé, presque exaspéré. Tout cela doit avoir une explication bien simple, toute naturelle...

— Bien sûr, John, admit Mc Andrews d'un ton apaisant. Bien sûr. Donnez-nous-la, voulez-vous ?

Mais Hawtry, semblait-il, n'avait pas d'explications à offrir.

(Traduit par Georges H. Gallet.)

La femme du bois

Mac Kay était assis sur le balcon de la petite auberge accroupie comme un gnome brun sous les sapins, sur la berge orientale du lac.

C'était un petit lac solitaire près d'un sommet des Vosges, encore que solitaire ne soit pas le mot juste ; il était plutôt distant, retiré. Les montagnes l'entouraient de tous côtés, formant une vaste cuvette bordée d'arbres qui semblait, du moins Mac Kay en avait eu l'impression en le voyant pour la première fois, emplie du vin tranquille de la paix.

Mac Kay avait été un as de la Grande Guerre, volant d'abord avec les Français, puis avec les forces de son propre pays. Et comme un oiseau, il aimait les arbres. Pour lui, un arbre n'était pas simplement un tronc, des racines, des branches et des feuilles, mais une personnalité. Il avait profondément conscience de leurs caractères différents, même parmi ceux d'une même espèce : ce sapin était aimable et bienveillant, cet autre austère et taciturne ; celui-là se dressait avec arrogance, celui-ci était un sage plongé dans une verte méditation. Les bouleaux étaient des nymphes, celle-ci folâtre et débauchée, sa voisine virginale et rêveuse.

La guerre l'avait durement frappé, minant son corps, son esprit, son âme. Des années avaient passé mais la blessure ne s'était pas encore refermée. Cependant, alors qu'au volant de sa voiture il plongeait dans cette vaste cuvette verte, il sentit l'esprit des lieux lui tendre les bras, l'accueillir et le caresser, lui promettre la guérison. Il eut l'impression de voler comme une feuille morte dans les bois, d'être bercé tendrement par les douces mains des arbres.

Il s'était arrêté devant cette petite auberge et s'y était attardé, durant des jours, durant des semaines.

Les arbres l'avaient soigné ; le doux murmure des feuilles, le léger chant des aiguilles de pin avaient d'abord étouffé puis chassé de son esprit le fracas de la guerre et le souvenir de ses souffrances, La blessure de son âme s'était lentement refermée et cicatrisée, et la cicatrice elle-même avait été effacée, recouverte, comme les cicatrices de la Terre disparaissaient sous les feuilles dorées de l'automne. Les arbres avaient posé leurs légers doigts verts sur ses yeux pour en bannir les visions de guerre. Il avait sucé la sève des montagnes boisées, et en avait tiré de nouvelles forces.

Cependant, tandis qu'il guérissait, de corps et d'esprit, Mac Kay avait commencé à sentir, peu à peu, que ces lieux étaient troublés ; que la paix n'y était pas parfaite, qu'ils recelaient un ferment de peur.

C'était comme si les arbres avaient attendu qu'il fût complètement

remis pour lui faire connaître leur propre agitation. À présent, ils essayaient de lui dire quelque chose ; il y avait dans le murmure des feuilles, dans le chant des aiguilles de pin quelque chose de strident, une sorte d'appréhension et de colère.

Et c'était cela qui avait persuadé Mac Kay de rester à l'auberge, l'impression qu'on faisait appel à lui, l'impression que quelque chose n'allait pas et qu'on l'appelait au secours. Il tendait l'oreille pour surprendre des mots dans le froissement des branches, des mots qui hésitaient au bord de sa compréhension humaine.

Mais jamais ils n'étaient formulés.

Graduellement, il s'était orienté, il avait braqué son esprit sur l'endroit d'où naissait le malaise de la vallée, du moins le pensait-il.

Sur les rives du lac, il n'y avait que deux habitations. La première était la petite auberge et tout autour d'elle les arbres se pressaient comme pour la protéger, gentiment, affectueusement. Comme si non seulement ils acceptaient sa présence mais en avaient fait une partie de la forêt.

Il n'en était pas de même pour l'autre maison. Jadis, elle avait été le pavillon de chasse de seigneurs morts depuis longtemps, à présent elle tombait en ruine. Elle était située de l'autre côté du lac, juste en face de l'auberge et sur la hauteur, à huit cents mètres environ de la rive. Autrefois il y avait eu des champs fertiles autour d'elle, et un beau verger.

La forêt les avait envahis. Dans les champs en friche se dressaient des sapins et des peupliers, comme des soldats gardant quelque avant-poste ; des pelotons de jeunes pousses avançaient en éclaireurs parmi les vieux arbres fruitiers rabougris. Mais la forêt s'était heurtée à une forte résistance ; des souches noires témoignaient de ce que ceux qui vivaient dans le pavillon avaient abattu les envahisseurs, le sol calciné révélait qu'ils avaient mis le feu aux bois.

C'était là que faisait rage ce conflit qu'il devinait. Là, le peuple vert de la forêt était à la fois menaçant et menacé, en guerre. Le pavillon était une forteresse assiégée par les arbres, une forteresse dont la garnison opérait des sorties, brandissant la hache et la torche pour vaincre les assaillants.

Malgré tout, Mac Kay sentait l'inexorable offensive de la forêt ; il l'imaginait comme une armée verte bouchant inlassablement les brèches pratiquées dans ses rangs, allongeant ses racines dans les parties dévastées, envoyant sa sève pour soutenir les jeunes pousses, avec une patience écrasante, une patience et une force tirées du sein même des collines éternelles.

Il avait l'impression d'une vigilance incessante, comme si jour et nuit la forêt braquait ses myriades d'yeux sur le pavillon, sans que rien ne pût la détourner de son but. Il avait parlé de cette impression à

l'aubergiste et à sa femme et ils l'avaient considéré avec curiosité.

— Le vieux Polleau n'aime pas les arbres, c'est sûr, avait répondu l'homme. Ni lui ni ses deux garçons. Ils n'aiment pas les arbres et, si ça se trouve, les arbres ne les aiment pas.

Entre le pavillon et le lac, à flanc de coteau, il y avait un ravissant petit bois de bouleaux et de sapins, tout en longueur et ne couvrant guère plus d'un hectare. Ce n'était pas seulement la beauté de ces arbres mais leur singulière disposition qui éveilla la curiosité de Mac Kay. À chaque extrémité du bois il y avait dix ou quinze grands sapins aux aiguilles luisantes, non pas groupés mais déployés comme en ordre de marche ; le long des deux autres côtés, des sapins se dressaient aussi, à intervalles assez réguliers. Les bouleaux, sveltes et délicats, croissaient à l'intérieur de ce périmètre, sous la garde des arbres plus solides, mais assez espacés pour ne pas gêner.

Pour Mac Kay, cela évoquait une procession de joyeuses demoiselles marchant sous la protection de valeureux chevaliers. Avec une espèce de sixième sens, il voyait les bouleaux sous les traits de filles adorables, rieuses et légères, et les sapins étaient leurs amants, peut-être des troubadours ou des guerriers en armure verte scintillante. Et quand le vent soufflait et courbait la cime des arbres, c'était comme si les demoiselles au pied léger soulevaient leur longue robe feuillue, inclinaient leur jolie tête encapuchonnée et dansaient tandis que les sapins chevaliers les entouraient, et les prenaient par le bras et dansaient avec elles aux puissants accents du vent. À ce moment, il croyait presque entendre le doux rire des bouleaux, et les cris joyeux des sapins.

Puis un jour Mac Kay vit Polleau et ses deux fils. Il avait passé l'après-midi à rêver dans le petit bois et, à la tombée du jour, il le quitta à regret pour reprendre la barque et traverser le lac pour rentrer à l'auberge. Il était à une centaine de mètres de la rive quand trois hommes surgirent d'entre les arbres et le regardèrent fixement, trois hommes à l'expression sombre, plus grands et plus forts que la plupart des paysans français.

Il les héla amicalement, mais ils ne répondirent pas ; ils restèrent plantés là, la mine furieuse. Et, comme Mac Kay se penchait de nouveau sur les avirons, un des fils leva une hachette et l'abattit sauvagement sur le tronc d'un frêle bouleau près de lui. Mac Kay crut entendre l'arbre pousser un gémissement de douleur, et tout le petit bois soupirer. Il eut l'impression que la lame aiguë s'était enfoncée dans sa propre chair.

— Assez ! cria-t-il. Ne faites pas ça, bon Dieu !

Pour toute réponse, le garçon donna un nouveau coup de hache, et Mac Kay distingua sur ses traits une haine grimaçante, comme il n'en avait jamais vu. Jurant tout bas, il fit pivoter la barque, la rage

au cœur, et fit force de rames pour rejoindre la rive. Il entendit de nouveau le choc sourd de la hache, et encore et encore, et alors qu'il approchait de la berge il entendit un craquement et, une fois encore, le cri de douleur. Il se retourna.

Le bouleau chancelait, commençait à s'abattre et, au même instant, Mac Kay vit une chose étonnante. À côté du bouleau se trouvait un des grands sapins et quand le petit arbre s'abattit il tomba contre le sapin, comme une jeune fille qui s'évanouit dans les bras de son amoureux. Et tandis qu'il frémissait encore une des grandes branches du sapin que le bouleau avait pliée glissa et se redressa avec une telle violence que l'homme à la hache reçut le coup en pleine tête et tomba à la renverse.

Ce n'était qu'un hasard, bien sûr, la branche courbée par la chute du petit arbre s'était redressée tout naturellement. Mais l'impression d'un geste conscient était telle, l'impression d'une colère et d'une vengeance si vive que Mac Kay sentit ses cheveux se hérissier et son cœur faire un bond.

Pendant un instant, Polleau et son autre fils contemplèrent le solide sapin et le bouleau argenté gisant sur son sein vert, enlacé et protégé par les grandes branches sombres comme une jeune fille blessée dans les bras tendres d'un amant. Pendant un long moment, le père et le fils les regardèrent.

Puis, sans un mot mais avec la même expression de haine, ils se penchèrent tous les deux et ramassèrent l'autre garçon et, en le soutenant, ils l'emmenèrent.

Ce matin-là, assis sur le balcon de l'auberge, Mac Kay se remémorait cette scène ; plus vive encore était son impression de l'humanité du bouleau abattu et du sapin protecteur, et de la volonté délibérée du coup porté à l'homme. Deux jours s'étaient écoulés depuis, durant lesquels il avait senti s'accroître le malaise des arbres et leurs appels chuchotés lui semblaient plus pressants.

Que cherchaient-ils à lui dire ? Que voulaient-ils qu'il fit ?

Troublé, il contempla le lac, cherchant à percer les brumes qui glissaient à la surface et cachaient l'autre rive. Et soudain il eut le sentiment que le petit bois l'appelait, il le sentit attirer son attention comme le pôle attire et retient l'aiguille aimantée de la boussole.

Le petit bois l'appelait, et le suppliait de venir à son secours.

Instantanément, Mac Kay obéit ; il se leva et descendit au petit embarcadère ; il sauta dans la barque et se mit à ramer sur les eaux du lac. Dès que ses avirons eurent plongé dans l'eau, son malaise se dissipa, et fut remplacé par une sensation de paix et une curieuse exaltation.

Le brouillard était épais, sur le lac. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent, et pourtant la brume tournoyait en volutes, dérivait et

se reformait comme poussée par des mains aériennes impalpables.

Il était vivant, ce brouillard ; il façonnait de fantastiques palais aux façades opalescentes devant lesquels la barque passait rapidement ; il formait des collines et des vallées et des plaines dont le sol était un frémissement de soie. De minuscules arcs-en-ciel apparaissaient, fugaces, et sur l'eau des flaques de lumière brillaient et s'épandaient comme un vin d'opale. Il eut l'illusion de distances incommensurables... les collines de brouillard étaient de vraies montagnes, les vallées n'étaient plus illusoire. Il était lui-même un colosse traversant un bois de fées. Une truite sauta et ce fut comme un Léviathan bondissant des abysses sans fond.

Tout était silence. Mac Kay se pencha en avant et se laissa dériver, les avirons immobiles. Devant lui, tout autour de lui, il avait l'impression que dans le silence s'ouvraient les portes d'un monde inconnu.

Soudain, il entendit des voix, des voix nombreuses ; ténues, au début, un simple murmure ; et puis plus fortes. Des voix douces de femmes, chantantes, se mêlant à celles, plus graves, des hommes. Des voix qui s'élevaient et retombaient et s'enflaient pour chanter une mélodie sauvage et gaie avec aussi des accents de tristesse et de rage, comme si des doigts de fées tissaient dans la soie des rayons de soleil des fils sombres teints dans le noir du tombeau et des fils cramoisis plongés dans le rougeolement de couchers de soleil furieux.

Il dériva, osant à peine respirer de peur que le moindre souffle ne brise le chant mystérieux. Plus proche était cette musique. De plus en plus proche et claire ; et il sentit soudain que sa barque avançait plus rapidement, qu'elle ne dérivait plus ; comme si les petites vagues de son sillage la poussaient avec leurs mains douces et silencieuses. L'embarcation s'échoua, le fond gratta les petits cailloux de la plage et le chant se tut.

Mac Kay se redressa et regarda devant lui. Le brouillard était plus épais encore mais il pouvait quand même distinguer la silhouette du petit bois. Il avait l'impression de chercher à percer de nombreux rideaux de fine gaze ; les arbres semblaient mouvants, irréels, éthérés. Et, glissant entre les arbres, des silhouettes dansaient comme les ombres des branches feuillues agitées par un vent léger.

Il sauta à terre et monta lentement vers les arbres. Il émergea ainsi du brouillard, qui, derrière lui, dissimulait maintenant le lac.

Les silhouettes voltigeantes disparurent ; il n'y avait plus de mouvement, plus aucun son sous les arbres, et cependant il sentait que ce petit bois vivait et l'observait intensément. Il voulut parler, mais sa gorge était nouée comme si un enchantement le réduisait au silence.

— Vous m'avez appelé. Je suis venu vous écouter, vous aider si je le peux.

Les mots s'étaient formés dans son esprit mais il était incapable de les exprimer. Il essaya, désespérément, il fit des efforts ; les mots semblaient mourir sur ses lèvres avant qu'il pût leur donner vie.

Une colonne de brume avança comme un tourbillon et s'immobilisa en hésitant, juste devant lui. Soudain, un visage de femme en émergea, les yeux à la hauteur de ceux de Mac Kay. Un visage de femme, certes ; mais en contemplant ces yeux étranges fixés sur les siens, il comprit qu'en dépit des apparences ce ne pouvait être un visage de créature humaine. Les yeux n'avaient pas de pupilles, les iris étaient d'un vert aussi sombre qu'un hallier et il y dansait de minuscules étoiles, semblables à de la poussière dans un rayon de lune. Ces yeux de biche étaient immenses, très écartés, sous un front bas surmonté d'une couronne de tresses d'or pâle, de tresses faites d'une soie tissée dans de la cendre d'or. Le nez était petit et droit, la bouche écarlate et exquise. Le visage était ovale, et se terminait par un petit menton pointu délicat.

Admirable était ce visage mais sa beauté était étrangère, féerique. Pendant un long moment, les yeux étranges plongèrent dans ceux de Mac Kay. Et puis deux minces bras blancs surgirent de la brume, aux mains diaphanes, aux doigts fuselés. Les doigts effleurèrent ses oreilles.

— Il entendra, murmurèrent les lèvres écarlates.

Aussitôt un cri s'éleva tout autour de lui ; il contenait les murmures et les bruissements des feuilles caressées par la brise, le chant des harpes éoliennes dans les branches, le rire des ruisseaux cachés, les cris de joie des torrents plongeant dans des bassins secrets... toutes les voix de la forêt.

— Il entendra ! criaient-elles.

Les longs doigts blancs caressèrent les lèvres de Mac Kay, frais comme l'écorce d'un bouleau sur la joue après une longue course épuisante en forêt, frais et subtilement doux.

— Il parlera, soufflèrent les lèvres rouges.

— Il parlera ! répondirent les mille voix du bois, comme dans une litanie.

— Il verra, murmura la femme, et les doigts frais se posèrent sur ses yeux.

— Il verra ! répéta tout le petit bois.

La brume qui avait dissimulé le petit bois se leva, se dissipa et disparut. Elle fut remplacée par une atmosphère limpide, translucide, un éther vert pâle vaguement lumineux, et Mac Kay eut l'impression d'être plongé au cœur d'une émeraude diaphane. Ses pieds foulaient une mousse dorée piquée de minuscules bleuets étoilés. La femme aux yeux étranges et à la beauté féerique se tenait devant lui.

Il put admirer ses épaules minces, ses seins fermes, la sveltesse de

sauve de son corps. Une tunique la recouvrait du cou aux genoux, soyeuse et délicate et comme tissée de fils de la Vierge à travers laquelle son corps luisait, semblable à l'éclat d'une jeune lune de printemps dont le feu aurait couru dans ses veines.

Derrière elle, sur la mousse dorée, il vit d'autres filles comme elle, nombreuses, qui le regardaient avec ces mêmes yeux vert sombre où dansait une poussière d'étoiles scintillantes ; comme elle, elles étaient couronnées de tresses d'or pâle ; comme elle, elles avaient des visages ovales au menton pointu et elles étaient comme elle d'une beauté féerique et fragile. Mais si la première l'observait gravement, comme pour le soupeser, les autres, ses sœurs, paraissaient moqueuses ; certaines semblaient chercher à le séduire, l'œil pétillant et la bouche gourmande, d'autres le considéraient avec curiosité, d'autres encore semblaient le supplier.

Dans cette atmosphère transparente à la verte luminosité, Mac Kay eut brusquement conscience que les arbres du petit bois étaient toujours là ; mais à présent ils étaient véritablement fantomatiques, comme des ombres blêmes projetées sur un écran glauque ; ils dressaient autour de lui leur tronc et leurs branches et leurs feuilles et ils étaient comme gravés dans l'air par un artiste spectral, minces et sans substance, des fantômes d'arbres enracinés dans une autre dimension.

Soudain, il s'aperçut qu'il y avait des hommes, parmi ces femmes ; des hommes dont les yeux étaient aussi écartés, aussi étranges et sans pupilles, mais dont l'iris était brun ou bleu ; des hommes au menton pointu et au visage ovale, aux épaules puissantes et vêtus de hauberts vert sombre ; des hommes basanés, forts et musclés mais aussi gracieux que les femmes et possédant comme elles une beauté féerique.

Mac Kay entendit un gémissement. Il tourna la tête. Près de lui, un des sombres hommes verts serrait une fille entre ses bras. Elle se laissait aller contre sa poitrine. Les yeux de l'homme exprimaient la rage noire, et ceux de la fille, mi-clos, la souffrance. Mac Kay crut revoir le bouleau que le fils du vieux Polleau avait abattu et qui était tombé contre un grand sapin. Il crut distinguer la silhouette des deux arbres, autour de l'homme et de la fille. Pendant un instant, la fille et l'homme, le bouleau et le sapin se confondirent. La femme aux lèvres écarlates lui effleura l'épaule et la vision se dissipa.

— Elle se meurt, souffla-t-elle dans un soupir, et Mac Kay crut reconnaître dans sa voix un bruissement de feuilles affligées. N'est-ce pas atroce qu'elle meure ainsi, notre sœur qui était si jeune, si svelte, si jolie ?

Mac Kay regarda de nouveau la jeune fille. Sa peau si blanche paraissait grise ; l'irradiation couleur de lune qui luisait dans les corps

des autres était chez elle pâle et terne ; ses bras frêles pendaient mollement ; son corps s'affaissait. Sa bouche semblait parcheminée, ses grands yeux verts voilés. Les cheveux d'or pâle avaient perdu leur lustre, ils étaient devenus ternes et secs. Il assistait à une mort lente, à une flétrissure.

— Que le bras qui l'a frappée se dessèche et tombe ! cria l'homme en vert qui la soutenait et dans sa voix Mac Kay entendit un fracas sauvage comme des branches noires s'entrechoquant sous la bourrasque de l'hiver. Que son cœur se dessèche et que le soleil le consume ! que la pluie le noie, que le vent l'emporte !

— J'ai soif, souffla la fille.

Les autres s'agitèrent vaguement. L'une d'elles approcha, tenant un calice qui semblait fait de minces feuilles transformées en cristal vert. Elle s'avança vers l'un des arbres immatériels, leva le bras et abaissa une branche. Une svelte fille, au regard mi-furieux mi-affolé, se glissa de ce côté et se jeta contre l'arbre, l'étreignant de ses deux bras. La femme au calice abaissa la branche et fit une profonde entaille avec une arme semblable à une pointe de flèche en jade. De la blessure un liquide opalescent coula et remplit lentement la coupe. Lorsqu'elle fut pleine, la femme qui se tenait près de Mac Kay s'avança et pressa ses longues mains sur la blessure de la branche. Quand elle s'écarta, il vit que le liquide ne coulait plus. Elle posa une main sur l'épaule de la fille tremblante et dénoua ses bras.

— C'est guéri, lui murmura-t-elle avec douceur. Et c'était ton tour, petite sœur. La blessure est cicatrisée. Bientôt tu n'y penses plus.

La fille portant le calice mit un genou en terre et porta la coupe aux lèvres sèches de celle qui se... flétrissait. Les yeux voilés brillèrent, pétillèrent ; les lèvres si sèches et si pâles devinrent rouges, le corps blanc luisit comme si son feu avait été ranimé.

— Chantez, mes sœurs ! cria-t-elle. Dansez pour moi, mes sœurs !

Le chant reprit, que Mac Kay avait entendu alors qu'il dérivait dans la brume du lac. À présent, comme auparavant, il avait beau tendre l'oreille il ne distinguait aucun mot, mais il comprenait nettement ce qu'il exprimait... la joie de la naissance du printemps, la renaissance, le renouveau, la sève verte de la vie montant en chantant dans toutes les branches, pour gonfler les bourgeons et faire éclater les tendres feuilles neuves ; la danse des arbres dans la brise parfumée du printemps ; les tambours de la pluie jubilante sur les capuchons feuillus ; la passion du soleil d'été déversant ses rayons dorés sur les arbres ; la lente et majestueuse promenade de la lune tandis que des mains vertes se tendaient vers elle pour tirer de son sein le lait du feu argenté ; la folle sarabande des vents joyeux chantant et sifflant dans la forêt ; les doux attouchements des branches, les baisers des feuilles amoureuses... tout cela et plus encore, qui dépassait l'entendement de

Mac Kay puisque ces voix parlaient de choses cachées, de mystères secrets pour lesquels l'homme n'a pas de mots, tout cela était contenu dans ce chant.

Tout cela et plus encore était contenu dans la cadence et le rythme de la danse de ces filles aux étranges yeux verts, de ces hommes à la peau brune ; quelque chose d'incroyablement ancien tout en étant aussi jeune que l'instant qui fuit, quelque chose de séculaire qui avait existé avant l'homme et vivrait après lui.

Mac Kay écoutait, Mac Kay observait, émerveillé ; son propre univers était presque oublié ; son esprit se laissait prendre à ces verts enchantements.

La femme qui était à côté de lui, lui effleura le bras. Elle lui désigna la jeune fille.

— Elle se meurt, elle se flétrit. Et même notre vie, que nous avons versée entre ses lèvres, ne peut la sauver.

Il regarda ; il vit que le rouge se fanait aux lèvres de la fille, que la luminosité de la vie se ternissait ; les yeux qui avaient tant pétillé se voilaient de nouveau. Il fut soudain saisi d'une immense pitié et d'une sourde colère. Il s'agenouilla à ses pieds, prit une de ses mains dans les siennes. Mais elle se mit à gémir :

— Ôtez-les ! Ôtez vos mains ! Elles me brûlent !

— Il cherche à te venir en aide, murmura l'homme vêtu de vert d'une voix tendre, mais malgré tout il se pencha et repoussa les mains de Mac Kay.

— Ce n'est pas ainsi que vous l'aidez, dit la femme.

— Que puis-je faire, alors ? demanda Mac Kay en se relevant. Que puis-je faire pour elle ?

Le chant se tut, les danses cessèrent. Un grand silence tomba, et il sentit tous les regards braqués sur lui. Ces êtres étaient tendus, anxieux, attentifs. La femme lui prit les mains. Les siennes étaient fraîches et il sentit couler dans ses veines une étrange douceur.

— Il y a trois hommes, là-bas, lui dit-elle. Ils nous haïssent. Bientôt nous serons tous comme elle, nous mourrons et nous nous flétrirons. Ils l'ont juré, et ils seront fidèles à leur serment. À moins...

Elle s'interrompt. Mac Kay sentit monter en lui un étrange malaise. Dans les yeux de la femme, la poussière d'étoiles s'était transformée en braises rougeoyantes. Et cela le terrifiait, sans qu'il pût comprendre pourquoi.

— Trois hommes ? murmura-t-il et dans son esprit confus il revit vaguement Polleau et ses fils. Trois hommes ? Mais que peuvent faire trois hommes contre vous tous qui êtes si nombreux ? Que peuvent faire trois hommes contre vos valeureux gaillards ?

— Non... Non, il n'y a rien que nos... que nos hommes puissent faire pour nous défendre ; nous ne pouvons rien. Jadis, nuit et jour,

nous étions gais, heureux. Maintenant, nuit et jour, nous vivons dans la crainte. Ils veulent nous détruire. Les nôtres nous ont avertis. Et ils ne peuvent nous aider. Ces trois-là sont les maîtres de la lame et de la flamme. Contre la lame et la flamme, nous sommes impuissants.

— La lame et la flamme ! répétèrent comme un écho ceux qui nous entouraient. Contre la lame et la flamme nous sommes impuissants.

— Il est certain qu'ils vont nous détruire, murmura la femme. Nous allons tous mourir. Comme elle... Nous flétrir ou brûler... à moins...

Soudain, elle enlaça de ses bras blancs le cou de Mac Kay. Elle pressa contre lui son corps svelte. Sa bouche écarlate chercha ses lèvres et s'y accrocha. Un courant de désir, un feu vert courut dans les veines de Mac Kay. Il enlaça la femme, la serra contre lui.

— Tu ne mourras pas ! cria-t-il. Non, vous ne mourrez pas !

Elle renversa la tête en arrière et le regarda au fond des yeux.

— Ils ont juré de nous détruire. Bientôt. Avec la hache et le feu ils nous détruiront, ces trois-là, à moins...

— À moins ? demanda-t-il farouchement.

— À moins que tu... ne les tues ! répliqua-t-elle.

Mac Kay sursauta, et un frémissement glacé étouffa le feu doux et vert du désir. Ses bras retombèrent ; il repoussa la femme. Pendant un instant elle resta tremblante devant lui.

— Tue-les ! souffla-t-elle et puis elle disparut.

Les arbres fantomatiques se brouillèrent ; leur silhouette s'affermir et se concrétisa. La verte luminescence s'assombrit. Pendant un bref instant, Mac Kay eut l'impression d'osciller entre deux mondes et il fut pris d'un vertige. Il ferma les yeux. Le vertige se dissipa, et il les rouvrit et regarda autour de lui.

Il se trouvait à l'orée du petit bois, du côté du lac. Aucune ombre ne dansait, il n'y avait plus la moindre trace des filles blanches et des hommes sombres vêtus de vert. Ses pieds étaient plantés dans de la mousse verte ; le doux tapis doré piqué de bleuets étoilés avait disparu. Il était entouré de sapins et de bouleaux. Sur sa gauche, un des plus grands sapins soutenait entre ses branches un bouleau dont les feuilles jaunissaient déjà. C'était celui que le fils de Polleau avait si sauvagement abattu. Pendant un bref instant, il vit en surimpression sur les silhouettes des deux arbres le contour immatériel d'un homme vêtu de vert et d'une mince fille agonisante. Pendant cet instant fugace, l'homme et le sapin, le bouleau et la fille se confondirent. Il recula, et ses mains rencontrèrent l'écorce fraîche et lisse d'un autre bouleau, tout proche.

Le toucher de cette écorce lui rappela... était-il fou ?... lui rappela curieusement celui des longues mains fines de la femme aux lèvres

écarlates. Mais elle ne lui communiqua pas ce désir inconnu, cette brusque fièvre verte que ses mains avaient provoquée. Malgré tout, à présent comme tout à l'heure, l'écorce lui permit de se ressaisir. Les silhouettes de l'homme et de la fille avaient disparu. Il n'y avait plus devant lui qu'un solide sapin contre lequel un bouleau abattu était tombé.

Mac Kay resta figé, l'esprit confus, comme un homme qui vient de se réveiller brusquement après avoir rêvé. Et soudain une brise légère agita les feuilles du bouleau contre lequel il s'appuyait. Les feuilles s'agitèrent en soupirant. La brise fraîchit et le murmure devint plus perceptible.

— Tue-les ! disaient les feuilles. Tue-les ! Aide-nous ! Tue !

Et le murmure était celui de la femme aux lèvres écarlates, c'était la même voix !

Une brusque colère, violente, irraisonnée, s'empara de Mac Kay. Il se mit à courir dans le petit bois, vers le vieux pavillon de chasse où vivaient Polleau et ses fils. Et tandis qu'il courait le vent devint plus furieux, et plus violents les cris des arbres.

— Tue ! chuchotaient-ils. Tue-les ! Sauve-nous ! Tue !

— Je les tuerai, je vous sauverai ! promit Mac Kay en haletant, le sang battant à ses tempes.

Il n'avait qu'un désir, saisir entre ses deux mains le cou de Polleau, ceux de ses fils, et les étrangler. Et les voir mourir, se flétrir sous ses yeux ; mourir comme la svelte nymphe entre les bras de l'homme vêtu de vert.

Criant sans en avoir conscience, il atteignit l'orée du petit bois et déboucha dans le soleil éclatant d'un champ.

Il continua de courir un moment, avant de s'apercevoir que les commandements chuchotés s'étaient tus ; qu'il ne percevait plus le bruissement exacerbé des feuilles en colère. Il eut l'impression d'être désenvoûté, comme s'il avait réussi à échapper à quelque emprise de sorcier. Il s'arrêta, se laissa tomber sur le sol et enfouit son visage dans l'herbe du champ.

Allongé, il s'efforça de mettre un peu d'ordre dans ses pensées, de retrouver sa raison. Qu'allait-il donc faire ? Se ruer comme un fou sur ceux qui habitaient le vieux pavillon pour... les tuer ? Et pourquoi ? Parce que cette espèce de fée aux lèvres écarlates dont il sentait encore le baiser sur sa bouche le lui avait demandé ? Parce que le murmure du vent dans les arbres du petit bois l'avait rendu fou en chuchotant le même commandement ?

Et, pour cela, il s'apprêtait à tuer trois hommes !

Qu'étaient donc cette femme et ses sœurs et leurs galants aux armures vertes ? Une illusion, des fantasmes surgis de l'hypnose des brumes dansantes qu'il avait traversées sur le lac et qui l'avaient

environné ?

La brume mouvante n'avait-elle pu poser sur son esprit ses doigts hypnotiques... et son amour des arbres ? L'appel qu'il avait cru si longtemps entendre et son souvenir du meurtre insensé du jeune bouleau n'avaient-ils pu influencer sur son subconscient, et y peindre les scènes fantastiques qu'il croyait avoir vues ?

À présent, sous le soleil, le charme se dissipait, sa conscience se réveillait.

Mac Kay se leva, les jambes un peu flageolantes. Il se retourna vers le petit bois. Il n'y avait plus de vent, les feuilles étaient silencieuses, immobiles. Il eut de nouveau l'impression de voir un défilé de gentes damoiselles accompagnées de chevaliers et de troubadours. Mais il n'y avait plus de gaieté. Les paroles de la femme aux lèvres écarlates lui revinrent à la mémoire : la joie s'était envolée et la peur l'avait remplacée. Qu'elle eût été fantasma de rêve, nymphe ou dryade, il y avait là une part de vérité.

Un plan prenait forme dans son esprit. Il avait beau se raisonner, quelque chose, au fond de son cœur, lui affirmait obstinément la réalité de son aventure. Quoi qu'il en soit, se dit-il, le petit bois était bien trop joli pour être ravagé. Sans doute avait-il rêvé, mais il était résolu à le sauver pour la beauté contenue dans sa coupe verte.

Le vieux pavillon était tout près, à moins de quatre cents mètres. Un sentier y conduisait, serpentant parmi les champs. Mac Kay le suivit, gravit les marches de bois vermoulu et tendit l'oreille. Entendant des voix, il frappa à la porte. Elle s'ouvrit et le vieux Polleau apparut, la mine sombre, l'air méfiant. Un de ses fils se tenait derrière lui. Ils considérèrent Mac Kay sans aménité.

Mac Kay crut entendre le petit bois pousser derrière lui un faible gémissement de désespoir. Et l'on eût dit que les deux hommes sur le seuil l'avaient perçu aussi, car leurs yeux se détournèrent de lui pour contempler les arbres, et il vit une expression de haine sur leurs visages sombres.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda sèchement le père Polleau.

— Je suis un de vos voisins, je suis descendu à l'auberge, dit courtoisement Mac Kay.

— Je sais qui vous êtes, interrompit l'autre. Qu'est-ce que vous nous voulez ?

— Le bon air de cette région me fait du bien, répondit Mac Kay en maîtrisant sa colère. J'envisage d'y passer un an ou deux, le temps de me refaire une santé. J'aimerais acheter une partie de vos terres et m'y faire construire une maison.

— Ah oui ? fit le solide vieillard avec une certaine aigreur. Puis-je me permettre de demander pourquoi vous ne restez pas à l'auberge ?

Vous y êtes bien soigné et il paraît qu'on y mange bien.

— J'ai besoin d'être seul. Je n'aime pas être entouré de gens. Je veux vivre sur ma propre terre, sous mon propre toit.

— Mais pourquoi vous adresser à moi ? rétorqua Polleau. Il y a des tas de terrains que vous pourriez acquérir, de l'autre côté du lac. Là-bas, c'est plus gai qu'ici. Et puis d'abord, dites-moi un peu, monsieur, quelle portion de mes terres vous intéresse ?

— Ce petit bois, là-bas, répondit Mac Kay en se retournant.

— Ah ! Je m'en doutais, marmonna Polleau et il échangea avec son fils un regard entendu. Ce bois n'est pas à vendre, monsieur.

— Je peux vous le payer un bon prix. Vous n'avez qu'à citer un chiffre.

— Il n'est pas à vendre, insista Polleau. À aucun prix.

— Allons, s'exclama Mac Kay en se forçant à rire, bien que cette réponse définitive lui serrât le cœur. Vous possédez plusieurs hectares de terrain, et vous ne pouvez tenir à quelques arbres ! J'ai les moyens de me payer mes fantaisies. Je vous en offre tout ce que vaut le restant de votre propriété.

— Pour quelques arbres, comme vous dites, hein ? gronda Polleau et derrière lui son fils éclata d'un rire mauvais. Mais c'est beaucoup plus que ça, monsieur ! Beaucoup plus. Et vous le savez, sinon pourquoi êtes-vous prêt à payer un tel prix ? Oui, vous le savez, puisque vous savez aussi que nous sommes prêts à le détruire et que vous voulez le sauver, ce bois. Mais qui vous a raconté tout ça, monsieur ?

Il y avait tant de méchanceté dans la figure brusquement projetée en avant, dans le ricanement des dents de loup, que Mac Kay eut un mouvement de recul instinctif.

— Quelques arbres ! grogna Polleau. Qui est-ce qui a pu lui dire ce que nous allions faire, hein, Pierre ?

Le fils répondit par un nouvel éclat de rire. Et ce rire ranima dans le cœur de Mac Kay la haine aveugle qu'il avait ressentie alors qu'il fuyait dans le bois murmurant. Il se maîtrisa et s'apprêta à repartir, car pour le moment il ne pouvait rien faire. Mais Polleau le retint.

— Attendez, monsieur. Venez. Entrez. J'ai quelque chose à vous dire, à vous montrer aussi. Et quelque chose à vous demander.

Il s'écarta, et s'inclina avec une courtoisie rude. Mac Kay franchit le seuil. Polleau et son fils le suivirent. Il pénétra dans une vaste salle obscure au plafond soutenu par de massives poutres noircies, d'où pendaient des chapelets d'ails et d'oignons et des jambons fumés. Il y avait une immense cheminée à hotte dans le fond, et devant elle l'autre fils de Polleau était assis. Il tourna la tête quand ils entrèrent, et Mac Kay vit qu'un pansement recouvrait tout un côté de sa tête et cachait son œil gauche. Il reconnut cependant celui qui avait abattu le

frêle bouleau à coups de hache. Il constata, avec une certaine satisfaction, que le sapin n'avait pas frappé en vain.

Le vieux Polleau s'approcha du garçon.

— Regardez, monsieur, marmonna-t-il en soulevant le bandeau.

Mac Kay ne put réprimer un frémissement d'horreur en voyant l'orbite vide, sombre et sanguinolente.

— Dieu de Dieu, Polleau ! s'écria-t-il, ce garçon a besoin de soins ! J'ai des notions de médecine. Permettez-moi d'aller chercher ma trousse à l'auberge. Je m'occuperai de lui.

Le vieux Polleau secoua la tête mais, durant un très bref instant, ses traits durs s'adoucirent. Il remit le pansement en place.

— Il va guérir. Nous nous y connaissons aussi. Vous avez vu ce qui a fait ça. Vous regardiez, de votre bateau, quand ce maudit arbre l'a frappé. L'œil a été écrasé et il pendait le long de sa joue. Je l'ai coupé. Maintenant la blessure guérit. Nous n'avons pas besoin de vos services, monsieur.

— Il n'aurait pas dû abattre le bouleau, marmonna Mac Kay à mi-voix, presque pour lui seul.

— Pourquoi pas ? rétorqua le père Polleau. L'arbre le haïssait !

Mac Kay le regarda fixement, en se demandant ce que pouvait savoir ce vieux paysan. Les mots qu'il venait d'entendre le persuadèrent plus encore que ce qu'il avait vu et entendu dans le petit bois n'avait pas été un rêve. Et ce que Polleau ajouta ne fit que renforcer cette conviction.

— Monsieur, dit-il, vous venez ici en ambassadeur, comme qui dirait. Le bois vous a parlé. Eh bien, moi aussi je vais vous parler. Pendant quatre cents ans, les miens ont vécu ici. Depuis un siècle, la terre est à nous. Et pendant tout ce temps les arbres nous ont détestés, monsieur, comme nous les détestons. Durant des siècles, la guerre et la haine ont fait rage, entre nous et la forêt. Mon père, monsieur, a été écrasé par un arbre ; mon frère aîné rendu infirme par un autre. Mon grand-père, tout bûcheron qu'il était, s'est perdu dans les bois et il en est revenu l'esprit dérangé, délirant et parlant de femmes étranges qui l'avaient envoûté et attiré dans des fondrières et des marais et des fourrés, qui l'avaient tourmenté. De génération en génération les arbres nous ont combattus, ont blessé et tué nos hommes comme nos femmes.

— Des accidents ! s'exclama Mac Kay. C'est ridicule, Polleau ! Vous ne pouvez blâmer des arbres.

— Au fond de votre cœur, vous ne croyez pas ce que vous dites. C'est une lutte ancestrale, monsieur. Elle a commencé il y a des siècles quand nous étions des serfs, les esclaves des nobles. Pour faire notre cuisine, nous chauffer en hiver, nous avons le droit de glaner des branches et des brindilles mortes, de faire des fagots. Mais si nous

abattions un arbre pour avoir de quoi nous chauffer, nous, nos femmes et nos enfants, si jamais nous coupions une branche, alors on nous pendait, ou on nous jetait dans les oubliettes pour y pourrir, ou bien on nous fouettait jusqu'à ce que notre dos ne soit plus qu'un croisillon sanglant. Les arbres nous ont assiégés, cria le vieillard avec une haine fanatique. Ils ont volé nos champs, ils ont retiré le pain de la bouche de nos petits ; ils nous ont laissé leur bois mort comme une aumône ; ils nous ont tenté en nous promettant leur chaleur alors que nous étions gelés jusqu'aux os. Oui, monsieur, nous sommes morts de froid afin qu'ils vivent ! Nos enfants sont morts de faim afin que les jeunes pousses puissent planter leurs racines ! Les arbres nous ont méprisés ! Nous sommes morts pour leur permettre de vivre, et nous sommes des hommes, nous !

« Et puis il y a eu la révolution, la liberté. Ah, monsieur, comme nous nous sommes bien vengés ! D'énormes bûches ronflaient dans nos cheminées, et nous n'étions plus contraints de nous serrer devant un maigre feu de brindilles. Il y avait des champs ensemencés là où la forêt avait régné, et nos enfants pouvaient manger à leur faim.

Les arbres étaient devenus les esclaves et nous étions les maîtres ! Et ils le savaient, les arbres, et ils nous haïssaient ! Et nous leur avons rendu leur haine, nous avons riposté coup pour coup, pour chacun de nos morts nous en avons abattu cent. Nous avons combattu avec la hache et la torche...

Soudain Polleau se mit à glapir, les yeux exorbités fulgurant de rage, la figure grimaçante, de la bave aux coins des lèvres, ses deux mains crispées sur ses cheveux gris :

— Les arbres ! Les arbres maudits ! Des armées d'arbres qui nous envahissaient, nous assiégeaient, nous écrasaient ! Qui volaient nos champs comme autrefois ! Qui bâtissaient autour de nous leur forteresse comme jadis ils avaient construit les tours de pierre ! Avançant sournoisement, toujours plus près ! Des légions d'arbres ! D'arbres maudits ! Des armées maudites...

Mac Kay écoutait, complètement atterré. Il voyait devant lui un cœur cramoisi de haine. De la folie ! Mais il ne pouvait imaginer ce qui l'avait provoquée. Qu'y avait-il à la racine du mal ? Un instinct profond, hérité de lointains aïeux qui avaient haï la forêt car elle était le symbole de leurs maîtres, d'ancêtres dont le déferlement de haine avait submergé la vie verdoyante sur laquelle régnaient les nobles, et qu'ils protégeaient, comme un enfant négligé hait le préféré qui bénéficie de la tendresse et des cadeaux de ses parents ? Dans des esprits aussi dérangés, la chute d'un arbre, la giflle brutale d'une branche peuvent être assimilées à des actes délibérés ; la croissance naturelle de la forêt évoquer l'avance implacable d'un ennemi.

Et pourtant... le coup porté par le sapin quand le bouleau était

tombé avait bien été délibéré ! Et puis il y avait eu ces filles du bois...

— Prends patience, murmura à son père le fils valide en posant une main sur l'épaule du vieillard. Patience. Bientôt nous frapperons !

Polleau parut se calmer un peu.

— Nous pourrons en abattre cent, en abattre mille, souffla-t-il, ils reviendront par milliers. Mais qu'un de nous soit frappé... il ne revient jamais ! Ils ont le nombre et nous... nous avons le temps. Nous ne sommes plus que trois, et nous avons un peu de temps. Ils nous observent quand nous traversons la forêt, ils nous guettent pour nous faire trébucher, pour nous frapper, pour nous écraser ! Mais, monsieur, comme le dit Pierre, nous rendons coup pour coup. Nous nous attaquons au petit bois parce que là bat le cœur de la forêt. Là palpite sa vie secrète. Nous le savons, et vous aussi ! Nous le détruirons, et nous arracherons le cœur de la forêt, qui devra nous reconnaître pour maîtres !

— Les femmes ! cria soudain le fils debout. J'ai vu les filles du bois ! Les belles filles à la peau lumineuse qui invitent, et se moquent et disparaissent avant qu'on puisse les saisir.

— Les belles filles qui nous espionnent la nuit, derrière nos fenêtres, et qui se moquent, murmura le fils éborgné.

— Elles ne se moqueront plus ! hurla Polleau. Bientôt elles mourront, toutes ! Tous les arbres mourront ! Ils mourront !

Il saisit Mac Kay par les épaules et le secoua violemment.

— Allez le leur annoncer ! Allez leur dire qu'aujourd'hui même nous allons les détruire ! Dites-leur que c'est nous qui rions et nous moquerons quand l'hiver sera venu et que nous regarderons flamber leurs corps dans l'âtre, pour nous réchauffer ! Allez... Allez le leur dire !

Il fit pivoter Mac Kay, le poussa vers la porte, qu'il ouvrit, et le projeta de toute sa force sur les marches. Mac Kay faillit tomber. Derrière lui il entendit le plus grand des fils éclater de rire, et la porte claquer. Aveuglé par la rage, il remonta et frappa le battant de ses deux poings. Le fils rit de nouveau. Mac Kay tambourina de plus belle, en clamant des imprécations. Les trois hommes ne répondirent pas. Le désespoir finit par atténuer sa colère. Les arbres, pensa-t-il, pourraient l'aider, le conseiller, peut-être ? Il dévala les quelques marches et traversa lentement le champ, vers le petit bois.

Son pas devenait de plus en plus lourd, de plus en plus lent, à mesure qu'il approchait. Il avait échoué. Il n'était plus qu'un messenger apportant une sentence de mort. Les bouleaux étaient immobiles, leurs feuilles pendaient sans vie. Comme s'ils savaient déjà qu'il n'avait pas réussi. Il s'arrêta à l'orée du bois. Il consulta sa montre, fut quelque peu étonné de constater qu'il était déjà plus de midi, et soupira. Le

petit bois n'avait plus que quelques heures à vivre. Bientôt commencerait l'œuvre de destruction.

Mac Kay carra ses épaules et s'engagea sous les arbres. Un silence singulier régnait dans le petit bois. Et une profonde tristesse. Il sentait autour de lui une vie plongée dans l'affliction, refermée sur elle-même pour pleurer. Il s'avança dans le bois silencieux et chagrin jusqu'à l'endroit où l'arbre élancé à l'écorce d'argent se tenait près du sapin qui soutenait entre ses branches le bouleau abattu. Il posa ses mains sur l'écorce fraîche.

— Laissez-moi voir encore, murmura-t-il. Laissez-moi entendre ! Parlez-moi !

Rien ne lui répondit. Il insista, supplia encore. Le petit bois gardait le silence. Il s'y promena au hasard, chuchotant, priant. Les sveltes bouleaux restaient impassibles, mornes, laissant retomber leurs feuilles et leurs branches comme les bras et les mains de captives attendant avec résignation d'être livrées à leurs vainqueurs. Les sapins semblaient courbés comme des hommes désespérés tenant leur tête entre leurs mains. Son cœur se serra ; il partageait la douleur du petit bois, l'immense chagrin des arbres.

Quand, se demanda-t-il, Polleau allait-il frapper ? Il regarda de nouveau sa montre ; une heure s'était écoulée. Combien de temps Polleau allait-il encore attendre ? Il se laissa tomber sur la mousse, adossé à un tronc lisse.

Au même instant, comme pour répondre, il sentit trembler le tronc contre lequel il était adossé ; il sentit trembler tout le petit bois ; toutes les petites feuilles frémissaient.

Ahuri, Mac Kay se leva d'un bond. Sa raison lui affirmait que ce n'était que le vent et pourtant... il n'y avait pas de vent !

Et tandis qu'il était là, pétrifié, un immense soupir monta comme si une brise endeuillée soufflait sur les arbres et pourtant... il n'y avait pas de vent !

Le soupir s'enfla, accompagné maintenant de faibles gémissements.

— Ils arrivent ! Ils arrivent ! Adieu, mes sœurs ! Mes sœurs... adieu !

Mac Kay entendait nettement les mots chuchotés.

Il se mit à courir entre les arbres, jusqu'au sentier serpentant dans les champs vers l'ancien pavillon de chasse. Et tandis qu'il se hâtait le bois s'assombrit, comme si des ombres impalpables s'y réunissaient, comme si d'immenses ailes invisibles le recouvraient. Le frémissement du petit bois s'accrut ; des branches se cherchèrent, s'accrochèrent, se cramponnèrent ; et la plainte lugubre devint de plus en plus forte :

— Adieu, ma sœur ! Ma sœur, adieu !

Mac Kay déboucha brusquement dans le champ. Il vit approcher

Polleau et ses fils. Ils l'aperçurent, se mirent à rire et brandirent ironiquement leurs haches luisantes. Il recula, se tapit pour les attendre, toutes ses hypothèses raisonnables envolées, sentant monter en lui cette même rage qui, quelques heures plus tôt, l'avait poussé à tuer.

Ainsi tapi, il entendit monter de toutes les hauteurs boisées une clameur furieuse. De tous les coins, elle lui parvenait, rageuse, menaçante, comme les voix de légions d'arbres immenses rugissant dans les hurlements de la tempête. La clameur submergea Mac Kay, attisa sa colère et en fit jaillir des flammes.

Si les trois hommes l'entendirent, ils ne parurent pas y prendre garde. Ils avançaient posément, en se moquant de Mac Kay, en agitant leurs haches. Il se précipita à leur rencontre.

— Reculez ! hurla-t-il. Reculez ! Allez-vous-en, Polleau ! Je vous avertis !

— Il nous avertit, ricana Polleau. Pierre, Jean, vous l'entendez ? Il nous avertit !

Le bras du vieux paysan jaillit et sa main s'abattit sur l'épaule de Mac Kay et la serra comme un étau. D'une poussée brutale, il le projeta contre son fils valide, qui s'empara de lui, le fit pivoter et l'envoya tomber la tête la première dans un fourré à l'orée du bois.

Mac Kay se releva précipitamment, en hurlant comme un loup. La clameur de la forêt devenait plus stridente.

— Tue-le ! Tue-le ! rugissait-elle.

Le solide garçon avait levé sa hache. Il l'abattit sur le tronc d'un bouleau, et le fendit d'un seul coup. Mac Kay entendit monter un gémissement affreux, de tout le petit bois. Avant que la hache fût retirée du tronc, il se rua vers le bûcheron et lui porta un coup de poing en pleine figure. Le fils Polleau jura, trébucha, mais avant que Mac Kay puisse frapper encore il le saisit à bras-le-corps et l'étouffa entre ses bras musclés. Mac Kay se laissa aller mollement, et le garçon relâcha son étreinte. Aussitôt, Mac Kay lui échappa et son poing frappa de nouveau, tandis qu'il faisait un bond de côté pour éviter l'étau de ces bras redoutables. Mais le fils Polleau fut plus rapide et l'enlaça à nouveau. Cependant, tandis qu'il resserrait les bras, on entendit un grand craquement de bois et le bouleau que la hache avait frappé s'écroula. Il tomba juste derrière les deux hommes. Ses branches parurent se tendre pour saisir les chevilles du fils Polleau.

Il vacilla et tomba à la renverse, entraînant Mac Kay dans sa chute. Il frappa si rudement le sol qu'il relâcha son étreinte et de nouveau Mac Kay put se libérer. Il fut aussitôt debout, mais le garçon, aussi rapide que lui, repartit à l'attaque. Par deux fois, les poings de Mac Kay frappèrent au cœur avant que les longs bras le ressaisissent. Mais ils n'étaient plus aussi forts ; Mac Kay avait à présent la certitude

qu'ils étaient à égalité.

Ils luttèrent, enlacés, et tombèrent, et roulèrent sur eux-mêmes, bras et jambes enlacés, l'un et l'autre cherchant désespérément à libérer une main pour empoigner la gorge de l'adversaire. Polleau et son autre fils, le borgne, couraient autour d'eux, en criant des encouragements à Pierre mais n'osant pas frapper Mac Kay de crainte d'atteindre le garçon.

Et durant tout ce temps, Mac Kay entendait glapir le petit bois. Envolé le chagrin, disparue la triste résignation. Le bois vivait et rageait. Il vit les arbres se secouer et se pencher comme si un ouragan les tordait. Vaguement, il s'aperçut que les trois hommes n'avaient rien entendu, rien vu ; tout aussi vaguement, il se demanda pourquoi.

— Tue-le ! criait le petit bois, sans pouvoir couvrir le rugissement de l'immense forêt.

— Tue-le ! Tue-le ! clamait-elle.

Il sentit plus qu'il ne vit deux silhouettes indistinctes, les ombres d'hommes basanés revêtus d'armures vertes qui se penchaient sur lui tandis qu'il roulait et se débattait.

— Tue-le ! chuchotèrent-ils. Fais couler son sang ! Tue-le ! Fais couler son sang !

Il parvint à arracher une de ses mains à l'étreinte du fils Polleau. Aussitôt il sentit dans sa paume la garde d'un couteau.

— Tue-le ! chuchotèrent les hommes ombreux.

— Tue-le ! glapit le petit bois.

— Tue-le ! tonna la forêt.

Le bras libéré de Mac Kay s'éleva et retomba, plongeant la lame dans la gorge du fils Polleau. Il perçut un sanglot étouffé, entendit Polleau hurler, sentit sur sa figure et sa main un flot de sang chaud, renifla son odeur acre et salée. Les bras qui l'étreignaient retombèrent ; il se releva.

Comme si le sang avait été un charme, les hommes ombreux bondirent de l'immatérialité dans la substance. L'un d'eux se rua sur l'homme que Mac Kay avait égorgé, l'autre se jeta sur le père Polleau. Le fils éborgné tourna les talons et s'enfuit en hurlant de terreur. Une fille blanche surgit de l'ombre, s'abattit à ses pieds, lui saisit les chevilles et le fit tomber. Une autre fille apparut et puis une autre qui se jetèrent sur lui. Ses cris de peur devinrent des hurlements de douleur ; et puis se turent brusquement.

Maintenant, Mac Kay ne voyait plus aucun des trois hommes, ni Polleau ni ses fils, car les hommes en vert et les filles blanches les recouvraient !

Pétrifié, il contempla ses mains rougies. Le rugissement de la forêt s'était transformé en un chant triomphal. Le petit bois était fou de joie. Les arbres devenaient de légers fantômes dressés dans

l'atmosphère de pâle émeraude, comme ils l'avaient été quand Mac Kay avait été enveloppé la première fois dans cette verte sorcellerie. Et tout autour de lui tournaient et dansaient les sveltes filles du bois à la blancheur scintillante.

Elles l'entourèrent, en chantant de leurs voix douces d'oiseaux. Il aperçut, au-delà de la ronde joyeuse, la femme des piliers de brume dont les baisers avaient fait courir un feu vert dans ses veines. Elle lui tendait les bras, ses étranges yeux écartés exprimaient l'extase, son corps laiteux luisait comme un clair de lune, ses lèvres rouges entrouvertes lui souriaient, comme un calice écarlate empli de la promesse de bonheurs ineffables. La ronde se brisa, les danseuses s'écartèrent pour la laisser passer.

Brusquement, un sentiment d'horreur envahit Mac Kay. Ce n'était pas cette femme superbe ni ses sœurs en liesse qui l'épouvantaient, mais lui-même.

Il avait tué ! Et la blessure que la guerre avait causée à son âme, la blessure qu'il croyait guérie venait de se rouvrir.

Il se précipita contre le cercle brisé, il écarta la femme scintillante avec ses mains ensanglantées et courut en sanglotant vers le lac. Les chants se turent. Il entendit de petits cris tendres, suppliants ; des cris plaintifs ; des voix douces qui cherchaient à le retenir. Derrière lui, il perçut le son de petits pas précipités, légers comme les feuilles d'automne tombant sur la mousse.

Mac Kay courut de plus belle. Les arbres s'espacèrent, la rive était devant lui. Il entendit la plus belle des filles l'appeler, sentit sa main sur son épaule. Il n'y prit pas garde. Il traversa en deux bonds la plage étroite, poussa sa barque dans l'eau et s'y jeta.

Pendant un long moment il y resta allongé, secoué de sanglots ; puis il se redressa, saisit les avirons. Il se retourna vers la rive, dont il s'était écarté d'une dizaine de mètres. La femme se tenait à l'orée du petit bois et le contemplait de ses grands yeux sagaces emplis de pitié. Derrière elle, se pressaient les visages blancs de ses sœurs, les figures sombres des hommes en vert.

— Reviens ! murmura la femme en tendant ses bras frêles.

Mac Kay hésita. Sous ce doux regard pitoyable son horreur s'évaporait. Il amorça un demi-tour. Son regard tomba alors sur ses mains ensanglantées et la panique le reprit. Il n'avait plus qu'une idée, fuir ce lieu. Fuir l'endroit où gisait le fils de Polleau, la gorge déchiquetée, mettre l'étendue du lac entre ce cadavre et lui.

Tête basse, Mac Kay se courba sur les avirons et rama de toutes ses forces. Quand il leva les yeux, un rideau de brume lui cachait la rive. Lui cachait le petit bois d'où aucun son ne lui parvenait plus. Il regarda derrière lui, vers l'auberge. Le brouillard flottait aussi de ce côté et la dissimulait.

Mac Kay fut soulagé d'être ainsi caché des vivants et des morts par ces voiles de vapeur. Épuisé, il se laissa glisser sous les bancs de la barque. Au bout d'un moment il se pencha par-dessus le plat-bord et, en frémissant, il lava le sang de ses mains. Il frotta le manche des rames, où ses mains avaient laissé des traces rouges. Il déchira la doublure de sa veste, la trempa dans le lac et se lava la figure. Puis il attacha solidement la veste souillée avec la doublure autour de la pierre d'ancre et jeta le tout au fond du lac. Il y avait aussi un peu de sang sur sa chemise, mais il ne pouvait guère l'ôter.

Pendant un moment il rama au hasard, trouvant dans cet exercice un palliatif à la maladie de son âme. Son esprit engourdi se remit à fonctionner, il analysa sa situation, il chercha un moyen d'affronter l'avenir, de se sauver.

Que devrait-il faire ? Avouer qu'il avait tué le fils Polleau ? Quel mobile pourrait-il invoquer ? Quelle raison pourrait-il donner à son geste sinon que l'homme s'apprêtait à abattre quelques arbres, des arbres qui appartenaient à son père et dont il avait le droit de faire ce qu'il voulait ?

Et s'il parlait de la femme du bois, des filles du bois, des ombres de leurs verts cavaliers qui l'avaient aidé lui-même... qui le croirait ?

On le tiendrait pour fou, complètement fou, comme il commençait à le penser lui-même.

Non, personne ne le croirait. Personne ! Et d'ailleurs, une confession ne rendrait pas la vie à celui qu'il avait tué. Non, il n'avouerait rien !

Mais... une autre pensée lui vint ! N'allait-il pas être... accusé ? Qu'était-il arrivé au juste au vieux Polleau et à son autre fils ? Mac Kay avait supposé tout naturellement qu'ils étaient morts ; morts sous l'amoncellement de ces corps blancs et sombres. Mais avaient-ils péri ? Tant qu'il avait été envoûté par la magie verte il n'en avait pas douté... sinon pourquoi le petit bois aurait-il explosé de joie, pourquoi la forêt aurait-elle lancé son chant triomphant ?

Étaient-ils morts, Polleau et ce fils borgne ? Il se souvint nettement qu'ils n'avaient pas entendu comme lui, pas vu comme lui. Pour eux, Mac Kay et son adversaire n'avaient été que deux hommes luttant dans un bois ; rien de plus... jusqu'à la fin ! La fin ? N'avaient-ils pas vu davantage, même alors ?

Non, le seul fait réel c'était qu'il avait égorgé un des fils de Polleau. C'était la seule vérité intangible. Il avait lavé de ses mains et de sa figure le sang de cet homme.

Tout le reste n'était sans doute qu'un mirage, mais une chose était vraie. Il avait tué ce garçon !

Du remords ? Il avait cru en éprouver. Il savait maintenant qu'il ne regrettait rien ; qu'il n'avait pas l'ombre d'un remords. C'était la

panique qui l'avait secoué, la panique qui l'avait fait fuir, la réaction après la bataille, les échos de la guerre. Ce qu'il avait fait, cette... exécution se justifiait. De quel droit ces hommes voulaient-ils détruire le petit bois, exterminer sa beauté ?

Aucun remords ! Il était heureux d'avoir tué !

À ce moment-là, Mac Kay aurait de bon cœur fait pivoter sa barque et fait force de rames pour aller boire le calice cramoisi des lèvres de la femme du bois. Mais le brouillard s'épaississait. Il s'aperçut qu'il était tout près de l'embarcadère de l'auberge. Il n'y avait personne en vue. Il était temps d'effacer de sa chemise ces taches accusatrices. Ensuite...

Rapidement il aborda, amarra l'esquif, et monta dans sa chambre sans être vu. Il s'enferma et commença à se déshabiller. Mais alors le sommeil le submergea comme une vague et le jeta, inconscient, sur son lit.

Un coup frappé à la porte réveilla Mac Kay, et la voix de l'aubergiste lui annonça que le dîner était servi. Il marmonna une réponse et tandis que les pas du vieil homme s'éloignaient il se leva. Son regard tomba sur sa chemise et sur les taches à présent d'un brun rouillé. Perplexe, il les examina pendant quelques instants, et puis la mémoire lui revint.

Il alla à sa fenêtre. Le soir tombait. Le vent se levait et les arbres chantaient, toutes leurs petites feuilles dansaient ; la forêt fredonnait de joyeuses vêpres. Disparu le malaise, envolés le trouble secret et la peur. La forêt était calme, et elle était heureuse.

Il chercha le petit bois dans le crépuscule. Ses demoiselles dansaient légèrement à la brise, penchant leurs capuches feuillues, soulevant le bord de leur robe de feuilles. À côté d'elles marchaient les verts troubadours, agitant sans souci leurs bras aux aiguilles sombres. Le petit bois était gai, aussi gai que le jour où sa beauté l'avait attiré.

Mac Kay se déshabilla, cacha la chemise tachée dans sa malle, fit sa toilette et enfila des vêtements propres, puis il descendit dîner. Il mangea de fort bon appétit. De temps en temps il s'étonnait vaguement de n'éprouver aucun regret, aucun chagrin pour l'homme qu'il avait tué. Il était bien près de penser qu'il avait rêvé, tant il était indifférent. Il avait même cessé de craindre d'être découvert et accusé.

Son esprit était paisible ; il entendait la forêt lui chanter qu'il n'avait rien à redouter ; et quand il alla s'asseoir un moment sur son balcon, cette nuit-là, une grande paix l'envahit. Le murmure de la forêt le berça et il dormit d'un sommeil sans rêves.

Le lendemain, Mac Kay ne s'écarta guère de l'auberge. Le petit bois dansait joyeusement et lui faisait signe, mais il résista à ses appels. Quelque chose lui soufflait d'attendre, de laisser l'étendue du lac entre le bois et lui tant que l'on n'aurait pas appris ce qui gisait là-

bas. Et la sensation de paix ne l'abandonnait pas.

Seul l'aubergiste parut s'inquiéter, au fil des heures. Il descendit plusieurs fois à l'embarcadère, pour chercher à voir la rive d'en face.

— C'est bizarre, dit-il enfin à Mac Kay tandis que le soleil plongeait derrière les sommets. Polleau devait venir me voir aujourd'hui. Il est toujours de parole. Et s'il avait été empêché, il m'aurait envoyé un de ses fils.

Mac Kay hocha la tête avec insouciance.

— Il y a autre chose que je ne comprends pas, poursuivit le vieil homme. Je n'ai pas vu monter de fumée du pavillon, de toute la journée. C'est comme s'ils étaient partis.

— Où pourraient-ils être allés ? demanda Mac Kay d'une voix indifférente.

— Je ne sais pas. Ça m'inquiète, monsieur. Le vieux Polleau n'est guère sympathique, c'est vrai, mais c'est mon voisin. Ils ont peut-être eu un accident...

— S'il était arrivé quelque chose, ils vous l'auraient fait savoir, je suppose.

— Peut-être mais... Ma foi, s'il ne vient pas demain et si je ne vois pas de fumée j'irai y voir.

Le cœur de Mac Kay se serra un peu... Le lendemain il saurait, avec certitude, ce qui s'était réellement passé dans le petit bois.

— Je vous le conseille, dit-il. Il ne faudrait pas attendre trop longtemps. Après tout... des accidents peuvent arriver.

— Vous viendrez avec moi, monsieur ? demanda l'aubergiste.

« Non ! chuchota une petite voix à l'esprit de Mac Kay. Non ! N'y va pas ! »

— Désolé, répondit-il, mais j'ai du travail. Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à renvoyer votre homme et je viendrai.

Cette nuit encore, il dormit d'un sommeil sans rêves, mollement bercé par les murmures tendres de la forêt.

La matinée se passa sans que l'on puisse apercevoir un signe de vie sur la rive opposée. Une heure après midi, Mac Kay vit le vieil aubergiste et son domestique partir en barque pour traverser le lac. Soudain, ses craintes lui revinrent, sa sérénité fut détruite. Fébrilement, il prit ses jumelles et les braqua sur la barque, et suivit des yeux les deux hommes jusqu'à ce qu'ils eurent abordé et sauté à terre et monté vers le petit bois. Son cœur battait douloureusement, il avait les mains moites et les lèvres sèches. Il examina la rive, en se demandant ce qu'ils pouvaient faire dans le bois. Ils devaient y être depuis une heure ! Qu'avaient-ils trouvé ? Il consulta sa montre et réprima un sursaut. Un quart d'heure à peine s'était écoulé.

Lentement, les secondes passèrent. Et ce fut bien une heure plus tard qu'il les vit surgir et pousser la barque dans l'eau. La gorge sèche,

les tempes bourdonnantes, il s'efforça de se ressaisir et descendit d'un pas nonchalant vers l'embarcadère.

— Tout va bien ? cria-t-il quand la barque approcha.

Les deux hommes ne répondirent pas mais quand l'embarcation cogna l'appontement ils levèrent les yeux vers lui et leur expression était à la fois perplexe et horrifiée.

— Ils sont morts, monsieur, murmura enfin l'aubergiste. Polleau et ses deux fils, ils ont été tués tous les trois !

Le corps de Mac Kay fit un bond terrible, et il fut saisi de vertige.

— Morts ! s'exclama-t-il. Mais qu'est-ce qui les a tués ?

— Les arbres, bien sûr, répliqua le vieil homme et Mac Kay eut l'impression qu'il le regardait d'un air bizarre. Les arbres les ont tués, monsieur. Nous avons remonté le petit sentier, dans le bois, et vers l'autre extrémité nous avons vu qu'il était bloqué par des arbres abattus. Des mouches bourdonnaient tout autour de ces arbres, monsieur, alors nous avons regardé là-dessous. Ils étaient là tous les trois, Polleau et ses garçons. Un sapin s'était abattu sur Polleau et lui avait défoncé la poitrine. Nous avons trouvé un autre gamin sous des bouleaux et un sapin. Les arbres lui avaient rompu l'échine, et arraché un œil, mais ça, l'œil, c'était une blessure plus ancienne...

— Il a dû y avoir un coup de vent, hasarda le domestique. Mais par ici on n'a jamais point vu de vent qui déracinait les arbres comme ça. Et y avait pas d'autres arbres abattus, à part ceux qui étaient entassés sur eux trois. Et je vous jure, monsieur, on aurait dit qu'ils avaient bondi du sol ! Comme s'ils leur avaient sauté dessus. Ou comme si des géants les avaient déracinés pour en faire des massues. Ils n'étaient pas cassés, on voyait toutes leurs racines...

— Mais... l'autre fils ? Polleau avait bien deux fils ? demanda Mac Kay sans parvenir à maîtriser le frémissement de sa voix.

— Pierre, répondit l'aubergiste et, encore une fois, Mac Kay eut l'impression que l'homme le considérait d'un air bizarre. Lui, il était couché sous un grand sapin. Il avait été égorgé.

— Égorgé ! murmura Mac Kay.

Son couteau ! Le couteau que lui avaient glissé dans la main les formes indistinctes !

— Sa gorge était tranchée et déchiquetée, reprit l'aubergiste. Et dans la blessure, il y avait encore un morceau de la branche cassée qui avait fait le coup. Une branche brisée, monsieur, pointue et aiguë comme un couteau. Elle a dû frapper Pierre au moment où le sapin s'écroulait, et s'enfoncer dans son gosier... en se brisant.

Frappé de stupeur, les pensées tourbillonnant follement dans sa tête, Mac Kay murmura d'une voix blanche :

— Vous dites... une branche brisée ?

— Parfaitement, monsieur, assura l'aubergiste en le regardant

dans les yeux. C'était bien visible, ce qui a dû se passer... Jacques, reprit-il en se tournant vers son domestique, remonte à la maison, j'ai plus besoin de toi.

Il suivit des yeux l'homme qui s'éloignait puis, baissant la voix, il souffla à Mac Kay :

— Ce n'est pas si simple, monsieur. Car dans la main de Pierre j'ai trouvé... ceci.

Il plongea une main dans sa poche et en tira un bouton duquel pendait un morceau d'étoffe. Le bouton et le tissu avaient appartenu à la veste ensanglantée que Mac Kay avait jetée au fond du lac ; ils avaient dû être arrachés au cours de la lutte par le fils Polleau !

Mac Kay voulut parler mais le vieil homme leva la main, la retourna. Le bouton avec le bout de tissu tombèrent dans l'eau et une petite vague les emporta. Les deux hommes regardèrent flotter le bouton, sans un mot, attendant qu'il disparaisse.

— Ne me dites rien, monsieur, déclara l'aubergiste. Polleau était un homme dur, et ses garçons l'étaient aussi. Les arbres les haïssaient. Les arbres les ont tués. Et maintenant les arbres sont heureux. C'est tout. Quant au... souvenir, il a disparu. J'ai oublié que je l'ai trouvé. Seulement je crois que vous aussi, monsieur, vous devriez disparaître.

Dans la nuit, Mac Kay fit ses bagages. Quand le jour se leva il était à sa fenêtre et contemplait le petit bois. Il s'éveillait, tout là-bas, semblait s'étirer avec grâce comme de jeunes demoiselles encore ensommeillées. Il savoura sa beauté, pour la dernière fois, et lui fit un signe d'adieu.

Mac Kay déjeuna de bon cœur. Il s'installa au volant de son automobile, mit le moteur en marche. Le vieil aubergiste et sa femme vinrent lui souhaiter un bon voyage. Ils étaient pleins de sollicitude affectueuse mais dans le regard du vieil homme il y avait comme de la perplexité, et une certaine crainte respectueuse.

La route traversait la forêt sombre et dense. Bientôt, l'auberge et le lac disparurent, loin derrière lui.

Mac Kay conduisait en chantant, accompagné par le doux bruissement des feuilles, le chant léger des aiguilles de pin frémissantes, la voix de la forêt, tendre, amicale, caressante ; la forêt, en cadeau d'adieu, lui faisait royalement don de sa paix, de son bonheur, de sa force.

(Traduit par France-Marie Watkins.)

Le dernier poète et les robots

C'est à plus de quinze cents mètres sous terre, dans une caverne creusée à même le roc – comme cent autres, plus ou moins vastes – que le Russe Narodny avait installé son laboratoire. De ce royaume, il était le seul maître. Dans certaines cavernes, brillaient des guirlandes de petits soleils ; dans d'autres, des lunes en réduction croissaient et décroissaient au-dessus de la terre. Il y en avait une où régnait une aube perpétuelle, baignant de rosée des plates-bandes de violettes, de lis et de roses ; une autre encore, où des couchers de soleil pourpres, consacrés par le sang du jour immolé, s'assombrissaient peu à peu et mouraient enfin pour renaître derrière les rideaux étincelants de l'aurore nouvelle. Quant à la plus grande de toutes, large de quinze kilomètres d'un flanc à l'autre, elle abritait des arbres en fleurs, et d'autres chargés de fruits dont l'homme avait perdu le souvenir depuis de nombreuses générations. Au-dessus de l'immense verger brillait un globe semblable au soleil ; des nuages charriaient des rideaux de pluie pour arroser les arbres, et un tonnerre miniature grondait au gré de Narodny.

Narodny était un poète – le dernier poète. Il n'écrivait pas ses poèmes à l'aide de mots, mais de couleurs, de sons, de visions matérialisées. C'était aussi un grand savant – le plus grand, sans aucun doute, dans le domaine qui lui était propre. Trente ans plus tôt, le Conseil scientifique de Russie s'était demandé s'il valait mieux lui accorder l'autorisation d'absence qu'il avait sollicitée, ou bien l'éliminer. On savait Narodny en marge des théories officielles, mais sans soupçonner le danger que représentait son anticonformisme. Sinon, on ne l'aurait jamais relâché au terme d'une longue délibération. Il ne faut pas oublier que de toutes les nations, la Russie était, à cette époque, celle où la mécanisation était la plus développée, celle où les robots étaient les plus nombreux.

Narodny ne haïssait pas la mécanisation. Elle le laissait indifférent. Comme tous les êtres véritablement intelligents, il ne haïssait rien. Mais il ne manifestait aucun intérêt, non plus, pour la civilisation que l'homme avait créée, et au sein de laquelle il était né. Il ne se sentait aucun lien de parenté avec l'espèce humaine. Physiquement, bien sûr, il y appartenait. Mais pas en esprit. Comme Loeb, mille ans avant lui, il assimilait l'homme à une sorte de demi-singe à moitié fou qui mettait tout en œuvre pour préparer son propre suicide. De temps à autre, surgissait de cet océan de démente et de médiocrité, une vague qu'éclairait, pendant un instant, la lumière de la vérité. Mais cette vague retombait vite, et la lumière disparaissait,

noyée dans un abîme de stupidité. Narodny savait qu'il était une de ces vagues.

Il était parti, et tout le monde l'avait perdu de vue. En quelques années, il était oublié. Quinze ans après sa disparition, inconnu de tous et sous un autre nom, il débarquait en Amérique et se rendait possesseur de cinq cents hectares de terrain, dans une région autrefois connue sous le nom de Westchester. Il avait choisi cet endroit parmi dix autres possibilités, car ses recherches avaient démontré que c'était, de tous les points du globe, celui où les tremblements de terre et autres désordres sismiques étaient les moins à craindre. L'ancien propriétaire du terrain avait dû être assez fantasque, probablement très attaché au passé – comme Narodny qui, pourtant, n'aurait jamais pensé à se définir ainsi. En tout cas, au lieu d'ériger une maison de verre aux murs obliques comme il était d'usage au ^{XXX}^e siècle, cet homme avait reconstruit une vieille maison aux pierres branlantes du ^{XIX}^e siècle. Peu de gens vivaient en pleine nature, à cette époque ; la majorité d'entre eux s'étaient réfugiés dans les villes-états. New York, qui s'était boursoufflée au fil des années, ressemblait à un ventre obèse gonflé d'êtres humains, mais restait à une distance respectable. Autour de la maison, s'étendait la forêt.

Une semaine après l'installation de Narodny, les arbres qui se trouvaient devant la maison avaient littéralement fondu, laissant une clairière de deux hectares. Jamais le sol n'eût été aussi lisse si on les avait abattus. En fait, ils semblaient s'être désintégrés. Plus tard, cette même nuit, un grand aéronef avait fait son apparition, sur ce terrain – instantanément, comme s'il avait surgi d'une autre dimension. Il avait la forme d'une fusée, mais ne faisait aucun bruit. Et aussitôt, un étrange brouillard était tombé, dissimulant l'aéronef et la maison. Si l'on avait pu percer la brume, on aurait distingué un large tunnel reliant la porte du cylindre pressurisé à celle de la maison. Et, dans ce tunnel, sortant de l'aéronef, apparurent des silhouettes encapuchonnées, au nombre de dix, qui furent accueillies par Narodny. La porte de la vieille maison se referma derrière elles.

Un peu plus tard, en compagnie de Narodny, elles retournèrent à l'aéronef dont une porte s'ouvrit bientôt, laissant passer une petite voiture plate. Le véhicule portait un mécanisme constitué de cônes de cristal, de tailles croissantes, entourant un cône central haut d'environ un mètre vingt. Les cônes reposaient sur une base épaisse d'un matériau vitreux, qui contenait une substance verte et lumineuse en perpétuel mouvement. Son rayonnement ne parvenait pas à transpercer le matériau qui l'emprisonnait, mais elle semblait s'y efforcer sans cesse, comme pour trouver une issue, avec une énergie prodigieuse. Pendant des heures, l'étrange brouillard stagna. À quarante mille mètres d'altitude, aux confins extrêmes de la

stratosphère, se forma un nuage qui scintillait faiblement, telle une condensation de poussière cosmique. Et juste avant l'aube, la colline rocheuse située derrière la maison se volatilisa, comme un rideau tiré dévoilant un immense tunnel. Cinq hommes sortirent de la maison et montèrent dans l'aéronef. Celui-ci décolla sans bruit, s'introduisit dans le trou béant et disparut. Il y eut une sorte de chuintement, et quand il cessa, la colline était entière de nouveau. Les roches avaient été rassemblées, obstruant la cavité comme un rideau que l'on ferme, et des blocs de pierre parsemaient la surface de la colline comme auparavant. Le sommet présentait bien, maintenant, une partie légèrement concave, mais personne ne s'en aperçut.

Pendant deux semaines, le nuage scintillant qui flottait toujours, très haut, dans la stratosphère, fit l'objet de nombreuses observations et de commentaires oiseux. Puis il disparut. Les cavernes de Narodny étaient terminées.

La première moitié de la roche, dans laquelle elles avaient été creusées, s'était envolée avec ce nuage scintillant. La seconde, réduite à sa forme primaire d'énergie pure, fut stockée dans des blocs de ce matériau vitreux qui supportait les cônes, et à l'intérieur de ces réceptacles, elle se déplaçait toujours avec la même énergie, suggérant une force phénoménale. Et il s'agissait bien d'une énergie, dont la puissance défiait l'imagination ; c'était elle qui avait permis la création des soleils et des lunes miniatures, qui actionnait les étranges mécanismes capables de réguler la pression dans les cavernes, les approvisionner en air, créer la pluie et faire du royaume de Narodny, à quinze cents mètres sous terre, le Paradis de la poésie, de la musique, des couleurs et des formes conçues par le cerveau du Russe et réalisées à l'aide de ses disciples.

De ces dix-là, il n'est guère besoin de parler davantage. Narodny était leur Maître. Mais trois d'entre eux, comme lui, étaient Russes ; et deux autres, Chinois. Parmi les cinq autres, on comptait trois femmes : une dont les ancêtres étaient allemands, une Basque, et une Eurasiennne. Enfin, un Hindou dont l'arbre généalogique remontait jusqu'à la lignée de Gautama ; et un Juif appartenant à celle de Salomon.

Tous partageaient avec Narodny son indifférence envers le monde des hommes, sa conception de la vie ; et chacun d'eux vivait dans son propre Éden, dans l'une des cent cavernes, sauf lorsqu'ils se consacraient à un projet commun. Pour eux, le temps ne signifiait rien. Leurs recherches et leurs découvertes n'étaient destinées qu'à leur seul usage, à leur seul plaisir. S'ils les avaient données au monde extérieur, ces inventions n'auraient servi qu'à alimenter la guerre entre les hommes aux quatre coins du globe, ou bien encore les conflits qui opposaient les terriens aux habitants des autres planètes.

Pourquoi hâter le suicide de l'humanité ? Non que Narodny et ses disciples eussent éprouvé le moindre regret au spectacle de l'éclipsé de l'espèce humaine. Mais pourquoi se donner la peine de la précipiter ? Le temps ne signifiait rien pour eux, parce qu'ils pourraient vivre – à moins d'un accident – aussi longtemps qu'ils le désiraient. Et tant qu'il y aurait des roches sur la planète, Narodny pourrait les convertir en énergie pour faire vivre son paradis – ou en créer d'autres.

La vieille maison commença à se lézarder, à s'effriter. Elle tomba en ruines – beaucoup plus vite qu'elle ne l'aurait fait sous la seule action des éléments. Puis des arbres poussèrent parmi les vestiges de ses fondations ; et le terrain qui avait été défriché d'une si étrange façon fut envahi, à son tour, par la végétation. En l'espace de quelques années, la propriété de Narodny devint un bois touffu où régnait le silence, troublé seulement par le chant des oiseaux, qui avaient trouvé là un sanctuaire, et, de temps à autre, le rugissement d'une fusée traversant l'atmosphère.

Mais au cœur de la terre, à l'intérieur des cavernes, régnaient la musique et les chansons, la joie et la beauté. Des nymphes diaphanes faisaient la ronde sous les lunes miniatures, tandis que Pan jouait de la flûte. Des moissonneurs antiques faisaient ripaille sous les minuscules soleils. Les raisins mûrissaient, et l'on en tirait un vin vermeil que buvaient les Bacchantes, avant de tomber enfin, endormies, entre les bras des faunes et des satyres. Des oréades dansaient sous la pâle clarté des arcs de lune, et parfois, des centaures tournaient en rond en martelant la mousse de leurs sabots, au rythme d'une danse archaïque. La vieille Terre vivait de nouveau.

Narodny écoutait Alexandre, dans son ivresse, tenir à Thaïs des propos exaltés, parmi les splendeurs de Persépolis, qu'il venait de conquérir. Il entendait crépiter l'incendie qui détruisait la ville pour satisfaire le caprice de la courtisane. Il assistait au siège de Troie, et comptait avec Homère les navires achéens échoués sur la grève devant les murs de la ville. Avec Hérodote, il contemplait les tribus qui marchaient derrière Xerxès : les Caspiens aux capes de peaux, armés d'arcs de bambou ; les Ethiopiens, vêtus de peaux de léopards, aux lances en corne d'antilope ; les Libyens, habillés de cuir, et leurs javelots durcis au feu ; les Thraciens, qui portaient sur leur tête celle d'un renard ; les Moschiens et leurs casques de bois ; les Cabaliens coiffés de crânes humains. Sous les yeux de Narodny se déroulaient de nouveau les mystères d'Eleusis et d'Osiris, et il regardait les femmes de Thrace mettre en pièces Orphée, le premier des grands musiciens. Selon son bon vouloir, il pouvait assister à l'ascension et à la chute de l'empire des Aztèques, ou de celui des Incas ; à l'assassinat de Jules César sur les marches du Sénat ; à la bataille d'Azincourt ; à l'attaque des Américains au bois de Belleau. Ses machines aux formes étranges

pouvaient faire revivre pour lui tous les textes jamais écrits – qu'ils fussent signés par des historiens, des philosophes, des poètes ou des savants – transformant leurs mots en des apparitions aussi tangibles que des êtres vivants.

Narodny était le dernier et le plus grand des poètes – mais aussi le dernier et le plus grand des musiciens. Il savait ressusciter les chants de l'ancienne Égypte, et ceux, plus anciens encore, de la cité d'Ur ; les mélodies bucoliques nées de l'âme de Moussorsky, les harmonies conçues par Beethoven malgré sa surdité ; les chants et les rhapsodies jaillis du cœur de Chopin. Narodny savait faire plus que ranimer les musiques du passé. Il était le Maître du son. Pour lui, la musique des sphères était réelle. Il savait capter le rayonnement des étoiles et des planètes pour en tisser une symphonie. Ou transformer les rayons du soleil en accords éblouissants qu'aucun orchestre terrestre n'avait jamais exprimés. Quant à la musique d'argent de la lune – la douce musique de la lune de printemps, la musique riche et profonde de la lune des moissons, la musique frêle et cristalline de la lune d'hiver, avec ses arpèges de météores – il en tirait des accords qu'aucune oreille humaine n'avait jamais entendus.

C'est ainsi que Narodny, le dernier et le plus grand des poètes, des musiciens, des artistes – et à sa manière quasi inhumaine, le plus grand des savants – vivait dans ses cavernes avec les dix personnes qu'il avait choisies. Et, en accord avec elles, il préférait abandonner la surface du globe et tous ses habitants à un enfer négativiste...

... À moins qu'il n'y survienne des événements capables de menacer son propre paradis !

Conscient qu'un tel danger était possible, il avait conçu des appareils, dont la fonction était de retransmettre, par l'image et par le son, ce qui se passait à la surface de la Terre. De temps à autre, Narodny et ses disciples puisaient dans ce spectacle une source de distractions.

Or, il se trouva que, la nuit même où le Manipulateur d'Espace avait frappé son coup mortel – anéantissant les vaisseaux de l'espace, et propulsant dans une autre dimension une partie du grand cratère de Copernic

— Narodny tissait les rayons de la lune, de Jupiter et de Saturne pour en tirer les accords de la *Sonate au Clair de Lune*, de Beethoven. La lune était dans son premier quartier, Jupiter à la pointe de l'une de ses cornes, et Saturne semblait suspendu sous son arc comme un pendule. Avant peu, Orion traverserait les cieux, et Regulus la Brillante, puis Aldébaran la Rouge, l'Œil du Taureau, fourniraient à Narodny de nouveaux accords de lumière stellaire transmués en sonorités nouvelles.

Mais soudain, les sons entremêlés furent déchiquetés – d'une

manière horrible. Une dissonance dévastatrice et indescriptible envahit la caverne. Sous le choc, les nymphes qui dansaient langoureusement frémirent comme des spectres de brume sous une rafale subite et disparurent aussitôt. Les lunes miniatures s'enflammèrent, puis cessèrent de briller. Les machines musicales se turent. Et Narodny s'effondra, comme fauché net.

Au bout d'un moment, les lunes miniatures se mirent à briller de nouveau, mais faiblement ; et des machines sortit une musique brisée, disloquée. Narodny s'ébroua et se redressa, son visage mince aux pommettes saillantes plus satanique que jamais. Chacun de ses nerfs était comme anesthésié ; puis, lorsque la vie revint en eux la douleur s'y insinua, envahissant tout son corps. Immobile, Narodny combattit la souffrance, attendant d'avoir la force de demander de l'aide. Ce fut l'un des deux Chinois qui lui répondit et bientôt Narodny eut recouvré toutes ses facultés.

— Il s'agit d'une perturbation spatiale, Lao, déclara-t-il. Et je n'en ai jamais connu d'aussi violentes. Elle nous est parvenue grâce aux rayons lunaires ; de cela, je suis sûr. Allons observer la lune.

Ils se rendirent dans une autre caverne et s'installèrent devant un immense écran de télévision. Après quelques réglages, la lune y apparut, grossissant rapidement comme si elle fondait sur eux. Puis sur l'écran se dessina un vaisseau spatial en route vers la Terre. Les deux hommes braquèrent sur lui leur appareil qui, transperçant les parois du métal, leur permit d'en voir l'intérieur. Fouillant le vaisseau du regard, ils parvinrent à la cabine de pilotage où se trouvaient Bartholomew, James Tarvish et Martin, pour qui la Terre grossissait de minute en minute dans l'espace. Narodny et le Chinois observèrent les trois hommes, lisant leurs paroles sur leurs lèvres. Tarvish disait :

— Où pouvons-nous atterrir, Martin ? Partout, les robots guetteront notre arrivée. Ils veilleront à ce que nous soyons détruits avant d'avoir pu lancer notre message d'avertissement au monde. Ce sont eux, et non pas les gouvernements humains qui détiennent les rênes du pouvoir – il ne leur sera donc pas difficile de nous faire capturer dès que nous aurons touché terre. Et si nous parvenions à leur échapper, et à rassembler des hommes autour de nous, alors, cela nous mènerait à la guerre civile. Même si nous devions en sortir vainqueurs, cette guerre entraînerait un retard fatal dans la construction de la flotte spatiale.

— Il faut que nous atterrissions sans encombre, répondit Martin. Nous devons échapper aux robots, trouver de l'aide pour les maîtriser ou les détruire. Bon sang, Tarvish, tu as vu ce qu'est capable de faire ce démon qu'on appelle le Fléau de l'Espace. Il a expédié le flanc du cratère hors de notre dimension, aussi facilement qu'un gosse jetterait un caillou dans une mare !

— Il pourrait prendre la Terre, acquiesça Bartholomew, et la réduire en miettes...

Narodny et Lao échangèrent un regard.

— Cela suffit, dit Narodny. Nous en savons assez.

Le Chinois hocha la tête.

— D'après mon estimation, reprit Narodny, ils atteindront la Terre dans quatre heures. (Lao acquiesça de nouveau.) Nous allons leur parler, Lao ; pourtant, je croyais bien que nous en avions terminé avec l'humanité. Mais je n'aime pas cet être qu'ils appellent si bizarrement le Fléau de l'Espace – ni le caillou qu'il a lancé dans ma musique.

Les deux hommes installèrent un second écran, plus petit, devant le premier. Ils l'orientèrent vers le vaisseau qui traversait l'espace, et se postèrent devant lui. Le petit écran scintilla, traversé par des spirales tourbillonnantes d'une luminescence bleu pâle. Puis les spirales se rassemblèrent pour devenir un vaste cône qui traversa l'espace, de plus en plus loin, pour atteindre enfin l'écran géant, comme si ce dernier était distant de plusieurs milliers de kilomètres, et non de quelques mètres. Et lorsque le sommet du cône toucha, sur le second écran, l'image du poste de pilotage, Tarvish, à bord du vaisseau lui-même, saisit le bras de Martin.

— Regarde ça !

Dans le vaisseau spatial, l'air se mit à vibrer, comme au-dessus d'une route par une chaude journée d'été. Puis cette vibration devint un rideau chatoyant de luminescence bleu pâle, qui finit par se figer, dessinant une porte ovale ouverte sur des distances infinies. Et brusquement, dans l'encadrement de cette porte, apparurent deux hommes. Le premier, grand, mince et taciturne, avait le visage sensible d'un rêveur. Le second – un Chinois – avait pour tête un vaste dôme de couleur jaune, et son visage exprimait la sérénité de Bouddha. Et c'était un spectacle étrange, en vérité, que de voir ces deux mêmes hommes, dans leur caverne, debout devant leur écran surmonté d'un cône bleu, tandis que sur l'écran géant, leur image apparaissait dans la salle de pilotage sur laquelle appuyait le sommet du cône.

Narodny parla, et sa voix exprimait une assurance et une indifférence à l'égard des hommes qui leur glaça le sang, tout en leur redonnant courage malgré tout.

— Nous ne vous voulons pas de mal, dit le Russe. Et vous ne pouvez rien contre nous. Il y a longtemps que nous vivons retirés des hommes. Ce qui se passe à la surface du globe n'a aucune importance à nos yeux. Mais ce qui risque de se produire dans les profondeurs de la terre nous préoccupe beaucoup. L'être que vous nommez le Fléau de l'Espace, quelle que soit sa nature, m'a déjà passablement irrité. Je crains qu'il puisse faire plus que m'irriter. Les robots, me semble-t-il,

sont d'une façon ou d'une autre, acquis à sa cause. Vous êtes contre lui. Par conséquent, notre première tâche doit être de vous aider à combattre les robots. Donnez-moi tous les faits dont vous disposez. Soyez brefs, car nous ne pouvons assurer notre présence ici plus d'une demi-heure sans subir de désagréments.

Martin répondit :

— Qui que vous soyez, ou que vous soyez, nous vous faisons confiance. Voici ce dont il s'agit...

Pendant un quart d'heure, Narodny et le Chinois écoutèrent l'histoire de leur combat contre les robots, de leur évasion, et de l'explosion du cratère de Copernic, provoquée par le Fléau de l'Espace afin d'empêcher leur retour.

— Assez, dit Narodny. Je comprends, maintenant. Combien de temps pouvez-vous rester dans l'espace ? Je veux dire, de quelles réserves disposez-vous en nourriture et en énergie ?

— Six jours, répondit Martin.

— Cela suffira amplement, déclara Narodny, pour assurer notre succès, ou notre échec. Restez dans l'espace pendant ce laps de temps, puis redescendez vers votre point de départ...

Soudain, il sourit.

— Peu m'importe l'espèce humaine. Cependant, je ne chercherais jamais à lui nuire délibérément. Et je viens de me rendre compte que j'avais, après tout, une dette envers elle. Car, sans elle, je n'existerais pas. De plus, j'ai pris conscience du fait que les robots n'ont jamais donné naissance à un poète, à un musicien, à un artiste... (Il rit.) Mais c'est dans mon esprit qu'ils sont capables d'exercer un grand art, au moins ! Nous verrons.

L'ouverture ovale fut soudain vide, puis elle disparut à son tour.

— Appelle les autres, demanda Bartholomew. Je suis tout prêt à obéir. Mais on doit les mettre au courant.

Et lorsque les autres l'eurent entendu, ils votèrent et se rallièrent tous à cette solution. Le vaisseau spatial changea de cap, et commença à tourner, aussi lentement que possible, autour de la Terre.

Dans la chambre aux écrans, Narodny riait toujours.

— Lao, dit-il, avons-nous fait tant de progrès ces dernières années ? Ou bien les hommes ont-ils régressé ? Non, c'est cette maudite mécanisation qui tue l'imagination. Car, en fait, quoi de plus simple que le problème des robots ? Ils furent d'abord des machines fabriquées par l'homme. Rigoureuses, privées d'âme, insensibles à toute émotion. C'est aussi le cas de l'élément primordial qui constitue tout ce que l'on trouve sur Terre : l'eau et les roches, les arbres et la végétation, les métaux, les animaux, les poissons, les vers et les hommes. Mais quelque part, d'une façon ou d'une autre, quelque chose s'est uni à cet élément primordial, s'est combiné à lui – s'en est

servi. Et le résultat fut ce que nous appelons la vie. Et toute vie est conscience – donc, par conséquent, toute vie est émotion. La vie a déterminé son propre rythme qui, n'étant pas le même dans la roche, dans le cristal, dans le métal, chez le poisson et chez l'homme, a déterminé toutes ces substances, tous ces êtres différents.

« Eh bien, il semblerait aujourd'hui, que la vie ait commencé à imposer son rythme chez les robots. La conscience se manifeste en eux. La preuve ? Ils ont affirmé l'idée de leur identité commune – la conscience de groupe. Ce fait, en soi, signifie qu'ils éprouvent des émotions. Mais ils sont allés plus loin. Ils ont développé en eux-mêmes l'instinct de préservation. Et cela, mon sage ami, dénote l'existence d'un sentiment de peur – la peur de l'extinction. Et qui dit peur, dit colère, haine, arrogance – et bien d'autres choses. En bref, les robots sont sensibles à certaines émotions. Donc, ils sont vulnérables à tout ce qui pourrait amplifier ou maîtriser leurs émotions. Ils ont cessé d'être de simples mécanismes.

« C'est pourquoi, Lao, j'ai conçu l'idée d'une expérience qui sera pour moi, pendant des années, un sujet d'études et une source de distractions. À l'origine, les robots sont les enfants des mathématiques. Je me suis posé la question : de quoi les mathématiques se rapprochent-elles le plus ? ... Et je propose comme réponse : le rythme... le son... les sons qui amplifieront au ⁿ^{ième} degré les rythmes auxquels les robots sont sensibles. À la fois sur le plan mathématique et sur le plan émotionnel.

— Les séquences soniques ? demanda Lao.

— Exactement, répondit Narodny. Mais il nous faut quelques cobayes pour nos expériences. Les capturer signifie dissoudre la barrière supérieure. Cela n'est rien. Demandez à Maringy et à Euphrosyne de s'en charger. Prenez un vaisseau au filet et amenez-le ici. Faites-le atterrir en douceur. Vous serez obligé de supprimer les hommes qu'il contient, bien sûr, mais faites-le de manière charitable. Puis envoyez-moi les robots. Servez-vous de la flamme verte pour en mater un ou deux – les autres suivront, je vous l'assure.

La colline, derrière l'emplacement de l'ancienne maison, se mit à trembler. Un cercle de lumière vert pâle brilla près du sommet. Puis son intensité baissa, et à sa place s'ouvrit la gueule noire d'un tunnel. Un aéronef – mi-fusée, mi-avion – qui faisait route vers New York, perdit brutalement de l'altitude, décrivit un cercle, puis repartit en arrière. Il se posa doucement, comme un papillon, à côté de l'orifice béant du tunnel.

La porte de l'appareil s'ouvrit, et deux hommes – les pilotes – sortirent en jurant. Une sorte de soupir s'échappa de la bouche du tunnel, et un nuage de brume argentée enveloppa les pilotes avant de s'engouffrer par la porte de l'aéronef. Les deux hommes, titubant,

s'effondrèrent sur le sol. À l'intérieur de l'appareil, une demi-douzaine d'autres humains glissèrent sur le sol, et moururent le sourire aux lèvres.

Il y avait une bonne vingtaine de robots dans l'aéronef. Ils se levèrent, examinèrent les cadavres et échangèrent des regards interrogateurs. Du tunnel surgirent deux silhouettes vêtues de robes de métal luisant. Elles pénétrèrent dans le vaisseau, et l'une d'elle ordonna :

— Robots ! Rassemblez-vous !

Les hommes de métal ne bougèrent pas. Puis l'un d'eux lança un cri perçant. De partout à la fois, les hommes-machines s'ébranlèrent et vinrent se ranger derrière celui qui avait crié. Puis ils restèrent immobiles, attendant des ordres.

Dans sa main, l'un des deux personnages sortis du tunnel tenait un objet qui ressemblait à une antique lampe-torche. De cet objet jaillit une mince flamme verte. Frappant le premier robot au front, la flamme le coupa en deux jusqu'à la base du tronc. Un second éclair trancha l'homme de métal d'un flanc à l'autre. Le robot, coupé en quatre, s'effondra, et ses quatre fragments s'immobilisèrent sur le plancher de l'appareil, aussi inertes que le métal dont ils étaient faits.

L'un des personnages encapuchonnés demanda :

— Voulez-vous une autre démonstration ? Ou acceptez-vous de nous suivre ?

Les robots se concertèrent à voix basse. Puis l'un d'eux annonça :

— Nous allons vous suivre.

Ils pénétrèrent dans le tunnel, les robots ne manifestant aucune résistance, ni la moindre velléité de s'enfuir. Le soupir s'éleva une seconde fois, et les rochers obstruèrent de nouveau l'entrée du tunnel. Puis les robots et leurs guides parvinrent dans une salle dont le plancher se mit à s'enfoncer verticalement, les emmenant tous dans les profondeurs de la terre – là où les cavernes étaient creusées. Les hommes-machines étaient toujours dociles. Était-ce un effet de leur curiosité, mêlée du dédain qu'ils éprouvaient pour ces hommes dont le corps, si vulnérable, n'aurait pas résisté à un seul coup assené par leurs bras métalliques ? Peut-être.

Ils parvinrent enfin à la caverne où les attendaient Narodny et les autres. Marinoff les fit entrer, puis leur donna l'ordre de ne plus bouger. Il s'agissait de robots conçus pour travailler à bord des aéronefs : tête cylindrique, torse étroit, quatre appendices servant de bras, jambes à triple articulation. (Car il faut bien comprendre que les robots avaient des formes différentes selon les fonctions auxquelles on les destinait.)

— Bienvenue, robots ! dit Narodny. Lequel d'entre vous est votre chef ?

— Nous n'avons pas de chef, répondit l'un d'eux. Nous agissons d'un commun accord.

Narodny s'esclaffa.

— Et pourtant, en parlant à leur place, vous vous êtes désigné comme leur chef. Approchez. Vous n'avez rien à craindre... pour le moment.

— Nous n'avons pas peur, répondit le robot. Que pourrions-nous craindre ? Même si vous deviez détruire ceux d'entre nous qui se trouvent ici, vous ne pourriez rien contre les milliards d'autres robots du monde extérieur. Et vous êtes incapables de vous reproduire assez vite, de devenir adultes suffisamment tôt, pour vous mesurer à nous qui entrons dans l'existence en jouissant de la plénitude de nos moyens.

Il plia l'un de ses appendices en direction de Narodny, et ce geste était plein de mépris. Mais avant qu'il eût abaissé son bras, un bracelet de flammes vertes lui entourait l'épaule, jaillissant d'un objet que tenait Narodny. Le bras du robot, tranché net, tomba sur le sol avec un bruit métallique. Le robot le contempla d'un regard incrédule, puis tendit ses trois autres bras pour le ramasser. De nouveau, la flamme verte les entourait, puis lui encercla les jambes au-dessus de la seconde articulation. L'homme-machine se replia sur lui-même et tomba en avant, lançant à ses compagnons un cri d'alarme aux accents suraigus.

Vivement, la flamme verte fit des ravages parmi eux. Privés de jambes, de bras, parfois décapités, tous les robots tombèrent, sauf deux.

— Deux suffiront, dit Narodny. Mais ils n'auront pas besoin de leurs bras – de leurs jambes seulement.

Les bracelets de lumière verte firent tomber les appendices inutiles. Puis les deux survivants furent emmenés. Les corps des autres robots, démontés, auscultés, furent soumis à d'étranges expériences sous la conduite de Narodny. La caverne s'emplit de musique, d'harmonies inhabituelles, d'arpèges fracassants, et d'immenses vibrations sonores dont l'être humain pouvait déceler l'existence, mais que son oreille n'était pas capable d'entendre. Et, finalement, cette ultime et profonde vibration surgit dans notre univers sonore sous la forme d'un vaste bourdonnement qui, s'élevant progressivement, se mua en une cinglante rafale de notes frêles et cristallines puis, plus haut encore, en sifflements suraigus, avant de poursuivre son ascension, comme elle l'avait commencée, dans l'inaudible. Son sommet atteint, la terrible vibration redescendit la gamme des fréquences, du sifflement à la tempête cristalline, puis au bourdonnement sourd et enfin au silence... avant de monter une fois de plus.

Et les corps des robots disloqués se mirent à trembler, à vibrer,

comme si chacun de leurs atomes était soumis à un rythme de plus en plus rapide. La musique s'élevait et redescendait, encore et encore. Puis elle cessa brusquement, à mi-course, sur une note unique et fracassante.

Les corps disloqués cessèrent de vibrer. De minuscules failles en forme d'étoile apparurent à la surface du métal. De nouveau, la note retentit, et les failles s'élargirent. Le métal éclata.

— Eh bien, dit Narodny, voici donc la fréquence qui correspond au rythme de nos robots. L'accord destructeur. J'espère, pour le bien du monde extérieur, que cette fréquence n'est pas également celle de la plupart de leurs bâtiments et de leurs ponts. Mais, après tout, dans chaque guerre, on déplore des pertes de part et d'autre.

— La Terre, déclara Lao, va offrir un spectacle extraordinaire pendant quelques jours.

— Oui, reconnut Narodny, ce sera surtout une planète extraordinairement inconfortable pendant cette période. Sans aucun doute, beaucoup de gens mourront, et beaucoup d'autres deviendront fous. Mais existe-t-il une autre solution ?

Personne ne répondit. Il poursuivit :

— Amenez les deux robots.

Ce qui fut fait.

— Robots, demanda Narodny – y a-t-il jamais eu, parmi vous, des êtres capables d'écrire des poèmes ?

— Qu'est-ce qu'un poème ? demandèrent-ils en retour.

Narodny eut un petit rire.

— Peu importe. Avez-vous jamais chanté ? Fait de la musique ? De la peinture ? Avez-vous jamais... rêvé ?

L'un des deux répondit avec une ironie glaciale :

— Rêvé ? Non, car nous ne dormons jamais. Nous laissons cela aux hommes. C'est pour cela que nous avons réussi à les vaincre.

— Pas encore, robot, fit Narodny d'un ton presque bienveillant. Avez-vous jamais... dansé ? Non ? C'est un art que vous n'allez pas tarder à apprendre.

La vibration inaudible s'éleva, devint bourdonnement, tempête, sifflement, puis redescendit la gamme, encore, et encore – avec moins de puissance sonore qu'auparavant, toutefois. Et soudain, les pieds des robots se mirent à bouger, à trépigner. Leurs articulations se plierent ; leurs corps vacillèrent. Les sons semblaient se déplacer dans la pièce, s'élevant ici ou là, et les robots les suivaient toujours, de façon grotesque. Comme d'immenses pantins de métal, ils obéissaient aux vibrations sonores. Puis la musique cessa sur l'accord destructeur. Et ce fut comme si chaque atome en mouvement dans le corps des robots s'était heurté à un obstacle inébranlable. Ils tremblèrent violemment, et de leur système vocal jaillit un cri hideux, qui évoquait à la fois la

machine et l'être vivant. Une fois encore, le bourdonnement reprit, pour finir encore et toujours sur le même arrêt brutal. Un craquement sec parcourut les têtes cylindriques, les torsos et les jambes. Les failles étoilées apparurent. Le bourdonnement s'éleva encore... mais les robots restèrent immobiles, sans réaction. Car des failles semblables lézardaient les mécanismes complexes qui les animaient sous leurs carapaces.

Les robots étaient morts !

— Dès demain, déclara Narodny, nous augmenterons la puissance du sonar pour le rendre efficace dans un rayon de cinq mille kilomètres. Nous utiliserons la caverne supérieure, bien sûr. Cela signifie aussi que nous devrons ressortir l'aéronef. En trois jours, Marinoff, vous devriez pouvoir couvrir les autres continents. Veuillez à ce que le vaisseau soit totalement protégé contre les vibrations. Au travail ! Il faut agir vite – avant que les robots ne découvrent le moyen de les neutraliser.

Ce fut à midi juste, le lendemain, qu'un bourdonnement aussi profond qu'inexplicable fut entendu dans tout le continent nord-américain. Il semblait provenir non seulement des profondeurs de la terre, mais de tous les horizons. Se muant rapidement en une tempête de notes cinglantes et cristallines, puis, plus haut encore, en sifflements suraigus, la vibration disparut bientôt... pour resurgir dans l'aigu et dévaler la gamme jusqu'au bourdonnement grave... recommençant sans cesse... encore et encore. Dans toute l'Amérique du Nord, les hordes de robots se figèrent en plein milieu de leurs activités... puis se mirent à danser. Ils dansèrent dans les aéronefs, qui s'écrasèrent au sol par dizaines avant que les équipages humains pussent reprendre les commandes. Ils dansèrent par milliers dans les rues des grandes villes – de grotesques rigodons, de bizarres sarabandes, tressautant, et sautillant, tandis que les humains fuyaient, pris de panique, et que des centaines d'entre eux mouraient piétinés par la foule. Dans les grandes usines, dans les tunnels des villes souterraines, dans les mines, partout où la musique était entendue – et aucun endroit n'était épargné – les robots dansaient... sur les accords de Narodny, le dernier grand poète... le dernier grand musicien.

Puis survint la note finale – et dans tout le pays, la danse s'arrêta. Et reprit de nouveau... cessa... recommença...

Jusqu'au moment où, enfin, les rues, les souterrains, les mines, les usines, les habitations furent jonchés de corps métalliques criblés de part en part de failles étoilées.

Dans les villes, les gens se terraient, ne sachant quelle catastrophe allait s'abattre sur eux... ou couraient en tous sens, et dans ces foules terrifiées, beaucoup périrent encore...

Puis, tout à coup, le terrible bourdonnement, l'effroyable tempête, l'intolérable sifflement cessèrent. Et partout, les gens s'écroulèrent, épuisés, et s'endormirent parmi les robots morts, car jamais ils n'avaient subi une tension aussi terrible, à la limite de la rupture, qui les avait vidés de leurs forces avant de se relâcher brutalement.

Comme si l'Amérique avait disparu de la carte, elle resta sourde à toute communication, au-delà du gigantesque périmètre de la vibration.

Mais à minuit, ce même jour, le bourdonnement résonna au-dessus de l'Europe, et les robots de ce continent commencèrent leur danse de mort... Et lorsqu'elle fut finie, un étrange vaisseau en forme de fusée, qui rôdait très haut dans la stratosphère, partit aussitôt vers l'est, à une vitesse proche de celle de la lumière, et survola l'Asie. Le lendemain, ce fut l'Afrique qui entendit le bourdonnement, auquel les indigènes répondirent à l'aide de leurs tams-tams. Puis vint le tour de l'Amérique du Sud, et, enfin, celui de la lointaine Australie... Et partout, la terreur prenait les gens au piège, et la panique et la folie se faisaient payer un lourd tribut en vies humaines.

Jusqu'au moment où, de cette horde de machines métalliques qui avait asservi la Terre et l'espèce humaine, il ne resta plus que quelques centaines de spécimens dispersés – épargnés par la danse de mort en raison d'une quelconque particularité de leur constitution. Alors, se réveillant de leur sommeil soudain, sur la Terre entière, ceux qui avaient craint et haï les robots et leur esclavage se révoltèrent contre les responsables de la domination des machines, et ils réduisirent en poussière les usines où l'on construisait les hommes de métal.

De nouveau, la colline qui recouvrait les cavernes s'ouvrit. L'étrange vaisseau-torpille surgit du néant comme un fantôme et s'enfonça sans bruit dans les profondeurs de l'orifice que les roches refermèrent derrière lui. Narodny et les autres étaient rassemblés devant l'écran de télévision géant, sur lequel ils faisaient défiler, ville après ville, pays après pays, des images des quatre coins du globe. Lao, le Chinois, constata :

— Beaucoup d'hommes sont morts, mais les survivants sont nombreux, aussi. Ils se peut qu'ils ne le comprennent pas – mais, pour eux, le jeu en valait la chandelle.

Songeur, Narodny ajouta :

— La leçon aura permis de prouver le vieil adage : ce que

l'homme a pour rien, il n'y attache pas d'importance. Maintenant, nos amis de l'espace rencontreront peu d'opposition, je pense.

Il secoua la tête, insatisfait.

— Mais je n'aime toujours pas ce fameux Fléau de l'Espace. Je ne veux pas qu'une fois de plus il me gâche ma musique. Et si nous précipitions la lune hors de l'univers, Lao ?

Le Chinois s'esclaffa :

— Mais alors, comment feriez-vous de la musique lunaire ?

— C'est vrai, reconnu Narodny. Ma foi, voyons d'abord ce que les hommes sont capables de faire. Ensuite, il sera toujours temps... peut-être.

Les difficultés que rencontrait l'humanité n'intéressaient pas Narodny. Tandis que les gouvernements mondiaux se réorganisaient, les usines produisaient des fusées pour la flotte terrienne, des hommes apprenaient à piloter ces vaisseaux, des réserves étaient constituées, des armes perfectionnées... Et lorsque arriva le message de Luna indiquant la trajectoire à suivre et la date de départ, la flotte spatiale terrienne était prête à décoller.

Narodny assista au lancement des vaisseaux. Dubitatif, il hocha la tête. Mais bientôt, des accords harmonieux emplirent la vaste caverne du verger, les nymphes et les faunes dansèrent sous les arbres aux fleurs odorantes – et Narodny oublia de nouveau que le monde existait.

(Traduit par Jean-Paul Gratias.)

Le faux bourdon

Au Club des Explorateurs, quatre hommes étaient installés autour d'une table : Hewitt, le botaniste, tout juste rentré d'Abyssinie où ses recherches avaient duré deux ans ; Caranac, l'ethnologue ; MacLeod, poète avant tout, mais aussi conservateur – ô combien érudit – du Musée asiatique ; et Winston, l'archéologue, qui avait, en compagnie du Russe Kosloff, étudié les ruines de Khara-Kora, la Cité des Pierres Noires, autrefois capitale de l'Empire de Gengis Khan, au nord du désert de Gobi.

Peu à peu, la conversation avait glissé vers des sujets tels que les loups-garous, les vampires, les femmes-renards, et autres superstitions semblables, aidée en cela par la publication récente de deux curieuses dépêches. La première annonçait que des mesures sévères allaient être prises contre la Société des Léopards, une secte d'assassins fanatiques qui revêtaient la peau de ces animaux puis, accroupis sur une branche d'arbre à la manière de leurs modèles, s'élançaient sur leurs victimes pour leur déchirer la gorge à l'aide de griffes d'acier. La seconde rendait compte d'un « meurtre rituel » en Pennsylvanie, où une femme avait été battue à mort parce qu'on la croyait capable de prendre l'apparence d'un chat, et de s'introduire subrepticement dans certaines maisons pour y jeter des sorts maléfiques.

— C'est une croyance fermement établie, déclara Caranac, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, qui veut que l'homme ou la femme puisse prendre l'apparence d'un animal, d'un serpent, d'un oiseau, ou même d'un insecte. C'est une opinion que l'on retrouvait, autrefois, aux quatre coins du monde, et que certains de ses habitants professent encore de nos jours – voyez les hommes-renards et les femmes-renards de la Chine et du Japon, les hommes-loups, les hommes-blaireaux et les hommes-oiseaux de nos propres Indiens. L'idée a toujours existé d'une certaine frontière commune à la conscience humaine et à la conscience animale – une région intermédiaire où l'on peut changer d'apparence, l'homme devenant bête ou la bête devenant homme.

— Les Égyptiens, enchaîna MacLeod, avaient de bonnes raisons de pourvoir leurs déités de têtes d'oiseaux, de bêtes, et d'insectes. Pourquoi représentaient-ils Khepher, le Dieu le Plus Ancien, avec une tête de scarabée ? Pourquoi donner à Anubis, le Psychopompe, guide des Morts, une tête de chacal ? Ou à Thot, Dieu du Savoir, celle d'un ibis ? À Seth, Dieu du Mal, une tête de crocodile, et celle d'un chat à la déesse Bastet ? Il y avait une raison à tout cela. Quant à savoir laquelle... la porte est ouverte à toutes les hypothèses.

— Je crois, reprit Caranac, qu'il y a quelque chose à creuser, dans cette idée de région intermédiaire, ou de frontière mal définie entre l'homme et la bête. Dans chacun d'entre nous, il y a plus ou moins de l'animal, du reptile, de l'oiseau, de l'insecte. J'ai connu des hommes qui ressemblaient à des rats, et qui avaient l'âme d'un rat. J'ai connu des femmes qui appartenaient à la famille du cheval, et qui le montraient par leur physionomie et par leur voix. Incontestablement, il y a des gens qui s'apparentent aux oiseaux – leurs visages évoquent l'aigle ou le faucon – ce sont des prédateurs. Dans la famille du hibou, on trouve surtout des hommes et dans celle du roitelet, des femmes. De la même façon, on remarque des humains qui tiennent du loup ou du serpent. Supposons que chez certains d'entre eux l'élément animal soit si puissamment développé qu'ils puissent franchir la frontière – et devenir, par moments, l'animal auquel ils ressemblent ? Voilà qui expliquerait le mythe du loup-garou, celui de la femme-serpent, et tous les autres. Quelle théorie pourrait être plus simple ?

— Mais vous ne parlez pas sérieusement, Caranac ? demanda Winston.

Caranac s'esclaffa :

— À moitié, seulement. J'avais un ami, autrefois, qui percevait de façon extraordinairement aiguë ces qualités animales chez l'homme. Il jugeait moins les gens en termes d'humanité qu'en termes de bestialité, et considérait qu'il existait chez ses semblables une conscience animale qui, selon le cas, partageait le trône de la conscience humaine, ou bien siégeait, à différents degrés, au-dessus ou au-dessous d'elle. Chez lui, ce don n'avait rien d'agréable. Il était dans la situation d'un médecin possédant un diagnostic visuel si développé qu'il verrait des malades en puissance chez tous ceux qu'il rencontre. En temps normal, il parvenait à maîtriser cette faculté. Mais parfois, comme il me l'expliquait lui-même, alors qu'il se trouvait dans le métro, ou dans un bus, ou au théâtre – ou même assis en tête à tête avec une jolie femme – une sorte de brume passait vivement devant ses yeux et lorsqu'elle se dissipait, il se retrouvait entouré de rats, de renards, de loups et de serpents, de chats, de tigres et d'oiseaux, vêtus comme nous, mais sans rien d'humain par ailleurs. Cette image parfaitement nette s'effaçait au bout d'un moment, mais c'était, pour lui, un moment tout à fait déconcertant.

Winston, incrédule, protesta :

— Vous prétendez nous faire croire qu'en un instant, les muscles et le squelette d'un homme peuvent devenir ceux d'un loup ? La peau se hérissier de poils ? Ou bien se couvrir de plumes, dans le cas de vos hommes-oiseaux ? Qu'en un instant, il puisse leur pousser des ailes, sans oublier la musculature nécessaire à leur utilisation ? Que des dents se transformeraient en crocs... des nez en groins...

Caranac sourit.

— Non, je ne prétends rien de semblable. Ce que je crois, en revanche, c'est que la nature humaine est ambivalente, et que, dans certaines conditions, son côté animal peut dominer son côté humain, à un degré tel qu'un observateur réceptif pensera voir la créature dont il possède les caractéristiques. Exactement comme dans le cas de mon ami qui possède cette sensibilité particulière.

Winston leva les mains, faussement admiratif.

— Ah, enfin la science moderne explique la légende de Circé. Circé, l'enchanteresse qui donnait aux hommes un breuvage capable de les changer en bêtes. Sa potion exaltait l'âme animale et que sais-je encore qui était en eux, si bien que leur forme humaine n'était plus perceptible pour le regard et le cerveau des gens qui les regardaient. Je suis d'accord avec vous, Caranac : quelle théorie pourrait être plus simple ? Mais je ne donne pas au mot « simple » le même sens que vous.

Amusé, Caranac répondit :

— Et pourtant, pourquoi pas ? Des potions de toutes sortes, des rites en tous genres accompagnent généralement de telles métamorphoses dans les histoires qui nous parviennent. J'ai vu des breuvages et des drogues qui produisaient pratiquement le même résultat, bien que la magie ou la sorcellerie n'y fussent pour rien – et les transformations obtenues tenaient presque de l'illusion optique.

Quelque peu échauffé, Winston protesta :

— Mais...

Hewitt lui coupa la parole :

— L'avocat de la partie civile aura-t-il la bonté de se taire, et d'écouter un témoignage autorisé ? Caranac, vous avez toute ma reconnaissance. Vous m'avez donné le courage de vous confier une histoire que je n'aurais jamais osé raconter sans cela. Je ne sais pas si vous avez raison ou non, mais... bon sang ! Vous venez de me soulager d'un poids qui me pesait sur les épaules depuis plusieurs mois. Cela s'est passé environ quatre mois avant que je ne quitte l'Abyssinie. Je rentrais à Addis-Abeba, et je traversais les jungles occidentales avec mes porteurs. Un jour, nous arrivâmes dans un village, et nous installâmes notre campement. La nuit suivante, le chef des porteurs vint me voir. Il était dans tous ses états. Il me supplia de donner l'ordre de quitter le village dès l'aube. Je voulais me reposer un jour ou deux, je lui demandai donc ses raisons. Il m'expliqua que le prêtre du village était un grand sorcier. Les nuits de pleine lune, il se transformait en hyène et partait chasser. Et il ne mangeait que de la chair humaine, ajouta-t-il dans un murmure. Les gens du village n'avaient rien à craindre, car leur sorcier les protégeait. Mais les autres... Et la nuit prochaine serait la première de la pleine lune. Les

hommes avaient peur. Est-ce que je voulais bien que l'on reparte à l'aube ?

« Je ne me moquai pas de lui. Tourner en ridicule les croyances de la brousse ne vous mène nulle part. Je l'écoutai gravement, puis je lui assurai que ma magie était plus forte que celle du sorcier. Il ne parut pas convaincu, mais il se tut. Le lendemain, je partis à la recherche du prêtre. Quand je le découvris, je crus comprendre comment il avait réussi à faire courir une telle fable sur son compte, et à l'entretenir dans l'esprit des indigènes. Si jamais un homme a ressemblé à une hyène, c'était bien lui. De plus, il portait sur les épaules la peau de l'un de ces animaux, sans doute l'un des plus grands que j'eusse jamais vus, dont la tête vous fixait en montrant les dents, par-dessus la tête de l'homme. Il était difficile de distinguer les dents de la bête de celles du sorcier, que je soupçonnai d'avoir limé les siennes pour ressembler à son modèle. Et son odeur, aussi, était celle d'une hyène. Aujourd'hui encore, mon estomac se soulève quand j'y repense. C'était à cause de la peau qu'il portait, bien sûr – du moins, je le pensais, à ce moment-là.

« Quoi qu'il en soit, je m'accroupis en face de lui, et nous nous regardâmes pendant un bon moment. Il ne dit rien, et plus je le regardais, plus il perdait son apparence humaine pour ressembler à la bête dont la peau lui couvrait les épaules. Je n'aimais pas ça – j'avoue franchement que je n'aimais pas ça du tout. Cela me donnait la chair de poule. C'est moi qui cédaï le premier. Je me relevai et je tapotai la crosse de mon fusil. « Je n'aime pas les hyènes, déclarai-je. Vous m'avez compris. » Et je tapotai mon fusil, de nouveau. Je tenais à tuer dans l'œuf toute tentative de sa part d'effrayer mes hommes en recommençant ce genre de manège. Il ne répondit pas, se contentant de me regarder. Je m'éloignai.

« Toute la journée, mes hommes se montrèrent plutôt nerveux, et cela empira lorsque la nuit commença à tomber. Je fus frappé par l'absence de ce joyeux remue-ménage qui règne habituellement dans les villages indigènes au crépuscule. Les habitants se hâtaient de regagner leurs cases. Une demi-heure après le coucher du soleil, on eût cru le village abandonné. Notre campement était établi dans une clairière, juste à l'intérieur de la palissade d'enceinte. Mes porteurs se rassemblèrent autour du feu, serrés les uns contre les autres. Je m'installai sur une pile de caisses d'où je pouvais surveiller la clairière dans sa totalité. J'avais un fusil sur les genoux et un second près de moi. Peut-être ces hommes groupés autour du feu distillaient-ils la peur comme un gaz pernicieux, peut-être le prêtre m'avait-il influencé au point de me faire croire qu'il pouvait changer de forme, mais en tout cas, je me sentais extrêmement mal à l'aise. Le chef des porteurs était accroupi près de moi, un long couteau à la main.

« Au bout d'un moment, la lune se leva au-dessus des arbres, et sa clarté illumina la clairière. Alors, brusquement, à la lisière, à moins de trente mètres de moi, je découvris le prêtre. Il y avait quelque chose de déconcertant dans la soudaineté de son apparition. L'instant d'avant, l'endroit était désert, et tout à coup, il était là. Les rayons de la lune faisaient luire les dents du sorcier et celles de la tête de hyène aussi. À part cette peau de bête, il ne portait rien ; il était nu. Et ses dents luisaient, comme couvertes d'huile. Je sentis, contre moi, le chef des porteurs trembler comme un chien craintif, et j'entendis ses mâchoires claquer.

« Puis une sorte de brume passa vivement devant mes yeux – c'est ce détail qui m'a tant frappé, Caranac, lorsque vous parliez de votre ami. Elle se dissipa tout aussi vite, et le prêtre avait disparu. Mais une énorme hyène se dressait à sa place, debout sur ses pattes postérieures, comme un homme – et elle me regardait. Son corps était couvert de poils, et elle tenait ses pattes antérieures contre sa poitrine en broussaille, comme si elles étaient croisées. Son odeur me parvint aussitôt – une odeur abominable. Je n'empoignai pas mon fusil – l'idée ne m'en effleura même pas, car mon esprit était sous l'empire d'une sorte de fascination incrédule.

« La bête ouvrit la gueule. Elle montra les dents, en me regardant. Puis elle se mit à marcher – *marcher* est bien le mot – et au bout de six pas, tomba à quatre pattes, s'enfonça dans la brousse en trotinant, et disparut.

« Je parvins à me débarrasser de l'envoûtement qui me paralysait, pris ma lampe et mon fusil, et me rendis à l'endroit où la bête était apparue. Le sol était meuble et humide. Je découvris des traces de pieds et de mains d'homme. Comme si le prêtre était sorti de la brousse en marchant à quatre pattes. Puis deux empreintes de pieds très proches l'une de l'autre, qui laissaient à penser qu'il s'était tenu debout à cet endroit-là. Et ensuite... les traces laissées par les pattes d'une hyène.

« Six, d'abord, régulièrement espacées, comme si la bête avait avancé de six pas sur ses pattes postérieures. Puis rien d'autre que les traces d'une hyène, trotinant sur ses quatre pattes, de sa démarche ondoyante et inimitable. Il n'y avait pas d'autres empreintes de pas humains après cela – ni, d'ailleurs, de traces de pas rebroussant chemin depuis l'endroit où le prêtre s'était tenu debout.

Hewitt se tut.

— Et c'est tout ? demanda Winston.

Hewitt poursuivit, comme s'il ne l'avait pas entendu.

— Dites-moi, Caranac, affirmeriez-vous que l'âme animale qui habitait le corps du sorcier était celle d'une hyène ? Et que j'ai vu cette âme animale ? Ou bien que, lorsque je lui ai rendu visite, il a

implanté dans mon esprit une suggestion selon laquelle, à tel moment et à tel endroit, je le verrais sous la forme d'une hyène ? Et que cela s'est passé ainsi ?

— Les deux explications se valent, répondit Caranac. Personnellement, je pencherais plutôt pour la première.

— En ce cas, demanda Hewitt, comment expliquez-vous que les empreintes de pas humains se soient transformées en traces de pattes ?

— Quelqu'un d'autre que vous a-t-il vu ces traces ? demanda Winston.

— Non. Pour des raisons évidentes, je ne les ai pas montrées au chef des porteurs.

— Alors, dit Winston, je m'en tiendrai à la théorie de l'hypnotisme. Les traces de l'animal faisaient partie de la même illusion.

— Vous m'avez demandé si c'était tout, reprit Hewitt. Eh bien, non. Le lendemain, à l'aube, les hommes furent rassemblés, et il en manquait un. Nous le découvrîmes – ou du moins, ce qu'il restait de lui – un quart de mile plus loin, dans la brousse. Un animal s'était introduit dans le camp, lui avait proprement broyé la gorge, et l'avait entraîné sans réveiller personne. Sans même que je m'en aperçoive – et pourtant, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Autour du corps, une hyène d'une taille inhabituelle avait laissé des traces. Sans aucun doute, il s'agissait de l'animal qui avait tué le porteur et l'avait dévoré en partie.

— Coïncidence, marmonna Winston.

— Nous suivîmes la piste de la bête, continua Hewitt, et cette piste nous mena à une mare où elle avait bu. Mais...

Il hésita. Winston, impatient, demanda :

— Mais ?

— Mais les traces s'arrêtaient là. Elles ne repartaient pas du point d'eau. En revanche, des empreintes de pieds humains s'éloignaient de la mare, en direction de la forêt, alors qu'aucune piste humaine ne se dirigeait vers la mare. Et c'est là que votre théorie de l'hypnotisme tient difficilement, Winston. Je doute qu'une demi-douzaine de mes hommes, au plus, aient vu le prêtre. Mais ils virent tous les traces.

— Hallucination collective, observation erronée, il existe une douzaine d'explications rationnelles, affirma Winston.

MacLeod prit la parole, sa tendance typiquement gaélique à rouler les « r » prenant l'avantage sur sa diction distinguée d'éminent érudit, comme à chaque fois qu'il était en proie à une vive émotion.

— Est-ce aussi votre avis, Martin Hewitt ? Tenez, moi aussi, je vais vous raconter une histoire. Il s'agit d'une chose que j'ai vue de mes propres yeux. Je suis de votre avis, Alan Caranac, et je vais même plus loin. Vous dites que notre cerveau peut abriter en même temps une

conscience humaine et une conscience animale – qu'elle soit celle d'un oiseau, d'un serpent ou que sais-je encore... Je prétends, quant à moi, qu'il est possible que la vie, sous toutes ses formes, soit une et indivisible. C'est une force unique, mais une force consciente et pensante, dont les arbres, les animaux, les fleurs, les microbes, l'homme, et tout ce qui vit font partie, exactement comme les milliards de cellules vivantes d'un corps humain font partie de lui. Et que sous certaines conditions, les différentes parties de cette force unique peuvent être interchangeables. Là se trouve peut-être la source des anciennes légendes concernant les dryades et les nymphes, les harpies et les loups-garous, et d'autres du même genre.

« Tenez, écoutez plutôt. Ma famille vient des Hébrides, où les gens en savent beaucoup plus long, sur certains sujets, qu'on ne peut en apprendre dans les livres. Lorsque j'eus dix-huit ans, je fus admis dans une petite université du Middle-West. J'avais comme camarade de chambre un certain... ma foi, je me contenterai de l'appeler Ferguson. Parmi nos professeurs, il y en avait un dont les idées étaient tout à fait inattendues dans un établissement pareil.

« — Racontez-moi, nous demandait-il, ce que ressent un renard chassé par des chiens. Ou le lapin poursuivi par le renard. Ou décrivez-moi un jardin vu par un ver de terre. Sortez de vous-mêmes. L'imagination est le don le plus précieux que nous aient fait les dieux, disaient-ils, et c'est aussi le plus grand fléau qu'ils nous aient infligé. Mais qu'elle soit malédiction ou bénédiction, il est bon d'avoir de l'imagination. Repoussez les limites de votre conscience, et décrivez-moi ce que vous voyez et ce que vous ressentez.

« Tout de suite, Ferguson fit merveille dans ce genre d'exercice. Ses récits n'étaient pas ceux d'un homme racontant la vie d'un renard, d'un lièvre ou d'un faucon – c'étaient ceux d'un faucon, d'un lièvre ou d'un renard s'exprimant par le biais de sa plume. On n'y trouvait pas seulement les émotions des créatures qu'il décrivait, mais aussi ce qu'elles voyaient, ce qu'elles entendaient, ce qu'elles sentaient, et la façon dont elles percevaient leur univers. Et aussi... ce qu'elles *pensaient*.

« Les autres étudiants ricanaient, ou bien étaient subjugués. Mais le professeur ne riait pas, non. Au bout d'un certain temps, il commença à paraître soucieux, et il eut de longues conversations privées avec Ferguson. Quant à moi, je demandai un jour à mon camarade :

— Bon sang, Ferg, comment fais-tu ? Tout ce que tu écris paraît tellement réel...

— Mais ça l'est vraiment, me répondit-il. Je chasse avec les chiens et je cours avec le lièvre. Je fixe mon esprit sur un animal, et au bout d'un moment, je ne fais plus qu'un avec lui. Je suis en lui.

Littéralement. Comme si j'étais sorti de moi-même. Et quand je réintègre mon corps... je me souviens.

— Tu ne prétends quand même pas que tu te transformes en l'un de ces animaux ? protestai-je.

Il hésita.

— Pas physiquement, finit-il par répondre. Mais je sais que mon esprit... mon âme... mon essence – quel que soit le nom qu'on lui donne – subit certainement cette métamorphose.

Il refusait toute discussion sur le sujet. Et je savais qu'il ne me disait pas tout ce qu'il savait. Brusquement, le professeur cessa de nous proposer ces étranges activités, sans aucune explication. Quelques semaines plus tard, je quittais le collège.

Cela se passait voilà plus de trente ans. Il y a dix ans, environ, j'étais assis dans mon bureau lorsque ma secrétaire m'annonça qu'un certain Ferguson, qui prétendait être un de mes anciens camarades d'études, demandait à me voir. Je me souvins de lui aussitôt, et le fis entrer. Je clignai des yeux quand il ouvrit la porte. Le Ferguson que j'avais connu était un garçon maigre, nerveux, brun, au menton carré et aux traits anguleux. L'homme qui se trouvait devant moi était complètement différent. Ses cheveux étaient curieusement dorés, et extrêmement fins – presque comme une sorte de duvet. Il avait un visage ovale, aplati, et un menton fuyant. Il portait d'énormes lunettes noires qui faisaient penser à des yeux de mouches vus au microscope. Ou plutôt – cette comparaison me frappa – à des yeux d'abeille. Mais c'est en lui serrant la main que je ressentis un véritable choc. Car j'eus moins l'impression de tenir une main d'homme que de saisir la patte d'un insecte. Et en baissant les yeux, je découvris que sa main, elle aussi, était couverte de ce fin duvet doré.

— Bonjour, MacLeod, me dit-il. Je craignais que tu ne te souviennes pas de moi.

C'était bien la voix de Ferguson, telle que je me la rappelais, et pourtant, elle était différente. Car elle était parcourue par un étrange bourdonnement, une sorte de vrombissement étouffé.

Mais il s'agissait bien de Ferguson, malgré tout. Il me le prouva bientôt. Il parla beaucoup plus que je ne le fis moi-même, car sa voix étrangement inhumaine me bouleversait, d'une certaine façon. Et je ne pouvais détacher mon regard de ses mains couvertes de duvet blond, ni de ses yeux abrités derrière leurs lunettes, ni de son étrange chevelure. Il avait, semblait-il, acheté une ferme dans le New Jersey, moins dans l'intention de l'exploiter que de posséder un endroit où installer ses ruches. Car il s'était lancé dans l'apiculture.

— J'ai essayé d'élever toutes sortes d'animaux, déclara-t-il. En fait, j'ai même essayé autre chose que des animaux. Tu sais, Mac... la vie d'un être humain n'a aucun intérêt. Ce n'est que douleur et tristesse.

Et les animaux eux-mêmes ne sont pas tellement heureux. C'est pourquoi je me consacre uniquement aux abeilles. Et l'abeille mâle, Mac, le faux bourdon... Voilà un insecte dont la vie est courte, mais excessivement joyeuse.

— Mais de quoi parles-tu donc ? lui demandai-je.

Il rit, d'un rire semblable à un bourdonnement.

— Tu le sais très bien. Tu t'es toujours intéressé à mes petites excursions, Mac. Et d'une manière intelligente. Je ne t'ai jamais dit le centième de la vérité, à ce sujet. Mais viens donc me voir mercredi prochain, et ta curiosité sera peut-être satisfaite. Je crois que tu ne regretteras pas ta visite.

Bref, la conversation continua un petit moment, puis il partit. Il m'avait donné des indications précises sur la route à suivre pour me rendre chez lui. Tandis qu'il se dirigeait vers la porte, j'eus l'impression tout à fait absurde que vibrât dans l'air, autour de lui, le bourdon étouffé d'une énorme cornemuse.

Ma curiosité, ou quelque chose de plus profond, était terriblement excitée. Le mercredi suivant, je me rendis chez lui en voiture. C'était un endroit charmant, couvert de fleurs et d'arbres en pleine floraison. Dans un grand verger, étaient alignées une bonne centaine de ruches. Ferguson vint à ma rencontre. Sa chevelure, ses mains semblaient plus duveteuses, plus dorées que la première fois. De même, le bourdonnement qui accompagnait ses paroles était plus marqué. Il me fit entrer chez lui. La maison était assez étrange, consistant en une seule pièce, haute de plafond, dont toutes les fenêtres – sauf une – avaient été condamnées. Elle était baignée d'une lumière douce et dorée. La porte aussi était inhabituelle, car basse et large à la fois. Tout à coup, je fus frappé par cette idée que l'intérieur de la maison ressemblait à celui d'une ruche. L'unique fenêtre ouverte, munie d'un écran de tulle, donnait sur le verger.

Ferguson m'apporta de quoi me restaurer et me désaltérer : du miel et de l'hydromel, des gâteaux au miel et des fruits. Il m'apprit qu'il ne mangeait pas de viande.

Puis il se mit à parler. De la vie des abeilles. Du bonheur absolu du faux bourdon, qui vole dans le chaud soleil, butine les fleurs de son choix, et, nourri par ses sœurs, se gorge de miel dans la ruche... libre et insouciant, connaissant des jours et des nuits qui ne sont qu'une suite harmonieuse de moments de bonheur...

— Quelle importance cela peut-il avoir, dit-il, que l'on finisse par vous tuer ? Vous avez vécu, pleinement vécu chaque fraction de seconde de votre existence. Puis vient l'ivresse du vol nuptial, lorsque les mâles s'élancent, à travers l'espace, sur les traces de la vierge ! Lorsque la vie surgit en vous, de plus en plus fort à chaque battement d'ailes ! Et enfin... la fulgurante extase... la fulgurante extase qui vous

embrase au cœur même de la vie... et qui bafoue la mort. C'est vrai, la mort vous frappe lorsque vous êtes au bout de la flamme... mais elle frappe trop tard. Vous mourez... oui, mais qu'importe ? Vous avez bafoué la mort. Vous ne savez pas que c'est la mort qui vous frappe. Vous mourez en pleine extase...

Il se tut. Dehors, on entendait un vrombissement lointain, mais régulier, qui s'amplifiait sans cesse : le battement de milliers et de milliers d'ailes d'abeilles... le ronronnement de centaines de milliers de minuscules avions...

Ferguson bondit vers la fenêtre.

— Les essaims ! cria-t-il. Les essaims !

Un frisson le parcourut, puis un autre, et un autre encore... de plus en plus vite... sur un rythme toujours plus rapide. Ses bras, étendus, tremblaient... Ils se mirent à battre de haut en bas, plus vite encore, jusqu'à évoquer la vibration indistincte des ailes de l'oiseau-mouche... puis de celles des abeilles. Sa voix me parvenait, murmure confus pareil à un bourdonnement...

— Et demain les vierges voleront... le vol nuptial... il faut que j'y sois... il le faut... bzz... zzzz... zzzmmm.

Pendant un instant, ce ne fut plus un homme qui se tenait là, à la fenêtre. Non. Il n'y avait plus qu'un immense faux bourdon qui vrombissait en battant des ailes... cherchant à passer au travers du tamis de tulle... pour se retrouver libre...

Puis Ferguson tomba en arrière. Il s'écroula. Ses épaisses lunettes furent arrachées dans sa chute. Deux immenses yeux noirs me fixèrent, non pas des yeux humains, mais les yeux à facettes d'un insecte.

Je me penchai sur lui, de plus en plus près, et je cherchai à entendre battre son cœur. En vain. Il avait cessé de vivre.

Puis, lentement, lentement, la bouche du mort s'ouvrit. Entre ses lèvres apparut, curieuse, la tête d'un faux bourdon, aux antennes frémissantes, les yeux fixés sur moi... L'insecte s'extirpa de la bouche du mort. Il était superbe, puissant. Il se reposa un moment sur les lèvres de Ferguson, puis ses ailes se mirent à vibrer... plus vite... plus vite...

Il s'envola et tourna autour de ma tête une fois, deux fois, trois fois. Il jaillit vers la fenêtre et s'accrocha au tulle, tout bourdonnant, battant le tissu de ses ailes...

Il y avait un couteau sur la table. Je m'en saisis et je déchirai l'écran. L'insecte se précipita par l'ouverture... et disparut...

Je me retournai pour regarder Ferguson. Ses yeux étaient fixés sur moi. Des yeux morts. Et qui n'étaient plus noirs... mais bleus, comme je les avais connus. Et d'apparence humaine. Ses cheveux n'avaient plus l'aspect du fin duvet doré de l'abeille – ils étaient noirs, comme autrefois. Quant à ses mains, blanches et noueuses... leur peau était

parfaitement lisse.

(Traduit par Jean-Paul Gratias.)

Le défi de l'au-delà

par Catherine L. Moore, Abraham Merritt,
H. P. Lovecraft, Robert E. Howard
et Frank Belknap LONG Jr.⁽¹⁾

Dans l'obscurité, George Campbell ouvrit des yeux pesants de sommeil et contempla un moment la pâle nuit d'août au travers du rabat ouvert de la tente, avant d'être assez lucide pour se demander ce qui l'avait réveillé. Il y avait dans l'air vif de ces forêts canadiennes un soporifique plus puissant qu'aucune drogue. Campbell resta immobile, se laissant lentement sombrer dans une délectable somnolence, conscient de sa fatigue, une sensation inaccoutumée de muscles qui ont bien servi et qui se détendent dans un repos bien gagné. C'était, après tout, l'instant le plus délicieux des vacances, le délassement après le travail, dans la douce fraîcheur de la forêt nocturne.

Avec bonheur, alors que son esprit semblait déjà dans l'oubli, il se répéta qu'il avait encore trois longs mois de liberté devant lui, délivré des villes et de la monotonie, délivré de la pédagogie, de l'université, des étudiants qui n'éprouvaient pas le moindre intérêt pour la géologie qu'il s'efforçait de leur inculquer à la sueur de son front. Délivré de...

Brutalement, il fut tiré de son exquise somnolence. Quelque part, au-dehors, un bruit de ferraille détruisait la paix de la nuit. George Campbell se redressa et tendit la main vers sa torche électrique. Puis il éclata de rire et la reposa, clignant des yeux dans la pénombre vers l'endroit où, parmi les tas de boîtes de conserve, un petit animal nocturne fourrageait. Accroupi à l'entrée de la tente, il allongea le bras et tâtonna parmi les pierres pour chercher un projectile. Ses doigts se refermèrent sur un gros caillou et il ramena son bras en arrière pour le lancer.

Mais il n'acheva pas son geste tant l'objet qu'il avait ramassé dans le noir lui paraissait singulier. Cubique, lisse comme du cristal, manifestement artificiel avec des coins émoussés, arrondis... La surface de cette roche était si étrange au toucher qu'il reprit sa torche et le braqua sur la chose qu'il tenait dans sa main.

Les derniers vestiges de sa somnolence se dissipèrent quand il vit ce qu'il avait ainsi ramassé au hasard. C'était un cube bizarre, très lisse, aussi limpide que du cristal de roche. Du quartz, indiscutablement, mais pas dans sa forme cristallisée hexagonale habituelle. Par une méthode qu'il ne pouvait même pas deviner, on l'avait façonné en un cube parfait, chaque face fruste d'environ huit

centimètres de côté. Car l'objet était incroyablement usé. Le cristal extrêmement dur était maintenant érodé au point que toutes les arêtes avaient disparu, et que la chose commençait à ressembler vaguement à une sphère. Des ères entières d'usure, des siècles incalculables avaient dû passer sur cet étrange objet transparent.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux encore, c'était la forme qu'il distinguait vaguement au cœur du cristal. Serti au centre même de ce cube, il y avait un petit disque d'une substance pâle, inconnue, portant des caractères gravés. Des caractères pointus rappelant plus ou moins l'écriture cunéiforme.

George Campbell, perplexe, dérouté, fronça les sourcils et examina de plus près cette petite énigme nichée au creux de sa paume. Comment avait-on pu introduire ce disque dans un morceau de pur cristal de roche ? Un lointain souvenir lui vint, celui d'anciennes légendes qui disaient que le quartz était fait de cristaux de glace qui s'étaient si profondément gelés qu'ils ne pouvaient plus fondre. De la glace, des caractères cunéiformes... N'était-ce pas l'écriture des Sumériens descendus du nord dans la plus lointaine genèse du monde pour s'établir dans la Mésopotamie primitive ? Soudain, retrouvant son bon sens, Campbell éclata de rire. Le quartz, bien sûr, s'était formé dans les premières ères géologiques, alors qu'il n'y avait sur Terre que chaleur et roches en fusion. La glace n'était apparue que plusieurs dizaines de millions d'années après la formation de ce caillou.

Et cependant... cette écriture ? De la main de l'homme, sûrement, bien que les caractères soient inconnus, à part leur aspect vaguement cunéiforme. Se pouvait-il que, dans le monde paléozoïque, des choses ou des êtres aient existé qui avaient un langage écrit, qui auraient gravé ces hiéroglyphes sur le disque enrobé de quartz qu'il avait sous les yeux ? Ou bien... cet objet avait-il pu tomber tel un météore des profondeurs de l'espace dans la roche informe d'un monde en fusion ? Se pouvait-il...

Il se secoua soudain, se sentant rougir de sa propre imagination délirante. Le silence, la solitude, cet objet étrange, tout conspirait pour jouer des tours à son bon sens. Haussant les épaules, il posa le cristal au bord de son sac de couchage et éteignit sa torche ; au matin il aurait les idées plus claires et trouverait facilement la réponse aux questions qui lui semblaient à présent si insolubles.

Mais le sommeil le fuyait. D'abord il lui sembla, dès qu'il eut éteint sa lumière, que le petit cube avait brillé un moment, comme s'il avait conservé un peu de lueur avant de se fondre dans l'obscurité. Puis il crut s'être trompé. Peut-être était-ce seulement son regard ébloui qui avait cru voir la lumière l'abandonner à regret, et briller un instant dans les profondeurs énigmatiques de l'objet avec une bizarre persistance.

Pendant longtemps, il tourna et retourna dans son esprit des questions sans réponses. Il y avait quelque chose, dans ce cube de cristal venu d'un passé insondable, peut-être de l'aube de l'histoire, qui constituait un défi et l'empêchait de dormir.

Pendant des heures, lui sembla-t-il, il resta allongé dans les ténèbres. C'était cet attardement de la lumière, la luminescence qui lui avait paru ne pas vouloir mourir, qui le troublait le plus. C'était comme si au cœur du cube quelque chose s'était éveillé, agité avec inquiétude... et l'avait contemplé.

Ridicule ! Impatient, il ralluma pour consulter sa montre. Près d'une heure du matin ; encore trois heures avant le jour. Le faisceau de la torche tomba sur le cube de cristal fruste. Il le contempla, puis après avoir volontairement braqué la torche dessus pendant quelques secondes, il éteignit et l'observa.

Cette fois, il n'eut aucun doute. Alors que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il vit l'étrange cristal scintiller de minuscules lueurs fugaces, prisonnières, semblables à de petits éclairs de saphir. Cela venait du centre, du disque à l'inscription troublante. Et le disque pâle semblait grandir... les caractères bougeaient et se déformaient... le cube lui-même enflait... à moins que ce ne fût une illusion d'optique causée par les infimes éclairs...

Il perçut un son. Un fantôme de son, comme si les cordes d'une harpe fantôme étaient pincées par des doigts spectraux. Il se pencha. L'étrange musique venait du cube...

Un petit cri monta des fourrés, un bruit de branches et une longue plainte aiguë comme un enfant à l'agonie, coupée net. Quelque petit drame de la forêt, une bête de proie et sa victime. Campbell s'approcha du lieu où il s'était déroulé mais ne put rien voir. Encore une fois, il éteignit sa torche et se retourna vers la tente. Une pâle lueur bleue scintillait sur le sol. C'était le cube. Il se baissa pour le ramasser mais soudain, obéissant à quelque obscur instinct, il retira sa main.

De nouveau, il vit la lumière baisser. Les minuscules éclairs de saphir jetaient des éclats plus brefs et se retiraient vers le disque d'où ils avaient jailli. Il n'y avait plus le moindre son.

Campbell s'accroupit, regarda la luminescence palpiter, de plus en plus étouffée. L'idée lui vint que deux éléments étaient nécessaires, pour produire le phénomène. Le rayon électrique lui-même, et sa propre attention. Son esprit devait voyager le long du faisceau, se fixer sur le cœur du cube, si son battement devait continuer jusqu'à ce... Jusqu'à quoi ?

Il se sentit glacé, comme par le contact d'un objet étranger. Il l'était, certainement ; il savait que cet objet n'était pas de ce monde, n'appartenait pas à la vie terrestre. Surmontant sa crainte, il ramassa

le cube et le porta sous sa tente. L'objet n'était ni chaud ni froid dans sa main ; sans son poids, il n'aurait pu dire qu'il le tenait. Il le posa sur la table, en prenant soin de ne pas braquer la torche dessus ; puis il fit tomber le rabat de la tente et la ferma.

Retournant à la table, il y traîna sa chaise pliante, s'y assit et braqua la torche directement sur le cube, plongeant sa lumière aussi précisément que possible sur le cœur même. Puis il rassembla toute sa volonté, toute sa concentration et les dirigea ainsi que son regard sur le disque en même temps que la lumière.

Comme s'ils répondaient à un commandement, les éclairs de saphir jaillirent. Ils surgirent du disque dans le corps du cube de cristal puis se recourbèrent en baignant le disque et son inscription. Encore une fois, les caractères parurent changer, se déplacer, avancer et reculer dans le scintillement bleu. Ils n'étaient plus des lettres, ils avaient perdu leur aspect cunéiforme. Ils étaient des choses, des objets...

Il entendit la musique légère, les accords de harpe. La musique s'enfla et tout le corps du cube se mit à palpiter en cadence. Les parois de cristal fondaient, devenaient brumeuses comme si elles étaient formées d'une poussière de diamants. Et le disque grandissait... les formes bougeaient, se divisaient et se multipliaient comme si une porte avait été ouverte, par laquelle des compagnies entières de fantômes arrivaient. Et la lumière palpitante devenait de plus en plus vive.

Il connut un instant de panique, chercha à détourner son regard et sa volonté, lâcha la torche. Le cube n'avait plus besoin du rayon lumineux... et Campbell ne pouvait s'en arracher... ne pouvait s'éloigner ! Non, il était lui-même aspiré dans ce disque qui s'était transformé en globe dans lequel dansaient des formes innommables au son d'une musique inconnue. Et les éclairs s'étaient immobilisés, ils étaient à présent des soleils de saphir qui baignaient le globe de leur lumière.

Il n'y avait plus de tente. Il n'y avait qu'un immense rideau de brume scintillante derrière lequel luisait le globe...

Campbell se sentit attiré à travers cette brume, aspiré comme par un vent puissant, droit vers le globe.

Tandis que la lumière diffuse des soleils de saphir devenait de plus en plus intense, les contours du globe s'altérèrent sous ses yeux et semblèrent se dissoudre dans un chaos tournoyant. Sa pâleur, son mouvement et sa musique se confondirent dans le brouillard, en lui donnant une couleur d'acier pâle et en le mettant en mouvement. Les soleils de saphir eux-mêmes se fondirent imperceptiblement dans la grisaille infinie aux pulsations ondulantes.

Cependant, la sensation d'attraction devenait plus vive, avec une

rapidité intolérable, incroyable, cosmique. Tous les étalons de vitesse connus sur la Terre semblaient réduits à néant, et Campbell savait qu'un tel vol, dans la réalité physique, provoquerait la mort immédiate d'un être humain. Même alors – dans cette étrange et infernale hypnose – ou cauchemar – l'impression quasi visuelle d'être un météore perdu dans l'espace faillit lui faire perdre l'esprit. Bien qu'il n'y eût aucun point de repère dans cet immense néant gris et palpitant, il sentit qu'il approchait et dépassait la vitesse de la lumière. Finalement, sa conscience n'y résista plus, et il sombra dans une miséricordieuse obscurité.

Très soudainement, et dans les ténèbres les plus impénétrables, des pensées et des idées revinrent à l'esprit de George Campbell. Il était incapable de calculer combien de minutes, ou d'années, ou d'éternités s'étaient écoulées depuis son vol dans ce néant de grisaille. Il savait seulement qu'il semblait être enfin arrivé, et qu'il ne souffrait pas. En fait, l'absence de toute sensation physique était ce qui pouvait le mieux décrire son état. Cela rendait même, apparemment, les ténèbres moins noires, comme s'il était une intelligence désincarnée dépourvue de sens physiques, plutôt qu'un être corporel dont les sens étaient privés de leurs facultés de perception. Il pouvait penser, réfléchir avec vivacité – une acuité presque surnaturelle – et pourtant il était incapable de se faire la moindre idée de sa situation.

Plus ou moins instinctivement, il comprit qu'il n'était plus dans sa tente. À vrai dire, il aurait pu s'y réveiller d'un cauchemar dans une obscurité aussi totale, mais il savait confusément que ce n'était pas le cas. Il n'y avait pas de lit de camp, il n'avait pas de mains pour tâter ses couvertures et le sac de couchage, ni prendre la torche électrique qui aurait dû être près de lui... il n'avait aucune impression de froid... pas de rabat par lequel il aurait pu apercevoir la nuit pâle... Quelque chose n'allait pas ; pas du tout !

Il rassembla ses souvenirs et songea au cube fluorescent qui l'avait hypnotisé – à cela et à tout ce qui avait suivi. Il avait senti que son esprit lui échappait et pourtant il avait été incapable de se détourner. Au dernier moment, il avait éprouvé une peur panique horrible, une peur subconsciente dépassant même celle que lui avait causé la sensation de vol démoniaque. Elle avait surgi du fond de sa mémoire, en un éclair vague qu'il discernait mal. Quelque groupe de cellules au fond de son cerveau avait semblé découvrir quelque chose de familier dans le cube... et c'était cette familiarité qui provoquait la crainte diffuse.

Petit à petit, la mémoire lui revint. Un jour – il y avait très longtemps, cela avait un rapport avec ses travaux géologiques – il avait lu quelque chose, au sujet d'un cube semblable. Il s'était agi de ces fragments d'argile controversés et troublants que l'on appelait les

Éclats d'Eltdown, extraits de couches précarbonifères dans le Sud de l'Angleterre, il y avait trente ans. Leur forme, leurs inscriptions étaient si étranges que quelques savants crièrent à l'imposture alors que d'autres émettaient les hypothèses les plus folles sur leur signification et leur origine. Ils appartenaient nettement à une époque où aucun être humain ne pouvait avoir existé sur terre, mais leurs contours et leurs figures étaient déconcertants.

Cependant, ce n'était pas dans l'ouvrage d'un érudit que Campbell avait trouvé cette allusion à un cristal renfermant un disque. La source était beaucoup moins respectable, et infiniment plus pittoresque. Vers 1912, un prêtre du Sussex, fort savant et féru d'occultisme – le révérend Arthur Brooke Winters-Hall – avait identifié les marques des Éclats d'Eltdown comme étant ce que l'on appelait les « hiéroglyphes pré-humains », adorés et transmis de génération en génération par certains cercles mystiques, et il avait publié à compte d'auteur une monographie qui prétendait être une « traduction » des déroutantes et primitives « inscriptions » ; elle était citée encore fréquemment et très sérieusement par bon nombre d'écrivains occultes. Dans cette « traduction » – une brochure étonnamment importante si l'on considère le nombre restreint de ces « éclats » – figurait le récit, attribué à un auteur pré-humain, qui contenait la terrifiante allusion.

Selon ce récit, vivait dans le monde des espaces intersidéraux – éventuellement dans un grand nombre d'autres mondes aussi – une espèce puissante d'être vermiformes dont les progrès et la maîtrise de la nature dépassaient tout ce que peut concevoir une imagination terrestre. Très tôt, ils avaient mis au point les transports interstellaires et avaient peuplé toutes les planètes habitables de leur propre galaxie, en exterminant les races qui y vivaient.

Au-delà des limites de leur galaxie – qui n'était pas la nôtre – ils ne pouvaient naviguer en personne ; mais au cours de leurs recherches sur les connaissances de tout espace et de tout temps, ils découvrirent un moyen de franchir certaines distances galactiques par l'esprit. Ils imaginèrent et créèrent de singuliers objets – des cubes d'un cristal particulier, mus par une énergie mystérieuse et contenant des talismans hypnotiques, qu'ils enveloppaient dans des enveloppes sphériques d'une substance inconnue résistant aux températures de l'espace, qui pouvaient être projetés au-delà des limites de leur univers, et qui réagiraient uniquement à l'attraction de la matière solide froide.

Ces projectiles, dont quelques-uns allaient nécessairement tomber sur divers mondes habités, formaient une sorte de pont d'éther, nécessaire aux communications mentales. La friction atmosphérique brûlait l'enveloppe protectrice, laissant le cube exposé, afin qu'il puisse être découvert par les esprits intelligents de la planète où il

avait chu. Par sa nature même, le cube devait attirer l'attention et la retenir. Cela, quand il s'y ajoutait l'action de la lumière, suffisait à déclencher ses propriétés particulières.

L'esprit qui remarquait le cube était attiré à l'intérieur par la puissance d'attraction du disque, et projeté grâce à une source d'énergie mystérieuse à l'endroit d'où venait le disque, le monde lointain des explorateurs vermiformes de l'espace, au-delà des prodigieux abysses galactiques. Capté par une des machines auxquelles chaque cube était relié, l'esprit capturé restait en suspens, sans corps ni sens, jusqu'à ce qu'il fût examiné par un être de la race dominatrice. Alors, par un procédé d'échange obscur, il était drainé de tout son contenu. L'esprit de l'examineur prenait alors sa place dans l'étrange machine tandis que l'esprit prisonnier était enfermé dans le corps vermiforme. Ensuite un nouvel échange se produisait : l'esprit de l'examineur bondissait au travers des espaces intersidéraux vers le corps vide et inconscient du captif, s'installait tant bien que mal dans cette enveloppe charnelle et s'en allait explorer le monde inconnu sous l'aspect d'un de ses habitants.

L'exploration terminée, cet aventurier se servait du cube et de son disque pour accomplir son voyage de retour, et parfois l'esprit capturé était rendu sans dommages à son corps et à son univers. Pas toujours, pourtant, car cette race dominante ne brillait pas par sa douceur. Parfois, quand ils découvraient une race évoluée capable de voyager dans l'espace, les êtres vermiformes se servaient du cube pour capturer et annihiler simplement les esprits, par milliers, exterminant cette race pour des raisons d'État et se servant des esprits explorateurs comme agents de destruction.

Dans d'autres cas, des brigades de vermiformes occupaient définitivement une planète transgalactique, en anéantissant les esprits capturés et en massacrant le reste des habitants, avant de s'installer dans les corps des premiers. Jamais, cependant, ils ne parvenaient à copier et à égaler cette civilisation puisque la nouvelle planète ne contenait pas tous les matériaux nécessaires à l'art des vermiformes. Les cubes, par exemple, ne pouvaient être fabriqués que sur leur propre planète.

Quelques-uns seulement des innombrables cubes lancés parvinrent à se poser sur un monde habité, puisqu'il ne pouvait être question de *viser* ce que l'on ne pouvait connaître ni voir. Trois seulement, selon le récit, tombèrent sur des planètes habitées de notre propre univers. L'un d'eux s'écrasa sur une planète du bord de la galaxie il y a deux cents milliards d'années, un autre sur un monde proche du centre de la galaxie il y a trois milliards d'années. Le troisième – probablement le seul qui atteignit jamais le système solaire – toucha notre propre terre il y a cent cinquante millions d'années.

C'était à ce dernier que la « traduction » du révérend Withers-Hall était plus particulièrement consacrée. Lorsque le cube atterrit, écrivait-il, l'espèce régnante était une race géante d'êtres en forme de cônes, surpassant toutes celles qui l'avaient précédée et devaient lui succéder par son intelligence et ses réalisations. Cette race était si avancée qu'elle avait même fait voyager des esprits dans l'espace *et le temps* pour explorer le cosmos, ce qui lui permit de comprendre un peu ce qui s'était passé quand le cube tomba du ciel et que certains individus changèrent de mentalité après l'avoir contemplé.

Reconnaissant que les individus transformés représentaient des esprits envahisseurs, les chefs de cette race les firent abattre, même au risque de laisser les esprits des leurs exilés à jamais dans les espaces inconnus. Ils avaient expérimenté des transitions plus étranges encore. Lorsque, grâce à une exploration mentale de l'espace et du temps, ils se firent une vague idée de ce qu'était le cube, ils le cachèrent avec soin à la vue et à la lumière, et le gardèrent farouchement pour éviter tout danger. Ils ne désiraient pas détruire un objet si riche en possibilités expérimentales. De temps en temps, quelque aventurier hardi et sans scrupules essayait furtivement d'en approcher, et réussissait parfois à expérimenter ses dangereux pouvoirs malgré les nombreux inconvénients, mais il était toujours découvert et supprimé sans autre forme de procès.

Le seul résultat fâcheux de ces coupables activités fut que la lointaine race vermiforme apprit des nouveaux exilés ce qui arrivait à ses explorateurs, sur la Terre, et conçut une haine violente pour la planète et toutes ses formes de vie. Ces créatures l'auraient dépeuplée si elles l'avaient pu, et elles lancèrent de nouveaux cubes vers l'espace, dans l'espoir insensé de toucher la planète en des lieux non gardés ; mais toutes ces tentatives échouèrent.

Les êtres terrestres coniformes conservaient l'unique cube dans un sanctuaire spécial, comme une relique et une base d'expériences, mais au bout de plusieurs millénaires il fut perdu dans le chaos de la guerre et les destructions de l'immense cité polaire où il était gardé. Lorsque, il y a cinquante millions d'années, les êtres projetèrent leurs esprits dans l'avenir infini pour échapper à d'innombrables périls terrestres, nul ne savait déjà plus où se trouvait le sinistre cube venu de l'espace.

Tout cela, d'après l'éminent occultiste, avait été raconté par les Éclats d'Eltdown. Or, ce qui effrayait le plus Campbell dans ce récit, c'était la description précise du cube. Tous les détails étaient exacts, les dimensions, la consistance, les hiéroglyphes du disque central, l'effet hypnotique. En réfléchissant à cela, dans l'obscurité de son étrange situation, il se demanda si toute aventure avec le cube de cristal – et son existence même – n'était pas simplement un cauchemar provoqué par quelque souvenir subconscient de cette lecture

extravagante et charlatanesque. Dans ce cas, cependant, il devait toujours rêver, car son état incorporel présent n'avait rien de normal.

Le temps qu'il consacra à ces réflexions et à ces bizarres souvenirs, Campbell fut incapable de l'évaluer. Tout était si irréal que les dimensions et les mesures normales perdaient tout leur sens. Il lui semblait qu'il était suspendu dans le vide depuis une éternité mais sans doute le temps n'avait pas été très long quand le changement soudain se produisit. Ce qui se passa fut aussi énigmatique et inexplicable que les ténèbres précédentes. Il y eut comme une sensation – de l'esprit plutôt que du corps – et tout à coup Campbell sentit ses pensées balayées, ou aspirées, échappant à son contrôle d'une manière chaotique et tumultueuse.

Des souvenirs lui venaient malgré lui, se mêlaient et se confondaient. Tout ce qu'il savait – sa vie personnelle, son enfance, ses traditions, ses expériences, ses études, ses rêves, ses idées et ses inspirations – tournoyait brusquement et simultanément dans sa tête, à une vitesse vertigineuse et avec une abondance telle qu'il était incapable de suivre séparément aucun des concepts. Le défilé du contenu de son cerveau devint une avalanche, une cascade, un vortex. C'était horrible et aussi déroutant que son vol hypnotique dans l'espace quand le cube de cristal l'avait entraîné. Finalement, c'en fut trop pour lui, et il retomba dans l'inconscience.

Un nouveau hiatus dans le temps, impossible à calculer, et puis une vague sensation. Cette fois elle était physique. Une lumière saphir, un lointain grondement. Il recevait des impressions tactiles, il comprenait qu'il était allongé de tout son long sur quelque chose mais sa posture était étrange, déconcertante. Il ne parvenait pas à reconnaître, à la pression de la surface qui le supportait, les contours de son corps, ni même d'aucun corps humain. Il voulut bouger le bras mais s'aperçut que ses muscles ne réagissaient pas. Au lieu du mouvement qu'il attendait, il sentit comme de petits picotements nerveux tout au long de l'espace qui semblait délimiter son corps.

Il essaya d'ouvrir les yeux mais constata qu'il était incapable de contrôler leur mécanisme. La lumière saphir lui semblait diffuse, nébuleuse, et il ne pouvait en distinguer la source. Graduellement, cependant, des images commencèrent à se préciser curieusement, en restant indistinctes. Les limites et la qualité de sa vision n'étaient pas celles auxquelles il était habitué mais il parvenait plus ou moins à établir une corrélation entre ces sensations et ce qui avait été sa vue. Les images finirent par se stabiliser, et alors Campbell comprit qu'il devait toujours être en proie à son cauchemar.

Il semblait être dans une vaste salle au plafond bas. De tous côtés – apparemment, il pouvait voir les quatre murs à la fois – il y avait de hautes ouvertures très étroites, semblant servir de portes et de

fenêtres. Il y avait quelques tables basses ou des sièges bizarres, mais aucun meuble de forme ou de proportions normales. La lumière saphir filtrait par les minces ouvertures, et par elles il put entrevoir un paysage diffus, les murs et les toits de bâtiments fantastiques semblables à un amoncellement de cubes. Les murs, les panneaux verticaux entre les ouvertures, étaient ornés d'étranges dessins, de caractères inquiétants. Il fallut un moment à Campbell pour comprendre pourquoi ils le troublaient à ce point. Alors, il reconnut en eux certains des hiéroglyphes du disque enrobé de cristal.

Mais le véritable cauchemar n'était pas là. Tout commença quand une chose vivante pénétra par une des fentes et avança délibérément vers lui, portant une boîte de métal aux proportions bizarres et aux parois brillantes comme un miroir. Car cette chose n'avait rien d'humain, rien de terrestre, n'avait jamais existé dans les mythes et les rêves les plus fous de l'homme. C'était un ver gigantesque, un mille-pattes gris aussi gros qu'un homme mais deux fois plus grand, surmonté d'une tête ronde apparemment sans yeux et frangée de poils, avec un orifice central violet. Il avançait rapidement sur ses multiples pattes arrière, le reste du corps dressé verticalement et ses autres pattes lui servant de bras. Son échine était surmontée d'une étrange crête violette et le corps se terminait par une queue en forme d'éventail faite d'une espèce de membrane grise. Le cou était entouré d'un anneau de pointes flexibles rouges qui se tordaient et s'entrechoquaient en produisant un son musical rythmé.

C'était vraiment une vision de cauchemar, le comble de l'horreur et de l'impensable. Mais ce ne fut pas cette vision délirante qui provoqua le troisième évanouissement de George Campbell. Il lui en fallut davantage, la touche finale en quelque sorte, qu'il ne put supporter. Tandis que l'innommable ver approchait en portant la boîte scintillante, Campbell put voir sur la paroi lisse ce qui aurait dû être son propre corps. Mais – et cela confirma horriblement ce que lui avaient appris ses sensations insolites et désordonnées – ce ne fut pas son corps qu'il distingua dans le reflet mais la masse répugnante et blême d'un de ces mille-pattes géants.

De cette dernière perte de conscience il émergea, en comprenant parfaitement sa situation. Son esprit était prisonnier du corps d'un des terrifiants indigènes de cette planète inconnue, alors que, à l'autre bout de l'univers, son propre corps abritait la personnalité de ce monstre.

Il combattit sa panique irraisonnée. D'un point de vue cosmique, pourquoi cette métamorphose lui ferait-elle horreur ? La vie et la conscience étaient les seules réalités de l'univers. La forme ne comptait pas. Son corps actuel était hideux mais uniquement selon un point de vue terrestre. Sa crainte et sa répugnance furent vaincues par

l'excitation de cette aventure titanesque.

Qu'était son ancien corps, sinon une dépouille, un manteau que l'on rejetait dans la mort ? Il ne nourrissait aucune illusion sentimentale sur la vie dont il avait été exilé. Que lui avait-elle apporté à part le labeur, la pauvreté, la frustration perpétuelle, la répression ? Si cette nouvelle vie ne lui en offrait pas davantage, elle ne pourrait pas être pire. Et son intuition lui soufflait qu'elle lui offrait bien plus que tout ce qu'il avait connu.

Avec cette franchise qui ne peut exister que lorsque la vie est dépouillée de tous ses principes fondamentaux, il s'aperçut qu'il ne se rappelait avec plaisir que les délices physiques de sa vie antérieure. Mais il avait depuis bien longtemps épuisé toutes les possibilités de plaisir physique que peut fournir un corps terrestre. La Terre ne lui réservait plus de joies nouvelles, mais en possession de ce nouveau corps étranger il devinait des promesses de joies nouvelles et exotiques.

Il sentit monter en lui une folle exaltation. Il était un homme sans terre, libéré de toutes les conventions de son monde et même de cette planète inconnue, libéré de toutes les restrictions artificielles de l'univers. Il était un dieu ! Avec un certain amusement, il songea à son corps qui allait et venait sur terre et se mêlait à la population tandis qu'un monstre cosmique contemplait par ces fenêtres qui avaient été les yeux de George Campbell des gens qui se seraient enfuis s'ils l'avaient su.

Qu'il se promène sur Terre en tuant et détruisant à son gré, pensa George Campbell. La Terre et ses peuples n'avaient plus aucune signification pour lui. Il n'avait été qu'un parmi des milliards d'anonymes, maintenu en place par une monumentale accumulation de conventions, de lois et de coutumes, condamné à vivre et mourir dans sa niche sordide. Mais dans un colossal bond aveugle il s'était élevé au-dessus du commun des mortels. Ce n'était pas la mort mais une résurrection, la naissance d'une mentalité adulte dans une nouvelle liberté qui se riait d'une captivité physique sur Yekub !

Il sursauta. Yekub ? C'était le nom de cette planète, mais comment le savait-il ? Il comprit alors, en découvrant le nom de celui dont il occupait le corps : Tothe. Des souvenirs, profondément gravés dans le cerveau de Tothe, s'agitaient dans son esprit, les ombres du savoir de Tothe. Gravés dans les tissus physiques du cerveau, ils s'exprimaient confusément à George Campbell, comme des instincts implantés ; et sa conscience humaine s'en emparait et les traduisait pour lui montrer le chemin non seulement de la sécurité et de la liberté, mais aussi du pouvoir dont son âme, dépouillée de ses impulsions primitives, rêvait. Ce ne serait pas en esclave qu'il demeurerait sur Yekub, mais en roi ! Tout comme jadis les barbares s'étaient assis sur les trônes des

empereurs.

Pour la première fois, il s'intéressa à ce qui l'entourait. Il était toujours allongé sur une espèce de couche au milieu de cette salle fantastique et l'homme-mille-pattes était devant lui, tenant la boîte de métal poli et claquant les pointes de son cou. Il lui parlait ainsi, Campbell le comprenait vaguement grâce au processus de pensée implanté de Tothe, et savait que cette créature était Yukth, seigneur suprême de la science.

Mais Campbell n'en avait cure, car il avait conçu son projet désespéré, un plan si éloigné de la forme de pensée de Yekub qu'il dépassait la compréhension de Yukth et le prit tout à fait par surprise. Yukth, comme Campbell, voyait l'objet de métal pointu posé sur une table voisine, mais pour lui ce n'était qu'un instrument scientifique. Il n'imaginait pas que l'on pût s'en servir comme d'une arme. L'esprit terrestre de Campbell raisonnait autrement et il poussa le corps de Tothe à agir comme jamais n'avait agi aucun être de Yekub.

Campbell saisit l'instrument pointu et frappa, de bas en haut, sauvagement. Yukth recula en chancelant, ses entrailles se déversant sur le sol. En un instant, Campbell se rua vers une porte. Sa rapidité était stupéfiante, vertigineuse, et il devina en elle la promesse de sensations physiques nouvelles.

Tandis qu'il courait, uniquement guidé par les connaissances instinctives implantées dans les réflexes physiques de Tothe, il eut l'impression d'être porté par un automatisme de ses jambes. Le corps de Tothe l'entraînait le long d'un chemin qu'il avait suivi dix mille fois quand il obéissait à l'esprit de Tothe.

Il se précipita dans un corridor sinueux, gravit un escalier en colimaçon, franchit une porte sculptée, et les instincts mêmes qui l'avaient amené là lui dirent qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Il était à présent dans une salle circulaire surmontée d'un dôme d'où filtrait une vive lumière bleue. Une étrange construction se dressait au milieu du sol aux teintes d'arc-en-ciel, une sorte de pyramide où les niveaux s'entassaient, chacun d'une couleur différente. Le sommet était couronné d'un cône violet et de sa pointe fusait une brume, une fumée bleue s'élevant vers une sphère suspendue en l'air, une sphère qui brillait comme de l'ivoire translucide.

Les souvenirs profondément gravés de Tothe apprirent à Campbell que c'était là le dieu de Yekub, mais que, depuis un million d'années, le peuple avait oublié pourquoi il l'adorait et le craignait. Un prêtre-mille-pattes se tenait entre Campbell et l'autel qu'aucune main de chair n'avait jamais touché. L'idée qu'on pût le toucher était un tel blasphème, qu'elle n'était jamais venue à l'esprit d'aucun habitant de Yekub. Le prêtre-ver resta pétrifié d'horreur, jusqu'à ce que la lame de Campbell l'éventre et le tue.

Sur ses jambes de mille-pattes, Campbell grimpa les marches de l'autel, sans se soucier de son propre effroi, sans se soucier du changement qui se produisait dans la sphère suspendue ni de la fumée qui montait à présent en épais nuages bleus. Il était ivre de puissance. Il ne craignait pas plus les superstitions de Yekub que celles de la Terre. Avec ce globe dans les mains, il serait roi de Yekub. Les hommes-vers n'oseraient rien lui refuser tant qu'il tiendrait leur dieu en otage. Il tendit une main vers la sphère... qui n'était plus couleur d'ivoire mais rouge comme du sang...

De la tente, dans la pâle nuit d'août, surgit le corps de George Campbell. Il avançait lentement, d'une démarche hésitante entre les corps des arbres immenses, le long d'un sentier forestier jonché d'aiguilles de pins odorantes. L'air était vif et frais. Le ciel ressemblait à une coupe d'argent renversée, parsemée d'une poussière d'étoiles, et au nord une aurore boréale déployait ses écharpes de feu.

La tête de l'homme en marche ballottait hideusement sur ses épaules. Des coins de sa bouche molle coulait une bave épaisse couleur d'ambre, une écume que le vent emportait par bribes. Au début, il marcha très droit, comme un homme normal, mais petit à petit, en s'éloignant de la tente, il changea de posture. Son torse s'affaissa imperceptiblement, ses jambes semblèrent raccourcir.

Dans le monde lointain des espaces galactiques, la créature vermiforme qui était George Campbell serra contre son sein un dieu dont les traits étaient rouges comme du sang, courut avec des mouvements d'insecte sur un sol aux couleurs de l'arc-en-ciel et surgit du portail massif dans la vive lumière des soleils inconnus.

Chancelant sous les arbres terrestres dans une attitude qui évoquait la démarche gauche des loups-garous, le corps de George Campbell suivait son destin démentiel. De longs doigts griffus arrachaient des feuilles au passage tandis qu'il se dirigeait vers une vaste étendue d'eau luisante.

Dans le lointain univers galactique des êtres vermiformes, George Campbell marchait entre des blocs cyclopéens de maçonnerie noire, le long d'avenues plantées de fougères géantes, en tenant au-dessus de sa tête le dieu rouge.

Dans les fourrés bordant le lac brillant de la terre où l'esprit de la créature vermiforme vivait dans un corps d'homme, un animal poussa un cri aigu. Des dents humaines s'enfoncèrent dans la fourrure, déchirèrent les chairs animales. Un petit renard argenté enfonça ses crocs dans un poignet humain velu et se débattit farouchement tandis que s'écoulait sa vie. Lentement, le corps de George Campbell se redressa, la bouche barbouillée de sang frais. Ses membres supérieurs remuant bizarrement, il se dirigea vers les eaux du lac.

Tandis que la créature vermiforme qui était George Campbell

rampait entre les énormes blocs de pierre noire, des milliers de vers se prosternaient dans la poussière scintillante, à ses pieds. Une puissance divine semblait émaner de son corps ondulant tandis qu'il se traînait vers le trône de l'empire spirituel qui transcendait toutes les souverainetés de la terre.

Un trappeur traversant péniblement les bois denses de la Terre, près de la tente où avait vécu la créature habitant le corps de George Campbell, arriva au bord du lac et distingua un objet flottant. Il s'était perdu dans la forêt toute la nuit et dans la pâle lumière du matin il sentait sa lassitude peser sur ses épaules comme un manteau de plomb. Mais cet objet était un défi qu'il ne pouvait ignorer. Il approcha de la rive, s'agenouilla dans la boue et tendit une main vers la masse flottante. Lentement, il la tira sur le rivage.

Très loin dans le cosmos, la créature vermiforme tenant le dieu rouge lumineux gravit les marches d'un trône aussi scintillant que la constellation de Cassiopée, sous une étrange voûte d'hyper-soleils. La grande déité qu'il élevait dans ses mains vibra dans son enveloppe de ver, brûlant, dans le feu immaculé d'une surhumaine spiritualité, tous les déchets animaux.

Sur terre, le trappeur contempla avec une horreur indicible la figure noire et velue du noyé. C'était une face bestiale, répugnante par son aspect anthropoïde, et de la bouche déformée et tordue une bave noire se déversait.

George Campbell sentit le dieu rouge globuleux s'agiter entre ses bras. Des vibrations en émanèrent et, alors que George Campbell s'asseyait sur le trône, sentant dans toutes ses fibres l'ivresse de la puissance impériale, l'immense déité de Yekub lui parla avec des accents qui battaient froidement dans les corridors de son cerveau :

— Celui qui occupe ton corps, qu'il a cherché dans les abysses du Temps, ne pourra y rester. Aucun rejeton de Yekub ne peut contrôler le corps d'un humain... Sur toute la Terre, des créatures vivantes s'entre-déchirent, et se repaissent avec une cruauté innommable de leurs semblables et de leurs enfants. Aucun esprit de ver ne peut contrôler un corps d'homme bestial quand il est avide de détruire. Seuls des esprits humains instinctivement conditionnés par dix mille générations peuvent freiner les instincts de l'homme. Ton corps se détruira sur la terre, cherchant le sang de ses semblables animaux, cherchant les eaux fraîches où il pourra se vautrer à son aise. Cherchant aussi sa destruction car l'instinct de mort est plus puissant que tous les instincts de vie, et il se détruira lui-même en tentant de retourner à la boue dont il est issu.

Ainsi parla à George Campbell le dieu rond et rouge de Yekub, dans une lointaine parcelle de l'espace-temps infini, tandis que lui, tous ses désirs humains anéantis, était assis sur son trône pour

gouverner un empire de vers, plus sagement, plus tendrement et plus miséricordieusement qu'aucun homme de la Terre n'a jamais gouverné un empire d'hommes.

(Traduit par France-Marie Watkins.)

Bibliographie

*Comment Circé fut découverte (How We Found Circe) **.

*Quand les anciens dieux se réveilleront (When Old Gods Wake) **.

*La Route Blanche (The White Road) **.

La Porte des Dragons (Through the Dragon Glass) a paru dans la revue *Antarès*, n° 1, mars 1981.

Les êtres de l'abîme (The People of the Pit) a paru dans « Les meilleurs récits d'Amazing Stories », anthologie de Jacques Sadoul, n° 551, aux éditions J'ai Lu, en 1974.

Trois lignes de vieux français (Three Lines of Old French) a paru dans le recueil « Escales dans l'Infini », coll. Le Rayon Fantastique, n° 26, aux éditions Hachette, en 1954 : la traduction (figurant dans le présent volume) était de George H. Gallet ; nouvelle reprise (traduction de France-Marie Watkins) dans « Les meilleurs récits de Famous Fantastic Mysteries », anthologie de Jacques Sadoul, n° 731, aux éditions J'ai Lu, en 1977.

La femme du bois (The Woman of the Wood) a paru dans « Les meilleurs récits de Weird Tales, 1 », anthologie de Jacques Sadoul, n° 579, aux éditions J'ai Lu, en 1975.

Le dernier poète et les robots (The Last Poet and the Robots)

*Le faux bourdon (The Drone) **.

Le défi de l'au-delà (Challenge From Beyond) a paru dans *Univers 01*, aux éditions J'ai Lu, n° 598, en 1975.

Nota : Les nouvelles dont les titres sont suivis d'une étoile paraissent pour la première fois en France, dans le présent volume. Elles ont été traduites par Jean-Paul Gratiàs.

^[1]La première ligne du texte de chaque auteur est écrite en italique, ceux-ci étant cités (sous le titre de la nouvelle) dans l'ordre de leur apparition.